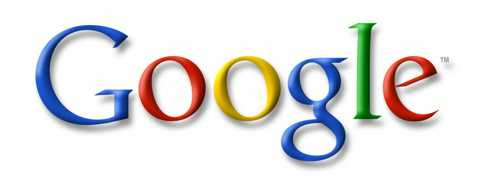
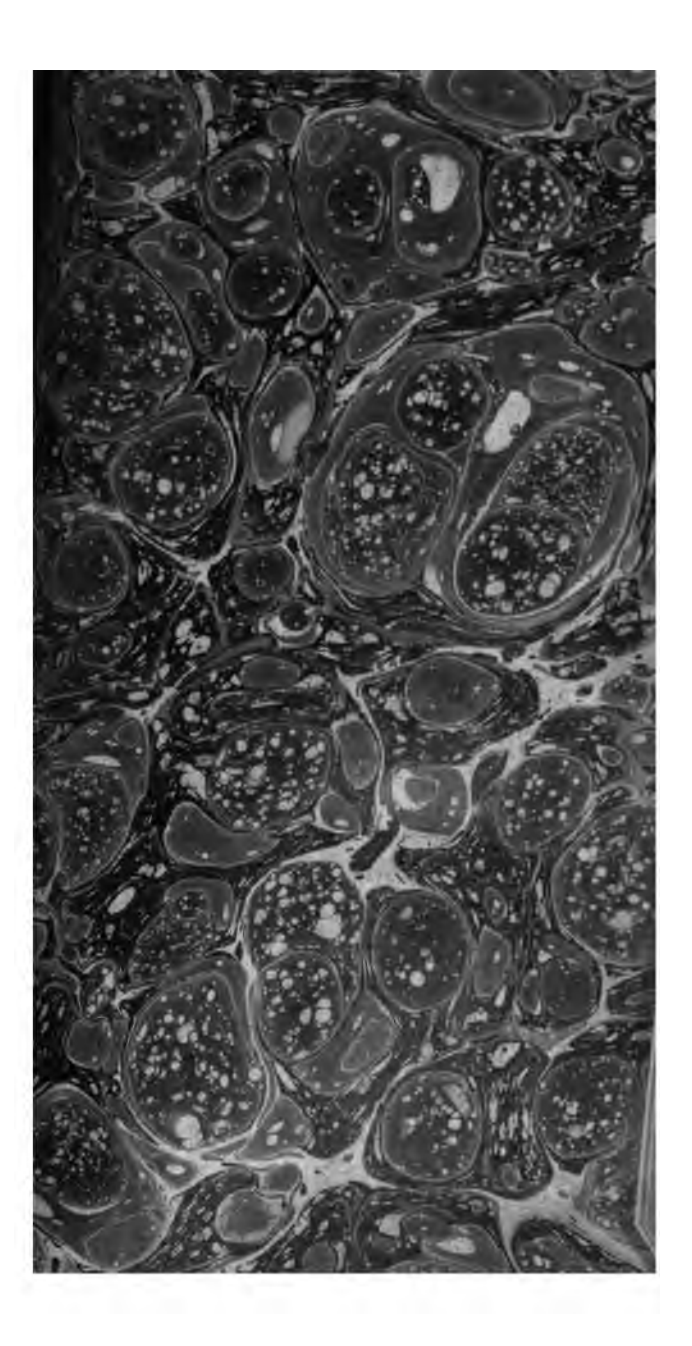





85. a. 7
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
Elizabeth Radcliffe
1850
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA DUCHESSE
DE
LA VALLIÈRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

LA DUCHESSE
DE
LA VALLIÈRE.

NEUVIÈME ÉDITION.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1813.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

M. PIERRE LOMBARD.

MON AMI,

Depuis près de trente ans que j'écris, je n'ai jamais jusqu'à ce moment dédié mes ouvrages qu'à mes enfans, à mes élèves et à mes amis; sous tous ces rapports vous aviez des droits à cette espèce d'hommage : vous êtes mon disciple, *mon ami, mon enfant d'adoption; et vous m'avez recherchée, accueillie avec tant de grâces et de sensibilité quand j'étois dans une terre hospitalière, mais loin de ma patrie!... Vous aimez les lettres et la littérature française, et*

vos premiers essais dans une langue qui n'est pas la vôtre, doivent vous faire espérer d'obtenir un jour les succès brillans et mérités de l'un des plus élégans traducteurs de Virgile (1). *Je ne vous offre qu'un roman, mais j'ose croire que nul instituteur n'empêchera son élève de le lire. Il m'est doux de vous donner publiquement cette preuve de ma vive et tendre amitié; vous n'en aviez pas besoin, vous connoissiez mes sentimens, je n'ai voulu que me satisfaire* (2).

Ducrest-Genlis.

---

(1) M. Lombard, conseiller privé du cabinet de S. M. le roi de Prusse, frère aîné de celui auquel s'adresse cette épître.

(2) Cet intéressant et vertueux jeune homme n'existe plus; mais je ne supprimerai jamais dans les éditions de cet ouvrage ce témoignage de l'affection que j'avois pour lui, et qu'il méritoit si bien d'inspirer par tant de rares qualités.

PRÉFACE.

Nous avons dans notre langue une prodigieuse quantité de romans historiques; c'étoit le goût dominant dans le siècle de Louis XIV. On aimoit alors les grands noms, parce qu'ils réveillent de grandes idées. Ce genre d'ouvrage, ainsi que tous les autres, a ses avantages et ses inconvéniens : les principaux personnages d'un roman historique sont plus intéressans que des héros imaginaires; ici, comme dans la tragédie, l'histoire donne du prix à la fable, et la fiction à son tour embellit la vérité; mais la curiosité n'est point excitée, le lecteur connoît d'avance les événemens les plus frappans, la plus grande partie des détails et le dénoûment. Enfin, dans la composition d'un ouvrage de ce genre, l'imagination de l'auteur est toujours contrainte; il ne lui est pas permis d'offrir des situations et des scènes éclatantes que

l'histoire auroit dû nécessairement recueillir; il ne peut inventer que des choses que le public a pu ignorer, et qui soient conformes aux caractères connus des personnages. J'ai suivi surtout cette dernière règle; je me suis particulièrement attachée à conserver la vérité historique la plus intéressante, celle des caractères de tous les personnages dont je parle; j'ai relu avec attention tous les Mémoires du temps, et je n'ai peint madame de la Vallière, Louis XIV, madame Henriette d'Angleterre, madame de Montespan, etc., que d'après le témoignage unanime de leurs contemporains. Si je n'eusse consulté à cet égard que les auteurs du dernier siècle, je n'aurois tracé que des tableaux très-infidèles; dans son *Essai sur les Éloges*, M. Thomas dit : *Louis XIV eut, dans son caractère, je ne sais quoi d'exagéré, qui se répandit sur sa personne et sur son règne. Il fut jeté, pour ainsi dire, hors des bornes de la nature.... Sous ce règne, tout avoit une certaine pompe; le souverain en imposoit par sa*

dignité; l'admiration publique devoit élever les expressions.

On conviendra que l'auteur qui écrit ainsi se *jette hors des bornes de la nature.* Mais ce ne fut assurément pas le défaut ni de Louis-le-Grand, ni de son siècle; les ouvrages immortels de ce temps sont tous écrits avec une simplicité majestueuse et le naturel le plus parfait; ceux de Bossuet, de Fénélon, de Pascal, de Boileau, etc.; et dans un autre genre, les Fables de La Fontaine, les Lettres de madame de Sévigné, les Souvenirs de Caylus, les OEuvres d'Hamilton (1), sont surtout remarquables par le charme du naturel; c'est de nos jours que l'on peut reprocher à la plupart des auteurs *une certaine pompe et je ne sais quoi d'exagéré*, qui bannissent absolument de leurs ouvrages le naturel, les grâces et la vérité. Voltaire écrivit avec beaucoup de naturel; mais ses admira-

(1) Ses jolis Contes et Mémoires du chevalier de Grammont.

teurs les plus passionnés ont apparemment trouvé qu'il étoit plus aisé d'adopter ses principes que d'imiter son style ; et comme écrivains, ils n'ont pris pour maîtres que Diderot, Thomas et Raynal.

Sans doute Louis XIV eut la représentation la plus noble et la plus imposante ; mais dans la société intime, il eut tous les agrémens et toute la simplicité du particulier le plus aimable. Il aimoit les gens d'esprit, il détestoit la pédanterie et toute espèce d'affectation (1); d'ailleurs, on ne plaisoit point alors quand on manquoit de naturel; aussi madame de Caylus, dans ses Souvenirs, dit-elle en parlant de Matha : *C'étoit un garçon d'esprit infiniment naturel, et par-là de la meilleure compagnie du monde.* Dans ce même ouvrage, écrit depuis la mort de Louis XIV, madame de Caylus dit de ce prince : « S'il falloit » badiner, s'il faisoit des plaisanteries, s'il

(1) On sait qu'il fut long-temps prévenu contre madame Scaron, parce qu'il la supposoit *pédante*.

» daignoit faire un conte, c'étoit avec des
» grâces infinies, un tour noble et fin,
» que je n'ai vus qu'à lui. »

Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier le représentent sous les mêmes traits, et peignent de plus une bonté parfaite : lorsque les troubles de la Fronde furent dissipés, mademoiselle de Montpensier reparut à la cour, après six ans d'absence et de révolte ; le roi la reçut avec la politesse la plus aimable, la reine-mère lui disant : *Voici une demoiselle que je vous présente, qui est bien fâchée d'avoir été si méchante, mais qui promet d'être bien sage à l'avenir.* Le roi se mit à rire, et fit quelques plaisanteries remplies de grâce et de douceur. Mademoiselle de Montpensier lui dit qu'elle devroit se mettre à ses genoux, pour lui demander pardon du passé : *C'est moi*, répondit le roi, *qui devrois être aux vôtres en vous entendant parler ainsi.* Il fit une visite à mademoiselle de Montpensier, qui le reconduisit malgré lui jusqu'à son carrosse ;

alors il lui dit : *Vous m'ordonnez donc de monter? sans cela je ne l'oserois devant vous* (1). A une collation chez le maréchal de l'Hôpital, le roi se mit à table, et y fit mettre tout le monde; *il ne touchoit jamais à un plat sans en offrir. Il n'a jamais aimé les cérémonies*, ajoute mademoiselle de Montpensier, qui trouve même un peu mauvais qu'il eût *retranché plusieurs étiquettes*. Madame de Motteville en parle de même; elle le peint avec la sincérité que tout le monde reconnoît en elle, comme le meilleur des fils, et des frères et des maîtres. Tous ses domestiques l'adoroient. Il étoit constamment avec eux doux, affable, indulgent et généreux. Ce prince honora toujours le mérite éclatant par les distinctions les plus flatteuses et même les plus extraordinaires, sans aucun égard à la naissance. Il admit Racine et Boileau dans sa société intime. Aux voyages de Marly, dit le marquis de Dangeau dans ses *Mémoires*, le roi donna à Racine un

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

logement qui lui fut toujours conservé; faveur enviée par les plus grands seigneurs qui la sollicitoient si souvent en vain; faveur, enfin, qui, jusqu'à Racine, n'avoit encore été accordée qu'à des gens de la cour. Gourville, le seul parvenu peut-être qui n'ait jamais eu d'ennemis ni de détracteurs, parce qu'il n'oublia ni son origine, ni ses bienfaiteurs, et qu'il unit à de grands talens pour les affaires et les finances, une probité intacte et une générosité rare; Gourville conte dans ses *Mémoires*, qu'admis chez la comtesse de Soissons, le roi, lorsqu'il y venoit, lui ordonnoit non-seulement d'y rester, mais daignoit le faire jouer avec lui; ce qui se renouvela pendant tout un hiver. Cependant Gourville, fils du perruquier d'un petit village, avoit, dans sa première jeunesse, été valet de chambre de M. de la Rochefoucauld, et de plus engagé, durant les guerres civiles, dans le parti rebelle; et par ses talens et son activité, il y joua même un rôle très-marquant : ce qui n'empêcha pas Louis-le-Grand de le combler de bienfaits, sans

en être sollicité, et d'assurer de son propre mouvement le repos et le bonheur de sa vieillesse. L'abbé de Choisi conte, dans ses *Mémoires*, que Bontems, valet de chambre du roi, l'homme du monde le plus désintéressé, lui demanda un jour une charge pour quelqu'un. Eh! Bontems, dit le roi, ne parlerez-vous jamais que pour les autres? Je donne cette charge à votre fils. Choisi conte encore que le cardinal de Mazarin l'ayant vu recevoir à dix-neuf ans les députés de Bourgogne, dit au maréchal de Villeroy : *Avez-vous remarqué comme il écoute en maître et répond en père?* En effet, ajoute Choisi, *il est véritablement roi de la langue; les réponses qu'il fait sur-le-champ effacent les discours étudiés.* Le satirique Bussy-Rabutin et le duc de Saint-Simon, qui n'aimoient pas Louis XIV, lui rendent néanmoins la même justice. Voici le portrait que fait de lui le duc de Saint-Simon :

« Louis XIV parloit bien, en bons ter-

» mes, avec justesse; il racontoit mieux
» qu'homme du monde.... Dans ses au-
» diences particulières, quelque prévenu
» qu'il fût, quelque mécontentement qu'il
» eût, il écoutoit avec patience, avec
» bonté, avec envie de s'éclaircir et de
» s'instruire. On y découvroit un esprit
» d'équité et un désir de connoître la vé-
» rité, et cela jusqu'à la fin de sa vie. Là,
» tout pouvoit se dire, pourvu que ce fût
» avec le respect convenable dans les ex-
» pressions : alors, en disant vrai, on in-
» terrompoit le roi; on lui nioit crûment
» des faits qu'il rapportoit; on élevoit le
» ton au-dessus du sien en lui parlant; et
» tout cela non-seulement sans qu'il le
» trouvât mauvais, mais se louant après
» de l'audience qu'il avoit accordée et de
» celui qui l'avoit eue, se défaisant des
» préjugés qu'il avoit pris, et le marquant
» après par ses traitemens.... Il avoit des
» commerces de lettres secrets avec quel-
» ques personnes...... Jamais il ne lui
» échappa de rien dire de désobligeant à
» personne; et s'il avoit à reprendre, à

» réprimander, ce qu'il faisoit rarement,
» c'étoit toujours avec un air de bonté,
» presque jamais avec sécheresse. Il étoit
» si beau, si noble, si majestueux, qu'il
» falloit commencer par s'accoutumer à le
» voir, si on ne vouloit pas s'exposer à de-
» meurer court en le haranguant. Le res-
» pect qu'inspiroit sa présence, en quel-
» que lieu qu'il fût, imposoit silence, et
» jusqu'à une sorte de frayeur. Il excelloit
» à tous les exercices du corps, la danse,
» le mail, la paume, à conduire une ca-
» lèche; il étoit admirable à cheval. Il se
» mettoit simplement, et étoit le seul de
» la famille royale qui portât habituelle-
» ment le cordon bleu dessous l'habit : il
» ne le portoit dessus que les jours de cé-
» rémonie. Peu de chevaliers de l'ordre
» l'imitèrent sur ce point, quoiqu'il l'eût
» permis. » (*Mém. du duc de S.-Simon.*)

Avec tant de qualités aimables ou dignes d'admiration, et l'application constante au travail, on voit encore, par les journaux manuscrits du marquis de Dangeau,

que ce grand prince fut le roi *le plus paternel* qui ait honoré le trône de France ; il étoit sans cesse le confident et l'arbitre des discussions qui s'élevoient dans les familles non-seulement des gens de la cour, mais de ceux qui ne l'approchoient jamais. Il suffisoit, pour obtenir sur ses intérêts particuliers une audience de lui et sa médiation, d'avoir une réputation irréprochable ou des relations avec ceux qu'il aimoit ; alors, sans jamais interposer son autorité, il conseilloit comme un ami, il agissoit comme un père. Souvent il a réconcilié des frères ou des parens désunis ; il a fait rentrer en grâce des enfans bannis de la maison paternelle ; il a prévenu des procès ; il a rétabli la paix dans une infinité de familles.

On trouve dans les Mémoires manuscrits du marquis de Dangeau un trait si touchant de la bonhomie de ce grand prince, qu'on ne peut s'empêcher de le rapporter ici. On se servira des propres expressions de l'auteur des Mémoires.

« Le bonhomme Ruvigny, que le roi
» aima de tout temps, n'ayant pas assez
» d'argent pour acheter une belle terre
» où il veut se retirer, s'est adressé à sa
» majesté, en lui disant : Sire, dans les
» occasions où l'on est dans l'embarras,
» on a recours à ses amis ; c'est pourquoi
» j'ai pensé que votre majesté me donne-
» roit dix mille écus qui me manquent
» pour faire cette acquisition. De tout mon
» cœur, a répondu le roi : et le bonhomme
» Ruvigny a eu ces dix mille écus, et il a
» conclu son marché ! »

En rassemblant tous ces faits et beaucoup d'autres fort peu connus, insérés dans ce roman, et que l'auteur du Siècle de Louis XIV auroit dû recueillir, on ne conçoit pas pourquoi les écrivains du dernier siècle nous représentent ce bon roi comme un prince impérieux, rempli de *morgue*, de hauteur et d'orgueil (1). On

(1) Outre le système adopté par les philosophes, de dénigrer Louis-le-Grand et son siècle, M. de

le blâme d'avoir été prodigieusement loué; mais il mérita de l'être : c'est un hommage que la reconnoissance prodigua toujours aux grands souverains. On fit pour Henri IV (dit M. Thomas) plus de cinq cents panégyriques, sans compter les poëmes en vers. Tous ces ouvrages sont tombés dans l'oubli, et il nous semble que Malherbe seul ait loué Henri IV, tandis que des talens sublimes et des chefs-d'œuvre ont consacré toutes les louanges données à Louis XIV; et l'on en conclut que ce prince aima la flat-

---

Voltaire répugnoit beaucoup à citer les Mémoires de Dangeau : 1°, parce que Dangeau, qui prodigue tant de justes éloges à Racine, parle très-injurieusement du jeune *Arrouet*, dont il méprisoit les principes, le caractère et *la méchanceté;* 2°, pour extraire Dangeau, il falloit passer sept ou huit mois à lire ce volumineux ouvrage; M. de Voltaire n'a fait que le parcourir. Il est divisé par années, et s'étend jusqu'en 1720 : M. de Voltaire n'aura pas manqué de consulter les années dans lesquelles on pouvoit faire mention de lui; ce qui explique la grossière injustice avec laquelle il parle de ces Mémoires si intéressans et si estimables.

terie, puisque tant de poëtes et d'écrivains se sont réunis pour le célébrer avec un enthousiasme justifié par tant de gloire. On lui fait très-injustement un tort de la devise fastueuse qu'on imagina pour lui, puisque ce fut sans sa participation qu'elle fut inventée, qu'il ne la prit point, et qu'il ne la porta jamais, même dans les tournois et dans les autres fêtes. D'ailleurs, on sait qu'il repoussa toujours les éloges exagérés; il ne permit point que l'Académie française proposât pour sujet du prix d'un discours en prose, cette question : *Quelle est celle des vertus du roi qui mérite la préférence?* L'histoire dit même que cette fadeur le fit rougir, et que, de premier mouvement, il montra combien elle lui déplaisoit. Il s'exprima toujours avec le ton de la modestie. Après la prise de Mons et de Namur, il sut, à son retour, que l'Académie devoit venir en corps lui offrir des couronnes de lauriers; il lui fit dire qu'il ne les recevroit point, et qu'il désiroit qu'on ne fît rien de semblable; il répondit au discours ces propres paroles : *Je*

vois avec reconnoissance le plaisir que vous avez à relever le peu de bien que j'ai pu faire. Enfin, il supprima plusieurs étiquettes que Henri IV même n'avoit pas réformées ; il fut le plus affable et le plus accessible de tous les rois. Les écrivains modernes n'ont donc pu donner une idée si fausse de ce prince, qu'en confondant le dignité avec la morgue, et la grandeur avec la hauteur. On s'est aussi beaucoup récrié sur *l'austérité* de ses mœurs durant les vingt dernières années de son règne, c'est-à-dire, depuis sa liaison avec madame de Maintenon, et ce reproche n'est pas mieux fondé que les autres. Louis XIV, qui, toute sa vie, avoit aimé la décence et respecté la religion, exigea sans doute encore plus de régularité, lorsque la piété la plus sincère eut perfectionné toutes ses vertus naturelles. Mais il fut toujours le souverain, le père, le chef de famille et l'ami le plus indulgent ; et, loin d'avoir du rigorisme, il ne bannit jamais de sa cour les amusemens qui la rendoient si brillante ; toujours entouré de jeunes princesses, il s'occupa, jus-

qu'à la fin de sa vie, de leurs plaisirs ainsi que de leur bonheur. Outre les spectacles de Saint-Cyr, on jouoit toutes les semaines la comédie chez madame de Maintenon; on y faisoit de la musique tous les jours; on y dansoit souvent; ce qui eut toujours lieu jusqu'à la mort du roi (1). On a beaucoup déclamé contre la révocation de l'édit de Nantes; mais ceux qui savent l'histoire n'ignorent pas que Henri IV n'eût pas été plus tolérant s'il l'eût osé : il connoissoit mieux que personne les caractères inquiets et remuans des calvinistes; d'ailleurs, il dut ménager ceux qui le servirent avec tant de zèle dans l'adversité. Louis XIV, tout-puissant, affermi sur un trône environné de gloire, dut croire qu'il rendoit un éminent service à ses successeurs, en détruisant, par ce coup d'autorité, un germe de rebellion sans cesse renaissant jusqu'alors. En ceci, la politique s'unit à la religion pour le déterminer. Il est difficile de le blâmer quand on songe aux troubles affreux ex-

(1) Journal manuscrit du marquis de Dangeau.

cités tant de fois par les protestans. Il est vraisemblable que, sans cette mesure sévère, la minorité qui suivit ce règne eût été aussi orageuse qu'elle fut paisible. On ne veut assurément point excuser les excès commis en quelques provinces contre les protestans; mais ces violences furent exercées malgré les volontés expresses du soi, qui en gémit lorsqu'il les découvrit, qui en punit les auteurs, et qui les répara autant qu'il lui fut possible. Tous les mémoires, et particulièrement ceux de Dangeau, sont remplis de traits qui prouvent sa bonté à l'égard des protestans, qu'il se croyoit obligé de bannir. Tout ce qui vint directement de ce prince fut équitable et généreux.

Beaucoup d'écrivains ont prétendu que Louis XIV étoit jaloux de la gloire de Henri IV, calomnie bien parfaitement réfutée par tous les Mémoires du temps, et particulièrement dans les Mémoires et dans les lettres du comte d'Estrade. Cet ouvrage contient un grand nombre de lettres de

Louis XIV, qui honorent également l'espri et le caractère de ce prince. Dans une d ces lettres, Louis XIV, parlant de Henri IV dit : « Je me propose pour principal mo » dèle de ma conduite et de mes actions » celles de ce grand prince de qui j'a » la gloire de descendre. » Dans une né gociation, le roi d'Angleterre ayant fai sur Henri IV une fausse citation, qui pou voit jeter quelque blâme sur ce prince Louis XIV, dans sa réponse au comte d'Es trade, défend avec chaleur son aïeul ; ensuite il dit :

« Je me suis étendu sur cette matière » au-delà des bornes d'une lettre, par le » plaisir que j'ai eu à justifier la mémoire » d'un prince à la valeur et à la prudence » duquel je dois tout ce que je possède de » grandeur, d'éclat et de gloire ; et je serai » bien aise que vous cherchiez l'occasion » de rendre compte de cet éclaircissement » au roi mon frère (1). »

(1) Le roi d'Angleterre.

J'ai parlé de Louis XIV d'après ce que j'ai lu dans tous les ouvrages qui peuvent seuls instruire et guider les historiens; je n'ai point eu la prétention de le peindre dans une brochure d'un genre aussi frivole; je n'ai tracé qu'une esquisse, mais qui du moins est fidèle. J'ai représenté madame de la Vallière avec plus de détail : c'est sa vie que j'écris. Je me suis permis d'inventer plusieurs choses, mais je n'ai rien omis : l'histoire entière de la duchesse de la Vallière est renfermée dans cet ouvrage avec une parfaite exactitude, parce que tous les faits qui se trouvent dans ce volume, après les trente premières pages, sont historiques. J'ai supposé que madame de la Vallière étoit fille unique, et qu'elle fut élevée dans une profonde solitude; elle avoit un frère, et elle passa son enfance et sa première jeunesse à la cour de Gaston d'Orléans; enfin elle ne perdit sa mère qu'après sa profession religieuse, et j'ai supposé que la marquise de Saint-Remi mourut avant le début de sa fille à la cour. Du reste, en inventant plusieurs incidens,

j'ai toujours eu le soin de suivre l'histoire, et d'y conformer mon plan. Le caractère de madame de la Vallière est connu de tout le monde, parce qu'il n'en est point de plus intéressant, et qu'une favorite qui n'eut jamais d'ambition, et qui à vingt-huit ans s'ensevelit pour jamais dans un cloître, n'a pu être haïe, et par conséquent calomniée par ses contemporains. Des motifs secrets, faciles à pénétrer, ont engagé les écrivains modernes à rabaisser la gloire de Louis XIV. Ils se sont ligués contre la mémoire de ce grand prince; mais ils n'avoient aucun intérêt à noircir le caractère d'une humble carmélite : ils lui pardonnèrent sa conversion, parce qu'ils ne l'attribuèrent qu'au malheur de n'être plus aimée; sa profession religieuse ne fut pour eux qu'une espèce de suicide produit par le désespoir, ils dûrent l'excuser. Tous les historiens s'accordent à représenter madame de la Vallière avec les mêmes traits. L'abbé de Choisi, qui la connoissoit depuis son enfance, loue avec effusion son caractère et sa douceur; il ap-

plique à sa figure ce vers de la Fontaine :

Et la grâce plus belle encor que la beauté !...

Madame de Sévigné, en parlant d'elle, l'appelle toujours *l'humble Violette*. « Ma-
» dame de la Vallière, dit le duc de Saint-
» Simon, modeste, désintéressée, douce,
» bonne au dernier point; combattant sans
» cesse contre elle-même, victorieuse enfin
» de son désordre, finit par fuir la cour,
» et par se consacrer à la plus dure et
» la plus sainte pénitence.... Madame de
» la Vallière rendit de grands respects à la
» reine, qui l'aima toujours. » D'après ce caractère si généralement connu, j'ai tâché de ne donner à madame de la Vallière que les sentimens qu'elle a dû avoir. Je sais bien que beaucoup de gens trouveront qu'elle n'est point assez *passionnée ;* mais je les prie de se rappeler que les *héroïnes* du dix-septième siècle ne ressembloient point du tout aux nôtres : lorsqu'elles s'égaroient, c'étoit sans audace et sans impétuosité; elles étoient timides et souffrantes

dans le vice, elles n'avoient de l'énergie que dans leur repentir; enfin, au lieu de se tuer, elles se convertissoient. Il ne m'étoit donc pas possible de donner plus de *philosophie* à une femme qui, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, s'est arrachée de la cour pour se consacrer à Dieu. Ce n'est pas moi, c'est l'histoire qui la représente au milieu même de son égarement, et dans le temps de sa faveur, humble, pieuse, repentante. D'ailleurs, pourquoi s'étonneroit-on de ses sentimens religieux? Nos déistes elles-mêmes ne parlent-elles pas sans cesse de *l'Être suprême*, ne lui adressent-elles pas continuellement de longs discours? Je ne vois entre elles et les dévotes qu'une petite différence, c'est que, dans leurs prières, elles se vantent avec intrépidité, tandis que les autres, accablées de remords, s'accusent avec confusion. On me reprochera peut-être aussi de n'avoir pas représenté madame de la Vallière mourante et désespérée quand elle quitte sans retour Louis XIV. Cependant ce que j'ai le plus médité dans cet ouvrage,

c'est le dénoûment, et je crois que tout y est peint avec vérité ; et c'est là mon but en écrivant, quoique je sache qu'une pompeuse représentation théâtrale ait beaucoup plus d'effet qu'une scène réelle, quelque touchante qu'elle puisse être : car, comme l'a si bien dit un poëte illustre,

Toute blancheur cède à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.

Il faut avouer, j'en conviens, que si la seule raison peut triompher des passions, elle n'a pas le pouvoir de tempérer la violence de la douleur causée par les sacrifices qu'elle exige, parce qu'elle ne sauroit remplir le vide affreux d'un cœur qui vient de renoncer à ce qu'il aime. Mais la religion préserve de l'abattement, en occupant, en exaltant l'imagination, en élevant l'âme ; elle est plus que suffisante pour remplacer les affections qu'elle éprouve ; elle fait jouir la piété d'une surabondance d'émotions pures et de sentimens délicieux qu'on n'éprouvera jamais sans elle. Quand elle n'auroit que cet avantage sur la philosophie,

il faudroit encore la révérer et la chérir comme la source inépuisable et sacrée de toutes les consolations et de tous les dédommagemens du malheur. L'histoire de madame de la Vallière est si intéressante, le temps qu'elle rappelle est si brillant, qu'il est singulier que l'on n'ait pas eu plus tôt l'idée d'en faire un roman. Cependant ce sujet offroit de grandes difficultés : je ne me vante pas de les avoir vaincues; je veux montrer du moins que je les ai senties. Il étoit bien difficile de motiver et même d'excuser le retour à la cour de madame de la Vallière après sa seconde fuite; il l'étoit davantage encore de la faire rester si long-temps spectatrice infortunée du triomphe de sa rivale, et de concilier ses sentimens religieux, son repentir, son amour, sa jalousie, avec ce long séjour à la cour, et cette complaisance étrange qui lui fit recevoir toujours sa rivale chez elle : ces faits étoient trop connus pour les supprimer. Enfin, après quatre ans de dégoûts, d'humiliations et de malheurs, le dénoûment n'offroit plus rien d'intéressant, parce

que l'histoire est muette sur les détails; il falloit que madame de la Vallière s'arrachât de la cour, et non qu'elle la quittât sans mérite; il falloit un sacrifice, et non un exil. J'ai trouvé dans son caractère et dans celui de Louis XIV presque tout ce que j'ai inventé pour la relever et pour motiver sa conduite; je crois n'avoir rien imaginé, il me semble seulement que j'ai deviné. Une chose dont je suis plus sûre encore, c'est que cet ouvrage ne contient rien de dangereux, et que la morale en est pure, parce que j'en ai puisé les principes à la véritable source. Ce mérite n'est pas celui qui peut le mieux assurer le succès d'un roman; mais il me procurera les seuls suffrages que j'ambitionne.

LA DUCHESSE
DE LA VALLIÈRE.

Loin donc, honneurs de la terre! tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos fautes; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connoître à tous les autres. *BOSSUET, Sermon pour la profession de madame de la Vallière* (1).

JE veux peindre les foiblesses d'un amour malheureux et la funeste influence d'une

(1) Comme on l'a déjà dit dans la préface, l'histoire est très-fidèlement suivie dans cet ouvrage; on a beaucoup ajouté, mais on n'a rien omis. Si tous les faits véritables eussent été désignés en notes, ce livre, depuis l'époque de la présentation de l'héroïne à la cour, eût été surchargé de notes presqu'à chaque page. On s'est contenté de n'en mettre qu'un très-petit nombre sur quelques détails qui pourroient paroître invraisemblables ou d'une invention trop commune, s'ils n'étoient pas historiques.

passion coupable, sur la destinée d'un
femme sensible et née pour la vertu : que c
tableau sera moral, si les couleurs en son
vraies ! Il ne frappera l'imagination qu'e
dissipant les vains prestiges qui l'égarent
il ne touchera le cœur qu'en l'effrayant ! O
verra la jalousie, les craintes, les inquié
tudes déchirantes, et l'amertume du re
mords anéantir les illusions et tout le charm
de l'amour ; on verra qu'on ne sauroit bri
ser les liens sacrés du devoir, sans tombe
dans l'esclavage le plus honteux et le plu
déplorable ; enfin on connoîtra que la ty
rannie des passions est si cruelle, que l
vertu, loin d'être un joug pesant, n'es
qu'un appui nécessaire. Tous les traits d'un
telle peinture doivent se trouver dans l'his
toire de cette victime intéressante de l'a
mour, qui ne se pardonna jamais sa foi
blesse, qui sacrifia tout à son amant san
espérer un instant de bonheur, qui fut ac
cablée sous le poids affreux de la honte a
milieu des pompes de la cour, et en voyan
à ses pieds le plus grand roi de l'univers
et qui ne recouvra le repos que dans l'aus
térité d'une retraite obscure ! Puissé-je ex

primer tout ce qu'elle a senti, tout ce qu'elle a souffert ! Son historien n'a besoin que d'une scrupuleuse vérité ; pourroit-il ne pas intéresser, ne pas instruire, s'il est fidèle !

La terre de la Vallière, située dans l'une des plus belles provinces de la France, à quelques lieues de Tours, appartenoit à la veuve du marquis de Saint-Remi. Son antique château, bâti sur le penchant d'une montagne, dominoit, du côté du midi, les bords enchantés de la Loire, et les ombrages majestueux d'une vaste forêt formoient un cintre imposant et mélancolique autour de la façade du nord. L'intérieur du château offroit partout les restes d'une magnificence dégradée par le temps ; on y voyoit la sage économie et la noble simplicité de ses habitans en s'y rappelant le luxe éclatant des anciens possesseurs. Nous n'avons plus que des souvenirs personnels ; ils sont bornés comme la vie, et même souvent comme la jeunesse, un petit nombre d'années les compose. Nos pères les étendoient autant que le permettent l'imagination et la mémoire ; ils se rappeloient avec

attendrissement les actions de leurs ancêtres; ils travailloient avec ardeur pour leur postérité; le passé ainsi que l'avenir avoient pour eux toute leur immense étendue; ils en jouissoient également par leurs souvenirs, leurs sentimens, leurs projets et leurs espérances. Tant qu'on aima sa patrie et ses rois, on voulut se retracer les faits qui pouvoient les illustrer. La plus belle partie de l'histoire nationale devint une tradition de famille, et la gloire de ses aïeux fut alors le bien héréditaire le plus précieux et le plus estimé. On conserva dans les châteaux, avec un respect filial, avec orgueil, les meubles gothiques de ses pères; on montroit la tapisserie usée qu'une aïeule laborieuse avoit tissue de ses mains; on se promenoit dans les longues galeries remplies des portraits révérés de ses parens et de ses souverains; chaque chambre avoit son anecdote, et gardoit les noms des princes et des grands personnages auxquels on avoit donné l'hospitalité. Dans ces vénérables demeures, rien n'annonçoit le goût frivole de la nouveauté; l'oubli, l'ingrat oubli ne s'y montroit jamais; tout y portoit

la noble empreinte de la solidité de la gloire et de la reconnoissance.

La marquise de Saint-Remi vivoit dans ce château qu'elle habitoit depuis vingt ans; elle y donnoit tous ses soins à l'éducation d'une fille unique et chérie. Elle n'étoit point ce qu'on appelle de nos jours une mère passionnée: il y avoit alors dans les attachemens légitimes un naturel, une sagesse, une simplicité, qui ne permettoient pas de les comparer aux passions impétueuses; on ne parloit point de ses sentimens, la conduite entière les prouvoit: on n'éprouva le besoin de s'en vanter que lorsqu'on dut croire qu'ils pouvoient paroître douteux; on avoit avec sa fille l'indulgence, la bonté d'une mère, et la douce gravité d'un mentor et d'une protectrice; la piété filiale y gagnoit; elle se nourrit surtout d'estime, de respect et de vénération. Louise de la Vallière justifioit par ses vertus la tendresse de la meilleure des mères. Elle venoit d'entrer dans sa dix-septième année: sa figure n'étoit ni régulière ni frappante, elle sembloit faite pour attendrir et pour charmer le cœur, et non pour éblouir les

yeux; l'expression de la modestie, de la candeur et de la sensibilité en embellisoit tous les traits; on la voyoit sans étonnement, on ne l'examinoit jamais avec indifférence; de grands yeux d'un bleu foncé, voilés par de longues paupières noires, la blancheur la plus pure, mais sans mélange d'incarnat, donnoient à sa physionomie une douceur enchanteresse; son regard timide sembloit implorer l'indulgence; son sourire plein de charme étoit à la fois ingénu, touchant et spirituel. Elle avoit une taille parfaite, quoiqu'un accident arrivé dans son enfance l'eût rendue un peu boîteuse; mais ce défaut même avoit en elle de la grâce; elle pouvoit le déguiser en marchant lentement, et sa démarche timide et mal assurée paroissoit convenir à cette figure délicate, modeste et touchante; elle s'accordoit avec son maintien, elle ajoutoit à l'intérêt inexprimable répandu sur toute sa personne. Son âme étoit pure, noble et profondément sensible; elle joignoit une grande fierté de caractère à la modestie la plus vraie: elle se trouvoit si inférieure aux objets de son affection, qu'elle ne pouvoit

s'enorgueillir de ses propres qualités : car l'orgueil ne vient que de l'égoïsme et de la sécheresse de l'âme, qui laissent la triste faculté de voir les autres sans illusion, en ôtant le pouvoir utile de se juger soi-même sans partialité. Mademoiselle de la Vallière avoit toute la délicatesse que peuvent donner beaucoup d'esprit et une extrême sensibilité; son cœur étoit facile à blesser; elle souffroit d'autant plus alors, que sa douceur l'empêchoit de se plaindre; souvent on l'accusoit d'inégalité d'humeur, quand elle gémissoit en secret d'un tort qu'elle n'osoit reprocher; mais on dissipoit aisément cette impression douloureuse, un léger témoignage d'affection suffisoit pour lui persuader qu'elle avoit mal jugé : comme si un cœur sensible pouvoit se tromper quand il est souvent mécontent! Elle n'hésitoit point à se condamner, afin de justifier ce qu'elle aimoit. Combien il lui fallut de temps et d'expérience pour être en état sur ce point de se rendre justice à elle-même!....
Elle avoit pour sa mère ce sentiment inspiré par la nature et perfectionné par la religion, qui ne peut se comparer à nul

autre; cette profonde vénération et cette confiance aveugle qui ressemblent à la foi religieuse. Mademoiselle de la Vallière n'avoit pas besoin de concevoir les opinions de sa mère pour les adopter, mais elle tâchoit de les comprendre, afin de s'en pénétrer mieux. Par la suite, pour son malheur, elle aima passionnément; et néanmoins cet ascendant suprême sur son esprit et sur son cœur, elle ne le donna jamais qu'à celle qui avoit soigné son enfance, instruit sa jeunesse et formé sa raison. C'est un tribut de respect et de reconnoissance que doit obtenir une mère tendre et vertueuse, et que la seule piété filiale peut offrir.

La marquise de Saint-Remi avoit recueilli dans sa maison une jeune orpheline, sa parente, plus âgée de six ans que sa fille, et pour laquelle mademoiselle de la Vallière prit dès son enfance un attachement qui dura toute sa vie. Eudoxie (on appeloit ainsi cette jeune personne) étoit digne de l'inspirer. Elle avoit beaucoup contribué par ses conseils et par son exemple à perfectionner le caractère et les sentimens de mademoiselle de la Vallière. Le baron de

la Baume, père de la marquise, possédoit une petite terre dans le voisinage, mais il avoit fixé sa demeure dans le château de sa fille. C'étoit un vieillard vénérable, couvert de glorieuses blessures, et qui avoit servi l'état avec distinction pendant cinquante ans. Le souvenir de Henri IV faisoit le charme de ses vieux jours; il savoit toutes les anecdotes de la vie de ce grand prince, et le plaisir qu'il trouvoit à les conter ajoutoit encore à l'intérêt de la narration: sa passion dominante avoit toujours été son attachement pour ses rois. Ce sentiment alors étoit le gage et le résultat des vertus les plus estimables; il se confondoit avec l'amour de la patrie; il avoit pour base la reconnoissance due à une longue suite de bienfaits, et pour garant l'honneur, qui rend les sermens si sacrés. Et l'on conçoit que l'enthousiasme pour la royauté dut être éprouvé au dernier degré d'exaltation dans un temps où la jeunesse, docile, sensible et généreuse, écoutoit avec respect les leçons de ses instituteurs, et ne cherchoit la morale que dans la religion; dans un siècle enfin qui fut illustré par dix années du

règne paternel de Henry IV, par le ministère hautain mais éclatant de Richelieu, et par la pompe majestueuse et la gloire éblouissante des belles années de Louis XIV.

Mademoiselle de la Vallière apprit dès ses plus jeunes ans à révérer et à chérir son souverain; souvent son grand-père, en se promenant avec elle dans la longue galerie du château, lui montra les portraits des rois de France, en disant : voilà les bienfaiteurs de notre famille !... Le portrait du roi manquoit à cette collection, mais le baron se promettoit bien de le faire venir de Paris. Tous les événemens publics qui pouvoient intéresser la famille royale étoient célébrés au château de la Vallière; on y recueilloit avec enthousiasme tous les traits de grandeur et de bonté du jeune roi: c'étoit le sujet de conversation le plus ordinaire. A la nouvelle de son mariage avec l'infante d'Espagne, on illumina le château, on assembla les paysans, et au milieu de l'allégresse d'une fête champêtre, le cri patriotique de ce temps fut répété mille fois avec transport; toutes les voix s'unirent pour exprimer le vœu de tous

les cœurs, la longue durée de la vie du roi.

Mademoiselle de la Vallière fut élevée avec autant de simplicité que de soin, on ne lui apprit qu'à bien penser, et à se conduire d'après ses principes. L'Écriture-Sainte méditée sans cesse, quelques livres de piété, l'Histoire de France, plusieurs odes de Malherbe, et les tragédies du grand Corneille, formèrent toute son instruction; elle lut peu d'ouvrages, mais elle les relut: ces livres ne se contredisoient point, ils offroient tous une morale uniforme, et leurs maximes salutaires se gravèrent ineffaçablement dans la mémoire et dans le cœur de mademoiselle de la Vallière. Rien n'étend l'esprit et ne forme le goût comme la vérité; lorsqu'on est en état de juger, de comparer, et de raisonner avec une parfaite justesse, on a toujours de la grandeur dans les idées; on ne prodigue point l'admiration, on ne l'éprouve que pour les objets dignes de l'exciter; on n'attache de l'importance qu'aux choses qui ont un prix réel : c'est l'erreur de nos jugemens, jointe à la fausseté des opinions, qui peut donner

de la puérilité, de la bizarrerie, de la petitesse et de l'inconséquence. Tout ce que la vertu a de plus noble et de plus exalté élevoit l'âme pure et sensible de mademoiselle de la Vallière; la sagesse de son éducation et la simplicité de sa vie l'avoient préservée jusqu'alors de ces idées romanesques et de ces écarts d'imagination, qui de nos jours ont une si funeste influence sur la destinée des jeunes personnes. La solitude du château étoit rarement troublée, même en été; l'arrivée d'un étranger étoit un événement; le désir de le bien recevoir, le plaisir de remplir un devoir d'hospitalité, donnoient une sorte d'intérêt touchant aux visites les moins agréables. La cordialité de l'accueil inspiroit aux nouveaux hôtes une douce confiance, et répandoit du charme sur les entretiens les plus communs. Souvent, dans toutes les saisons, on voyoit arriver sur le soir de pauvres religieux, fatigués d'une longue route à pied: si c'étoit en hiver, le seul aspect de la grande cheminée et du brasier du salon suffisoit pour les ranimer; on les invitoit à s'approcher; la dame du château raccom-

modoit le feu, et demandoit du bois; les jeunes personnes s'empressoient de céder leurs places aux bons pères : l'une d'elles alloit chercher deux coupes remplies de vin, qu'elle rapportoit promptement; elle servoit avec respect la vieillesse et la vertu; et les spectateurs, en la regardant, sourioient à la douce image de l'innocence embellie encore par le charme sublime de la piété. Un vénérable religieux, nommé le père Anselme, venoit au château plus souvent qu'aucun autre. Dévoué depuis quarante-cinq ans à la religion et à l'humanité, il alloit prêcher dans les environs, et secourir tous les infortunés qui pouvoient avoir besoin de ses soins : il exposa plus d'une fois ses jours dans des incendies; à la suite de ces événemens désastreux, il quêtoit pour les pauvres; il assistoit les malades, il instruisoit les enfans, et malgré la pesanteur naturelle de la vieillesse, il retrouvoit de la force et de l'activité dès qu'il avoit l'espoir d'être utile. Mademoiselle de la Vallière le connoissoit et le révéroit depuis son enfance; elle conservoit précieusement tous les dons qu'elle avoit reçus de lui, entre

autres, un chapelet de corail que le saint religieux avoit rapporté de Rome. Elle l'avoit obtenu un jour où il la trouva dans une chaumière, faisant tout haut une lecture de piété à une pauvre femme paralytique. Le père Anselme, en voyant cette action, dit seulement : *persévérez;* ce mot dans sa bouche étoit un encouragement et un éloge; le soir même le beau chapelet fut donné. Cette journée fit époque dans la vie de mademoiselle de la Vallière, et nulle autre par la suite n'en effaça le doux souvenir.

Un événement intéressant rassembla une société nombreuse au château de la Vallière. Eudoxie se maria; elle épousa le comte de Thémine, un gentilhomme du voisinage. Les noces se firent au château; les parens du comte s'y trouvèrent; on distingua dans ce nombre le jeune marquis de Bragelone, nouvellement arrivé pour assister au mariage de son cousin-germain. Le marquis, âgé de vingt ans, avoit quitté la province depuis plusieurs années pour entrer au service; sous un extérienr timide et froid, il cachoit une imagination vive, un esprit

étendu, et le cœur le plus sensible. Il avoit cette violence de caractère qui vient de l'énergie de l'âme, et qui, par un contraste bizarre, produit une foiblesse si dangereuse dans les occasions les plus importantes de la vie, quand on ne s'est pas accoutumé de bonne heure à la vaincre. L'homme violent qui cède à l'impétuosité de ses mouvemens, sera toujours la victime de son enthousiasme : si sa force ne modère pas ses penchans, ne dompte pas ses passions, elle les exalte; alors il est abattu, subjugué par la puissance même qui pouvoit l'élever et l'affranchir.

Tous les gens sensibles qui n'ont point encore passionnément aimé, ont une idée vague de l'objet inconnu ou même imaginaire qui pourroit les séduire et les attacher; notre manière de voir, de sentir et de juger, forme en nous ce goût particulier qui détermine et fixe nos vives affections, non sur l'être le plus parfait, mais sur celui que la nature semble avoir créé pour nous plaire.

Le marquis de Bragelone, en jetant les yeux sur mademoiselle de la Vallière,

éprouva cet attrait irrésistible; il l'aperçut avec une espèce de saisissement; cette vue réveilloit en lui toutes les idées de ses rêveries les plus intéressantes, elle réalisoit tous les songes confus, mais enchanteurs de son imagination : les yeux fixés sur mademoiselle de la Vallière, il attendoit avec émotion qu'elle rompît le silence, et il tressaillit lorsqu'il entendit cette voix douce, affectueuse et timide qui pénétra jusqu'au fond de son âme. Elle parloit au père Anselme, sa physionomie charmante exprimoit la plus tendre vénération. Le marquis s'approcha du père Anselme, et ne le quitta plus durant tout le reste du jour, car le bon religieux faisoit avec effusion de cœur l'éloge le plus touchant de mademoiselle de la Vallière. C'est un ange, disoit-il, on la connoît en la regardant : la candeur, l'innocence et la bonté se peignent sur tous ses traits. Voyez ce maintien noble et modeste! voyez cet air humble, soumis et caressant avec sa mère et son grand-père ! voyez comme elle est occupée de son amie, et avec quelle grâce et quelle simplicité elle fait les honneurs de la fête ! Elle se tient

à l'écart, rien ne montre en elle le désir de paroître ou la moindre agitation; cependant, malgré cette réserve et ce calme si doux, elle a tout préparé, elle a l'œil à tout... Eh bien! c'est ainsi qu'elle est tous les jours et depuis sa plus tendre enfance. Ici le bon père s'arrêta en contemplant avec attendrissement mademoiselle de la Vallière. Mon père, poursuivez, dit le marquis, je vous écoute avec tant de plaisir!... Ah! reprit le vénérable Anselme, les domestiques du château et les pauvres du village la loueroient bien mieux encore!... Ces dernières paroles émurent profondément le marquis. Dans ce moment, mademoiselle de la Vallière venoit de sortir du salon; lorsqu'elle rentra, le marquis la regarda avec un nouvel intérêt, elle lui parut ravissante et céleste.

Aujourd'hui ce n'est plus ainsi que les passions se forment; l'amour veut de la célébrité, c'est l'opinion générale qui décide son choix. Les femmes, parées plutôt qu'embellies de tout l'éclat que peuvent donner la culture de l'esprit et le charme des talens, sont plus éblouissantes, et tou-

chent moins. Faut-il même donner le nom d'amour à l'espèce de sentiment qu'on inspire en brillant dans la conversation par des saillies ingénieuses, en dansant parfaitement et en chantant et jouant de la harpe avec supériorité! Non, sans doute, car on a créé de nouvelles phrases pour peindre cet amour nouveau. On dit qu'on a *tourné la tête*, qu'on a *séduit*. Ne vaudroit-il pas mieux être aimée! Mais ce n'est point en excitant une frivole admiration qu'on attache: les succès éclatans peuvent valoir des conquêtes; il faut un charme plus doux pour gagner les cœurs, et surtout pour les fixer.

Qu'il est profond, qu'il est durable cet amour inspiré, non dans le tumulte d'un bal ou d'un brillant concert, mais dans l'intérieur d'une famille intéressante! Qu'il est touchant ce sentiment si noble et si pur qui se forme et se fortifie par les principes mêmes qu'on révère! Telle fut la première passion que fit naître mademoiselle de la Vallière; le marquis de Bragelone l'aima comme il aimoit la vertu, et ce fut avec enthousiasme.

Mademoiselle de la Vallière ne s'aperçut point du sentiment qu'elle inspiroit à un jeune homme qu'elle avoit à peine remarqué. Mais son amie, la comtesse de Thémine, en devint la confidente peu de jours après son mariage. Elle aimoit à parler de mademoiselle de la Vallière; elle observa promptement combien cet entretien intéressoit le marquis. Cette découverte la charma; elle en parla à la marquise de Saint-Remi, et dès lors le mariage de mademoiselle de la Vallière avec le marquis de Bragelone fut projeté, mais vaguement: la jeunesse du marquis et celle de mademoiselle de la Vallière ne permettoient pas de prendre encore des engagemens positifs. Le marquis partit pour son régiment. Mademoiselle de la Vallière n'apprit qu'après son départ les nouveaux desseins de sa famille; elle y donna son consentement sans joie et sans répugnance: elle ne connoissoit pas celui qu'on lui destinoit pour époux, mais elle confioit sans inquiétude à la tendresse maternelle, son bonheur et sa destinée.

Peu de mois après le mariage d'Eudoxie, le baron de la Baume, succombant aux

infirmités de son grand âge, termina doucement sa longue carrière dans les bras de sa fille et de mademoiselle de la Vallière. La santé de la marquise, depuis long-temps chancelante, parut s'affoiblir à cette époque d'une manière effrayante; son mal fit des progrès si rapides, qu'elle sentit bientôt que sa fin s'approchoit. Elle vit la mort sans effroi, mais non sans douleur: elle étoit mère, et sa fille avoit encore besoin de ses soins! La mort est prématurée lorsque l'on quitte la vie sans avoir établi ses enfans; les regrets alors sont légitimes, on n'a pas rempli sa destinée.

Le père et l'aïeul de mademoiselle de la Vallière avoient dissipé presque toute leur fortune au service de leurs souverains; la marquise ne pouvoit laisser à sa fille qu'une terre d'un médiocre revenu et chargée d'hypothèques; elle sollicita pour mademoiselle de la Vallière une place à la cour, et elle en obtint une de fille d'honneur chez Madame Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi. Alors, moins inquiète sur l'avenir de sa fille, elle envisagea le sien, non-seulement sans terreur, mais avec la douce

sérénité que peuvent donner la religion et la conscience la plus pure.

La marquise, parvenue au dernier période de sa maladie, fit appeler le père Anselme, qui possédoit toute sa confiance. La comtesse de Thémine accourut près d'elle; la marquise lui recommanda sa fille, que madame de Thémine promit de conduire elle-même à la cour. Oppressée par un affreux saisissement, mademoiselle de la Vallière, pâle, anéantie, n'ayant ni la faculté de pleurer, ni la force de proférer une seule parole, étoit immobile au chevet du lit de sa mère. Elle ne sortit de cet état de stupeur qu'au moment où la marquise expirante se retourna vers elle pour lui donner sa dernière bénédiction : un cri douloureux s'échappa du fond du cœur de mademoiselle de la Vallière. Baignée de pleurs, elle se prosterna près du lit; la marquise détachant de son sein une croix de cristal de roche, et la passant au cou de sa fille : « Mon enfant, dit-elle, que ce gage précieux et sacré me rappelle toujours à toi! Que désormais inséparable de mon souvenir, la religion, s'unissant dans ton cœur à la piété filiale,

adoucisse l'amertume de tes regrets! » En prononçant ces mots, la marquise se pencha doucement dans les bras tremblans que lui tendoit sa fille : c'étoit la vertu prête à recevoir sa couronne, qui se reposoit sur le sein de l'innocence. Ce repos fut éternel!... La marquise venoit d'exhaler son dernier soupir!

Madame de Thémine arracha sa jeune amie de cette maison de douleur et de deuil, et la conduisit dans son château. Quelques jours après, mademoiselle de la Vallière reçut pour la première fois une lettre du marquis de Bragelone, qui déclaroit son amour. La comtesse lui répondit au nom de mademoiselle de la Vallière; il fut satisfait de cette réponse : on lui laissoit l'espérance, et ne pas l'interdire c'est la donner. Mademoiselle de la Vallière ne pouvoit oublier que sa mère avoit autorisé les sentimens du marquis; mais ayant le cœur parfaitement libre, elle n'étoit point encore décidée à former un engagement si solennel, et du moins elle s'étoit promis de laisser écouler plusieurs années avant d'y songer sérieusement.

Cependant, après avoir pleuré sa mère pendant trois ou quatre mois, mademoiselle de la Vallière fut obligée de se rendre à la cour pour y occuper la place vacante qu'on avoit obtenue pour elle; et la comtesse de Thémine, suivant sa promesse, disposa tout pour l'accompagner dans ce voyage. La veille de leur départ, mademoiselle de la Vallière voulut aller visiter pour la dernière fois le château qu'elle n'avoit point revu depuis la mort de sa mère. Elle éprouva toute l'amertume de sa première douleur en se retrouvant dans cette vaste maison, qui n'étoit plus habitée que par deux ou trois domestiques en grand deuil! C'est ici, dit-elle à son amie, que se sont écoulés les jours paisibles de mon enfance et de ma première jeunesse! Ici, sous la garde maternelle, j'ai vécu sans inquiétude: comment n'aurois-je pas suivi mes devoirs! c'étoit la voix même de la vertu qui me les dictoit, la tendresse et la reconnoissance me les faisoient chérir; ici je n'ai jamais dû craindre les piéges du vice et de la méchanceté; je trouvois ici la paix la plus inaltérable, la sûreté, le bonheur; j'aimois,

j'étois aimée!... Et je vais débuter dans un monde qui m'est inconnu; je ne verrai plus que des indifférens!... Il faudra se soumettre, non à l'autorité si douce et si sacrée d'une mère, mais à celle du rang et de la puissance! Obéir quand on aime, c'est seulement céder à son penchant; pour manquer de soumission il m'eût fallu faire un effort sur moi-même. Qui pourroit se révolter contre la raison et le sentiment réunis! Mais il est pénible de se ployer à des volontés arbitraires et peut-être capricieuses, de dépendre sans être guidée, de recevoir toujours des ordres absolus, sans avoir le droit de demander des conseils!... Ah! ma chère Eudoxie, je ne sais quelle crainte vague et sinistre obscurcit pour moi l'avenir! Qu'elle est effrayante cette nouvelle carrière ou je vais entrer avec tant d'ignorance et sans guide et sans amis!... En parlant ainsi, mademoiselle de la Vallière parcouroit en pleurant les appartemens déserts du château. Elle s'arrêta dans la chambre de sa mère, et là ses larmes la suffoquèrent. Elle se mit à genoux devant le lit où elle avoit reçu le dernier soupir de sa

mère; ce lit nuptial qui, placé là depuis plus d'un siècle, ne fut jamais profané, et qui vit naître et finir plusieurs générations! De là mademoiselle de la Vallière passa dans le cabinet où elle avoit toujours couché: Oh! puissé-je, dit-elle, retrouver ailleurs le repos si doux que j'ai goûté ici!.... C'est l'innocence qui le donne, reprit la comtesse, vous en jouirez partout. — L'innocence! oui, je la conserverai; ah! sans elle comment pourroit-on supporter la vie!

Ce fut avec le déchirement de cœur qu'on éprouve en abandonnant sa patrie, que mademoiselle de la Vallière quitta le château de ses ancêtres. En s'arrachant de cette solitude chérie, dépositaire de ses plus doux souvenirs, il lui sembloit qu'elle alloit s'exiler dans une terre étrangère. Lorsqu'elle fut sur le pont-levis, elle mit la tête à la portière de la voiture, et jetant un dernier regard sur la façade du château: Adieu, vénérable demeure, s'écria-t-elle, adieu, douce sécurité; adieu, tendre amitié sans intérêt et sans déguisement; adieu, franchise, candeur, vérité!.... Biens inestimables, je vous laisse ici, je vous laisse, et

je n'emporte avec moi que des craintes trop fondées, des regrets douloureux et de tristes pressentimens!.....

Les deux amies partirent le jour suivant dans l'après-midi : elles allèrent coucher à Tours, dans une grande et belle auberge qui portoit le nom du roi. Mademoiselle de la Vallière trouva sur la cheminée de sa chambre une feuille de gazette, elle la déploya nonchalamment; ses yeux tombèrent sur un article qui fixa son attention; elle lut ce qui suit :

« Sa majesté est toujours au camp de » Dunkerque ; elle a donné lundi dernier » une nouvelle preuve de ce courage, de » cette grandeur d'âme et de cette bonté » qui la caractérisent. Le roi passant à » cheval, suivi seulement du comte de » Noailles, aperçut un soldat français qui » se débattoit au milieu d'une troupe d'an- » glais ivres (1). Aussitôt le roi vole au se- » cours de son sujet, pour l'arracher à la » cruauté de ces insulaires qui vouloient » le tuer ; ceux-ci résistent au roi qu'ils

(1) Les Anglais alors étoient là nos alliés.

4.

» ne connoissoient pas, et dont ils n'en-
» tendoient pas la langue. L'un d'eux tire
» l'épée et la porte sur le sein du roi; le
» comte de Noailles alloit le tuer d'un coup
» de pistolet; le roi lui défend de tirer,
» et rabat l'épée de l'anglais avec autant
» de sang-froid que d'adresse. Au même
» instant arrive un officier de cette nation,
» qui mit ces soldats en fuite en leur criant
» que c'étoit le roi de France. Le soldat
» français auquel le roi a sauvé la vie en
» exposant la sienne, est très-blessé, mais
» sans danger; sa majesté lui a donné de sa
» propre main une gratification en louant
» le courage qu'il a montré (1). »

Ce détail toucha vivement mademoiselle de la Vallière. Hélas! dit-elle, si mon grand-père vivoit, quel attendrissement lui causeroit ce trait héroïque de bonté! Il répéteroit avec raison que notre souverain est le digne petit-fils de Henri le Grand!.... En disant ces paroles, elle reprit la gazette et la relut encore. Le lendemain matin elle

(1) Voyez la *Vie du grand Condé* par M. Désormeaux.

descendit de bonne heure pour déjeûner avant de se remettre en route; en entrant dans le salon où madame de Thémine l'attendoit, elle aperçut le portrait du roi, représenté de la tête aux pieds avec tous les attributs de la royauté. Quoique ce tableau ne fût pas bon, il étoit peint avec agrément, et la ressemblance étoit parfaite. Mademoiselle de la Vallière depuis long-temps désiroit connoître les traits du roi; elle se rappela l'article de la gazette, et ce souvenir ajoutoit à sa curiosité l'intérêt le plus vif. Elle s'approcha du tableau et contempla avec une sorte d'émotion cette figure si belle, si majestueuse et dans tout l'éclat de la jeunesse; le roi avoit alors vingt-trois ans. Mademoiselle de la Vallière, immobile devant ce portrait, oublioit et madame de Thémine et le déjeûner : c'étoit la première fois de sa vie que ses yeux se fixoient sur un visage d'homme; mais elle n'examinoit que l'expression de cette physionomie remplie de douceur et de dignité; elle cherchoit l'âme de cette figure, et la sienne croyoit la trouver!.....

Le reste du voyage n'offrit rien de remar-

quable ; on arriva à Paris sur la fin du carême, dans les premiers jours de la semaine sainte. Madame de Thémine devoit remettre son amie entre les mains de la maréchale de Bellefonds, parente de la mère de mademoiselle de la Vallière ; il étoit convenu que cette dernière, avant de se rendre à la cour, passeroit huit jours chez la maréchale, afin de recevoir d'elle quelques instructions préliminaires. La maréchale n'étoit pas chez elle à Paris ; elle venoit de se rendre dans le couvent de Chaillot, afin d'y rester en retraite, suivant l'usage de ce temps, toute la semaine sainte et celle de Pâques. La maréchale fit dire à mademoiselle de la Vallière qu'elle la recevroit et l'admettroit à demeure dans sa retraite ; et le surlendemain de son arrivée à Paris, la comtesse conduisit mademoiselle de la Vallière à Chaillot, lui fit ses adieux, la présenta à la maréchale, et la quitta pour retourner dans sa province. Cette séparation plongea mademoiselle de la Vallière dans la plus profonde tristesse ; elle perdoit la seule amie qu'elle eût au monde, et la nouvelle parente qui devenoit son mentor, ne pouvoit

ni la consoler, ni même adoucir son chagrin.

La maréchale de Bellefonds, âgée de trente-cinq ans, étoit aussi dépourvue d'agrémens que d'esprit; elle avoit un cœur peu sensible, des manières froides, et un ton d'une sécheresse repoussante : ne pouvant s'enorgueillir de ses qualités personnelles, elle n'étoit vaine que de sa naissance et de sa fortune; elle prenoit les égards qu'elle devoit à son rang pour des succès, et cette espèce d'erreur la préservoit de l'envie : à la cour, les distinctions accordées par l'étiquette aux places et aux grands emplois, paroissent être en effet des préférences publiques, et celles-là doivent suffire aux personnes qui n'ont jamais connu le charme des *préférences* de société. La maréchale de Bellefonds auroit même trouvé bien étrange que l'on eût attaché plus de prix au plaisir d'être distingué dans un petit cercle particulier, qu'à la gloire de l'être par les princes de la famille royale, en présence de toute la cour. Avec cette manière de penser et de voir, elle ne se doutoit pas que la personne la plus aima-

ble pût avoir sur elle quelque avantage. Dans les fêtes publiques n'étoit-elle pas appelée par les reines et placée près d'elles, tandis que madame de Sévigné restoit confondue dans la foule?

La maréchale reçut mademoiselle de la Vallière avec une politesse glaciale; elle ne montra même pas en la regardant cette curiosité naturelle, qui peut ressembler à une sorte d'intérêt, et qu'inspire toujours la première vue d'une jeune et jolie personne. Un premier regard indifférent et vague est plus désagréable, que ne peut être embarrassant le coup-d'œil le plus observateur. On aime mieux, surtout dans la jeunesse, subir un examen même rigoureux, que d'être compté pour rien. L'amour-propre de mademoiselle de la Vallière ne fut point choqué; mais cette complète indifférence blessoit son cœur; elle venoit chercher une protectrice, et elle ne trouvoit que la plus froide étrangère. La maréchale n'avoit jamais examiné que des princesses et des femmes d'un rang éminent; tout autre genre d'observation n'étoit à ses yeux qu'une puérilité. Cependant on ne pouvoit

l'accuser d'être impérieuse, et surtout exigeante : quand on étoit au-dessus d'elle ou son égale, elle rendoit des honneurs ; jamais elle ne cherchoit à plaire : pour ses inférieurs, elle ne les remarquoit pas ; sa chambre en eût-elle été remplie, elle se seroit trouvée seule, elle eût agi avec autant d'aisance que si elle eût été sans témoins ; mais aussi elle n'exigeoit rien d'eux ; les personnes qu'elle regardoit comme subalternes ne pouvant jamais attirer son attention, jouissoient avec elle d'une entière liberté, leurs actions et leurs discours étoient toujours sans conséquence pour elle. Enfin, elle étoit impertinente d'une manière si profonde et avec tant de simplicité et de bonne foi, qu'on en étoit beaucoup plus surpris qu'indigné; et du moins par la tournure de ses idées et par son caractère, on n'en souffroit jamais. Elle fit avec distraction quelques questions à mademoiselle de la Vallière. Elle n'écouta pas les réponses ; ensuite, pour la forme, elle lui donna plusieurs conseils généraux sur la manière de se conduire à la cour, c'est-à-dire, sur l'importance d'observer les usages. Elle n'entra

point dans le détail de ces usages, car elle assura gravement que le temps seul et une étude suivie pouvoient apprendre à les connoître ; elle se borna à recommander à mademoiselle de la Vallière de garder longtemps un silence absolu. Mademoiselle de la Vallière profita sur-le-champ de cet avis, elle tomba dans une rêverie profonde. La maréchale, qui travailloit au métier, et qui avoit tout dit, cessa de soutenir la conversation ; ce ne fut qu'au bout d'une heure que, levant les yeux par hasard, elle s'aperçut que mademoiselle de la Vallière étoit toujours là ; sans s'étonner de sa taciturnité, elle lui proposa d'aller faire une visite à la prieure du couvent, et mademoiselle de la Vallière, charmée de rompre un tel tête-à-tête, se hâta d'obéir. N'ayant jamais quitté le château de ses parens, elle se trouvoit dans l'intérieur d'un couvent pour la première fois de sa vie. Le silence et le calme religieux de cette maison convenoient à son caractère, et l'accueil rempli de douceur et de bonhomie qu'elle reçut des religieuses, acheva de la toucher. En sortant de chez la prieure, elle retourna dans l'église, où elle

avoit déjà fait une prière en entrant dans la maison : elle avoit besoin de se recueillir; après avoir passé une demi-heure dans l'église, elle alla dans un vaste cloître dont les arcades ouvertes donnoient sur un cimetière au milieu duquel s'élevoit une fontaine de marbre blanc; une eau pure et limpide retombant sur l'herbe, serpentoit doucement autour des tombeaux. Le mouvement de l'onde et son murmure avoient quelque chose de frappant dans l'asile muet de la mort : il faisoit nuit; la lueur mystérieuse d'un brillant clair de lune embellissoit encore ce tableau mélancolique; mademoiselle de la Vallière le considéroit avec intérêt en se promenant lentement dans le cloître. C'est ici, dit-elle, qu'il est doux de rêver à la mort; j'aime à contempler ces tombeaux, ils ne retracent que l'idée d'une heureuse immortalité!... Celles qui reposent sous ces pierres s'assurèrent aussi durant la vie même un repos inaltérable. Elles eurent toutes un destin uniforme; elles fixèrent l'incertain, l'effrayant avenir, elles le créèrent constant, invariable pour elles : dans cette enceinte respectable rien

n'est sujet au changement, tout y est durable, éternel comme la vertu et la vérité; ici, le temps s'écoule sans paroître agir, il n'amène point de vicissitudes, il ne produit point d'événemens imprévus, il a perdu le pouvoir de frapper et de surprendre; on ne le craint point, il mène au but, il ne renverse point de vains projets, il réalise de sublimes espérances, il termine l'existence sans abréger les destinées; la durée d'un jour est ici l'image de la vie entière; dans quelque instant que la mort arrive, on est prêt, on n'a rien de plus à faire, on possède la science qui suffit, on a rempli son sort... Pour nous le temps homicide et fugitif porte une faux meurtrière et des ailes; on se le représente ici sous de plus nobles traits, on le voit majestueux, immuable, on le confond avec l'éternité!... Mais ces réflexions me seront elles inutiles? les aurai-je faites sans aucun fruit? J'allois dans le dangereux séjour où règnent la vanité, l'agitation et le tumulte; et la Providence me conduit dans le modeste asile de la paix!... J'ai dix-huit ans, l'avenir encore est à moi, je puis aussi, comme ces vierges

saintes, le composer moi-même, l'assurer, le connoître d'avance et dans tous ses détails; si je le veux, il va cesser d'être impénétrable pour moi, je pourrai l'embrasser d'un coup-d'œil; et dans toute son étendue je le verrai toujours tranquille, pur et vertueux! Quelle foiblesse me feroit hésiter? que sacrifierai-je? non l'amitié, hélas! mais une frivole curiosité. La mort et l'absence m'ont séparée sans retour de tout ce qui me fut cher! Loin de regretter des plaisirs qui ne sauroient satisfaire le cœur, je m'applaudirai de n'avoir jamais connu les jouissances de l'orgueil: peut-on les goûter sans se corrompre! et si on les dédaigne, combien on doit trouver insupportables la contrainte et la gêne des usages du monde et de l'étiquette!... Pourquoi donc, à l'abri des dangers et des tempêtes, sortirois-je de cet heureux port pour m'embarquer avec crainte, sans guide et sans ambition, sur une mer orageuse?... Ah! restons ici; une voix divine me dit en secret que j'y suis appelée, dois-je résister à cette inspiration soudaine?... Mais les volontés de ma mère?... Cette place qu'elle obtint pour moi, ce

projet de mariage qu'elle forma, et sur lequel elle m'ordonna de réfléchir mûrement;... enfin l'étonnement que cette prompte résolution causeroit à ma famille?.. Ne précipitons rien, et quoique à regret, méditons long-temps ce nouveau dessein avant de songer à l'exécuter.

Fortement occupée de cette idée, mademoiselle de la Vallière la retrouva la nuit dans un songe dont elle conserva toujours le souvenir, et dont elle a laissé le récit dans ses lettres (1). Elle rêva qu'éplorée et fuyant un objet dangereux, elle se réfugia dans une église; là, se croyant encore poursuivie, et jetant autour d'elle des regards inquiets, ses yeux se portèrent vers une tribune grillée; tout à coup la grille s'ouvre, une figure majestueuse apparoissant à demi dans l'ombre, éleva une de ses mains en montrant un long voile d'une blancheur éclatante; au même instant une voix céleste fit entendre ces paroles : *Cache-toi sous*

---

(1) Voyez la vie de madame de la Vallière, à la tête du sermon que prononça Bossuet pour sa profession.

ce voile, c'est là que tu trouveras la paix et la sûreté!... Elle se réveilla baignée de larmes: quoique ses méditations de la veille eussent pu naturellement produire ce songe, elle en fut vivement frappée, elle le regarda comme une prophétie, et le jour même elle en écrivit le détail.

Au bout de huit ou dix jours la maréchale quitta Chaillot pour conduire à Saint-Germain mademoiselle de la Vallière. Cette dernière s'attendrit en se séparant des bonnes religieuses auxquelles déjà elle s'étoit attachée: un conseil, le moindre encouragement auroit pu l'engager à se fixer irrévocablement parmi elles; le monde alors eût appelé cette action une folie, cependant ce parti courageux eût épargné à mademoiselle de la Vallière dix années d'égaremens, de cruelles souffrances et de justes reproches.

Mademoiselle de la Vallière, sur la route de Saint-Germain, éprouvoit des inquiétudes d'autant plus pénibles qu'elle n'osoit les confier; c'étoit pour elle une idée bien effrayante que celle d'une présentation à la cour: quoiqu'on lui eût beaucoup vanté l'esprit et les agrémens de Madame, elle la

craignoit extrêmement ; la jeune personne la moins susceptible de coquetterie, et celle qui a le moins d'expérience, sait toujours confusément que c'est le jugement des femmes qu'elle doit redouter. Mademoiselle de la Vallière se représentoit Louis XIV sous les traits les plus majestueux et les plus imposans, elle avoit une ardente curiosité de le voir, et cependant elle ne le craignoit point.

On arrive à Saint-Germain, et après la toilette la plus longue qu'eût faite encore mademoiselle de la Vallière, elle fut présentée à Madame et à toute la famille royale, à l'exception du roi, qui chassoit à Compiègne, et qui ne revint que le surlendemain au soir.

Mademoiselle de la Vallière eut beaucoup de succès à sa présentation ; elle reçut des reines et des princesses un accueil qui la charma ; elle arriva dans un moment favorable pour elle : le roi étoit absent, on se trouvoit désœuvré, et le début d'une jeune personne d'une figure charmante et de la modestie la plus craintive, fournit un sujet de conversation, et par cela seul pouvoit

devenir une cause de bienveillance. A la cour, la timidité dans l'âge mûr ne paroît être que de la gaucherie, mais elle y réussit toujours dans la grande jeunesse : les princes les plus affables veulent être imposans, et le meilleur de tous est toujours flatté en secret de l'embarras qu'il inspire; il n'en est point qu'on n'ait vu sourire alors même qu'il cherche à rassurer celui qu'il intimide; et cette espèce de sourire, quoique toujours doux et gracieux, déclare une supériorité si prodigieuse et si profondément sentie!... C'est surtout à la cour que l'orgueil, dépouillé des formes repoussantes qui lui sont naturelles, sait emprunter les plus aimables traits; c'est là que souvent il se montre sous l'apparence de l'indulgence et de la douceur, et c'est ce qu'un long usage peut seul faire discerner.

Mademoiselle de la Vallière fut enchantée de Madame. En effet, Henriette d'Angleterre étoit l'une des personnes les plus distinguées de cette cour si brillante. Elle avoit un grand éclat de fraîcheur et de beauté, une grâce séduisante dans les manières, de la gaîté, de la franchise; mais

cette dernière qualité, si précieuse, peut facilement avoir de grands inconvéniens dans les personnes d'un rang supérieur : elle ne donnoit point d'indiscrétion à Madame; jamais femme ne sut mieux garder un secret, mais aussi jamais princesse ne sut moins dissimuler l'aversion ou l'ennui. Avec une telle sincérité on paroît souvent inégale, on n'a le suffrage ni des importuns, ni des sots; on doit même être condamné sur ce point par les sages, car une véritable bonté feroit supporter sans effort les choses qui causent tant d'humeur à ceux qui n'ont pas cette perfection de caractère. Madame passoit pour avoir un grand fonds de modestie, et pour aimer la vérité. Elle parloit ingénument de ses défauts, elle convenoit de ses torts avec une bonne foi remplie de charmes; mais jusqu'à cette époque rien encore n'avoit pu blesser sa vanité; généralement admirée, environnée d'adorateurs enthousiastes, elle jouissoit encore d'un succès plus glorieux, elle possédoit la confiance et l'amitié du roi. Tout le monde rendoit justice à la pureté de cette liaison, quoiqu'elle fût intime, et que le roi parût se

plaire à y donner de l'éclat par la galanterie la plus aimable. Mais on connoissoit le penchant de Madame pour le comte de Guiche, et l'on voyoit que le roi, loin d'en être jaloux, accordoit au comte toutes les distinctions de la faveur. Cependant on répétoit à Madame que l'espèce de sentiment et l'admiration passionnée que le roi avoit pour elle, le préserveroient à jamais d'un attachement véritable pour un autre objet; elle le croyoit, et cette illusion la flattoit trop vivement pour qu'elle pût la perdre sans un violent dépit. L'amour-propre des princes aimables et spirituels auxquels tout prospère, ne sauroit être frappant, ni même visible; notre vanité n'importune les autres que lorsqu'elle est inquiète; sa parfaite sécurité peut ressembler à la modestie : comment la feroit-on sentir quand elle est pleinement satisfaite, et que rien ne lui est disputé? Madame encourageoit ses amis à ne lui pas déguiser ses imperfections; elle les connoissoit elle-même, mais elle en ignoroit les inconvéniens et les conséquences. On répète tant aux princes que leurs défauts même ont quelque chose d'attachant,

ils le croient de si bonne foi !..... Leurs aveux à cet égard ont bien peu de mérite, et la vérité qui leur en parle est sans aucun danger. Avec le ton et les expressions de sa prétendue modestie, Madame vouloit obtenir en tout d'éclatantes préférences; elle ne s'avouoit pas que cette prétention fût en elle un désir ardent inspiré par l'orgueil, elle étoit parvenue à se persuader que ce n'étoit qu'un droit et une justice.

Cependant mademoiselle de la Vallière, transportée sur un théâtre si brillant et si nouveau pour elle, se fit remarquer non-seulement par les grâces de sa figure, mais par l'air de mélancolie répandu sur toute sa personne, et que rendoit plus frappant le deuil qu'elle portoit encore; les regrets de la mort de sa mère et sa tristesse intérieure, au lieu de s'affoiblir, s'étoient exaltés depuis qu'elle habitoit la cour. La douleur peut trouver quelque distraction dans une certaine nouveauté d'objets, lorsqu'ils sont en harmonie avec elle; mais elle s'irrite par les contrastes. Mademoiselle de la Vallière ne se faisoit aucune illusion sur la bienveillance qu'on lui témoignoit, et elle avoit

cru à celle que lui avoient montrée les recluses de Chaillot : il y a toujours de l'accord entre les solitaires et les affligés; mais la gaîté si vive que mademoiselle de la Vallière voyoit éclater autour d'elle, lui faisoit trop sentir combien elle étoit étrangère à tout ce qui l'environnoit; n'ayant vécu jusque-là qu'avec des personnes qui avoient partagé tous ses sentimens, elle se trouvoit seule au milieu de cette foule brillante, elle s'effrayoit de son isolement, elle regrettoit avec amertume la douceur et les consolations de la tendre et compatissante amitié.

Toute la cour attendoit le roi absent depuis deux jours; il revint enfin. Il alla d'abord chez la reine-mère; une demi-heure après il se rendit chez Madame. On ouvre les deux battans de la porte; on annonce le roi.... Mademoiselle de la Vallière, placée à l'écart derrière quelques-unes de ses compagnes, se lève précipitamment et s'avance pour regarder le roi; Madame remarqua ce mouvement; elle sourit, appela mademoiselle de la Vallière, et la présenta au roi. Mademoiselle de la Vallière, plus émue qu'intimidée, osa lever les plus beaux yeux

du monde; son regard expressif et si doux rencontra celui du roi; elle rougit, et se hâta de s'éloigner.

Louis XIV n'étoit pas l'homme de sa cour le plus régulièrement beau, mais, indépendamment de son rang, il en étoit le plus remarquable. Il avoit quelque chose de frappant dans sa démarche et dans son maintien; sa physionomie imposante et grave imprimoit le respect, mais tous les mouvemens en étoient gracieux; un regard pénétrant et mélancolique, un sourire plein de douceur et de finesse, donnoient à tous ses traits une expression intéressante; quoique son éducation eût été négligée, il avoit un esprit aussi solide qu'étendu, les idées les plus justes et le tact le plus sûr. Il écrivoit mal, parce qu'il n'écrivoit presque jamais; en même temps personne ne parloit aussi bien que lui; aussi aimoit-il la conversation des gens d'esprit, pourvu qu'ils n'eussent ni affectation ni pédanterie. La grandeur et la droiture furent les qualités qui le distinguèrent éminemment; il fallut de l'éclat pour lui plaire et des vertus pour l'at-

tacher; nul prince ne sut allier mieux que lui le goût des amusemens nobles et délicats à l'esprit des affaires, et la grâce à la dignité. Il étonnoit au conseil par sa sagacité, par l'élévation et la justesse de ses vues; il frappoit d'admiration les étrangers par la majesté de sa représentation dans les audiences publiques et dans les fêtes; il charmoit dans la société intime par l'agrément infini de sa conversation, et par une manière inimitable de conter (1). Sa grande âme sentit profondément toute la sublimité de la religion, et il connut combien elle est nécessaire au bonheur public, et combien elle est utile à ceux qui gouvernent. Malgré l'ardeur de ses passions et son goût pour les plaisirs, il ne manqua jamais de consacrer chaque jour au moins huit heures au travail (2). A vingt ans, il voulut remplacer un premier ministre instruit et laborieux, quoiqu'il eût à surmonter tout le dégoût et toute la peine que l'ignorance

(1) Souvenirs de madame de Caylus.

(2) Voyez Choisy, et tous les mémoires du temps.

peut ajouter à l'ennui des affaires; et sa persévérance sur ce point ne se démentit jamais pendant plus d'un demi-siècle. On n'a point assez loué sa bonté, qui fut extrême, parce qu'il n'eut pas une certaine familiarité de ton et de manières qui la rend plus visible, et qui souvent même la fait présumer où elle n'est pas; il sut donner à la bonté un éclat et une majesté qui la firent confondre avec la grandeur, et quelquefois avec la grâce et l'élégance. Tous les mots ingénieux que l'on cite de lui sont d'une bonté parfaite; et quelles bonnes actions peuvent surpasser les établissemens touchans des Invalides et de Saint-Cyr! Enfin, il fut sensible, il jouit d'un bonheur que la puissance rend presque toujours douteux, et qu'elle ravit souvent; il fut aimé pour lui-même. On reproche à ce grand prince un orgueil excessif, parce que nul souverain ne fut autant loué; c'est lui faire un tort d'avoir inspiré le plus vif enthousiasme. Un roi qui règne avec éclat ne sauroit empêcher les gens de lettres de célébrer ses bienfaits et sa gloire, qu'en recevant leurs hommages avec dédain; le

peut-il? le doit-il? Henri IV, loin de repousser les louanges de Malherbe, applaudit à ses vers : pourquoi veut-on que Louis XIV eût imposé silence aux grands poëtes de son siècle, ou qu'il eût reçu avec indifférence les éloges de Corneille, de Molière, de Quinault, de Racine et de Boileau? Mais on sait qu'il ne donna jamais à ceux qui l'approchèrent le droit de le louer en sa présence, et que dans la société particulière il montra toujours le mépris le plus vrai pour la flatterie.

Mademoiselle de la Vallière, reprenant sa première place derrière ses compagnes, fut distraite toute la soirée; elle n'écoutoit rien de ce qui se disoit autour d'elle, mais elle entendoit le roi. Lorsqu'il fut parti, elle se rappela tout ce qu'il avoit dit, et surtout son regard. Pouvoit-elle l'oublier, ce regard sympathique, le premier que ses yeux eussent rencontré depuis le départ de son amie!..... De son côté, le roi avoit été frappé de la figure noble et touchante de mademoiselle de la Vallière. Le lendemain il la chercha des yeux; il ne l'aperçut point; elle le voyoit cependant, mais elle

étoit à sa place ordinaire, toujours à l'écart, toujours silencieuse et cachée, sans dessein et non sans trouble, ne voulant qu'entrevoir le roi et l'écouter. Un sentiment nouveau dont elle n'avoit même pas d'idée, vint répandre un vague étonnant sur toutes ses journées; indécise et distraite, elle n'agissoit plus que machinalement et par habitude : nulle réflexion ne l'éclairoit, sa pensée même, chaste et mystérieuse, ne lui représentoit point l'image du roi, du moins distinctement; mais dès le matin, elle désiroit le soir, afin de se trouver au cercle de Madame, surtout les jours que Madame consacroit à sa société intime. Le roi passoit alors toute la soirée chez elle.

On auroit pu sans intérêt particulier se plaire dans une société où l'on voyoit souvent rassemblés le comte de Guiche, l'homme le plus brillant de la cour; le marquis de Vardes, son ami, qui joignoit à une grande souplesse de caractère l'esprit le plus piquant; le duc de Roquelaure, célèbre par ses bons mots et sa gaîté; le duc de la Rochefoucauld, qui, dans le tumulte des camps et au milieu des intrigues de la

cour, sut toujours observer avec finesse, et méditer souvent avec profondeur; Benserade, poëte aimable; le comte de Bussy-Rabutin, écrivain satirique et courtisan aussi flatteur que spirituel (1); le comte de Grammont, qui, par l'originalité de ses folies et par une légèreté remplie de grâce, se fit pardonner tant d'écarts;... le duc de Lauzun, dont le caractère et les aventures furent également romanesques; le grand Condé, qui, réunissant à toutes les qualités d'un héros une instruction aussi variée qu'étendue, et les agrémens d'un homme du monde, pouvoit charmer à la fois les savans, les littérateurs et les femmes; la comtesse de Soissons, intrigante ambitieuse, mais séduisante par ses grâces; mademoiselle de Montpensier, digne petite-fille de Henri IV, par son esprit et son courage, et seule princesse peut-être qui ait joint les mœurs les plus austères à l'exaltation de la tête et à la bravoure d'une amazone; la princesse Palatine, dont le

(1) Madame le voyoit, quoique le roi ne l'aimât pas.

plus grand de nos orateurs a loué d'une manière si sublime, l'esprit supérieur, les talens et les vertus; la belle comtesse de Brégi, qui nous a laissé de si jolis vers; madame de Sévigné, madame de La Fayette, mademoiselle de Scudéry, souvent admise dans l'intérieur de Madame. Mademoiselle de la Vallière se disoit qu'il étoit bien simple que la conversation de personnes si distinguées inspirât le plus vif intérêt, surtout lorsqu'elles étoient animées par la présence du roi et par le désir de lui plaire?

Un soir que le roi chassoit dans la forêt de Saint-Germain, le cercle chez Madame fut peu nombreux, mais composé des personnes les plus aimables. Néanmoins mademoiselle de la Vallière n'écoutoit pas, et rêvoit, lorsque Benserade s'écria que Saint-Germain étoit véritablement un séjour enchanté. Oui, reprit mademoiselle de Scudéry, pourvu que *l'enchanteur* y soit (1). Ce mot fit tressaillir mademoiselle de la Vallière, il lui dévoiloit sa pensée la plus intime; mais, voulant se persuader que le sentiment qui

(1) Citation vraie.

l'occupoit n'étoit qu'une opinion, elle se répétoit : Tout le monde pense comme moi... Cependant, depuis ce jour, une inquiétude et une tristesse indéfinissables se mêlèrent à son admiration pour le roi. Elle étoit désœuvrée en son absence, car elle n'osoit fixer sur lui son imagination; sa présence la plongeoit dans une profonde mélancolie, et lorsqu'elle cessoit de le voir elle craignoit de se trouver seule. Comme si elle eût eu quelques reproches à se faire, elle éprouvoit un étonnement, une sorte de saisissement intérieur qui ressembloient aux remords; et c'est ainsi que l'amour, qui devoit lui coûter tant de larmes, s'annonçoit dans son cœur par un trouble douloureux et de cruelles anxiétés. Le roi n'auroit jamais produit sur son cœur cette dangereuse et profonde impression, s'il n'eût été distingué de tous les autres hommes que par son éclat, par les agrémens et la supériorité de son esprit; mais elle remarquoit en lui une bonté active et délicate qui ne se démentoit jamais; elle en saisissoit avec délices toutes les nuances; rien n'échappe en ce genre à l'amour ob-

serviteur ; s'il s'aveugle sur les défauts, combien il est clairvoyant pour découvrir jusqu'aux germes des vertus qui peuvent servir à le justifier ! Mademoiselle de la Vallière admiroit avec attendrissement la tendresse respectueuse de Louis pour la reine-mère, son amitié et ses procédés constamment indulgens et généreux pour Monsieur, sa déférence et ses soins pour la jeune reine, ses égards pour les princes du sang, son désir de plaire et sa grâce avec ses amis, sa douceur inaltérable avec ses domestiques, sa bienveillance pour tout le monde (1). Mademoiselle de la Vallière le contemploit avec ravissement, lorsqu'il montroit aux chefs de la Fronde une affabilité si naturelle, lorsqu'il s'entretenoit avec le grand Condé des événemens de cette guerre avec autant de simplicité que si elle n'eût pas été faite contre lui (2). Cette bonhomie sublime est en effet l'un des traits qui peint le mieux la grandeur de caractère et la belle âme de ce prince : on la vit en

(1) Voyez tous les mémoires.

(2) Mém. de Montpensier et de Motteville.

lui aussitôt que les troubles furent apaisés; on lui rendit alors l'hommage le plus flatteur qu'un souverain puisse recevoir; la reconnoissance et l'admiration voulurent éterniser le souvenir de sa clémence magnanime : on fit graver des jetons d'or et d'argent qui représentoient un aigle tenant dans ses serres un caducée et un rameau d'olivier avec cette légende : *Point de fiel ni d'aigreur dans les âmes célestes* (1).

Après le roi, la personne de la famille royale qui fixoit le plus sur elle l'attention de mademoiselle de la Vallière, c'étoit la jeune reine : cette princesse n'avoit rien de brillant dans son extérieur, mais la bonté la plus touchante se peignoit sur tous ses traits; et cette empreinte auguste n'est-elle pas, surtout pour une reine, le premier de tous les charmes ! La reine, épouse craintive et tendre, intéressoit également mademoiselle de la Vallière par son caractère et par ses sentimens. Il n'est point de

(1) Voyez l'ouvrage *in-folio* du père Ménétrier sur les médailles frappées durant le règne de Louis le Grand.

sympathie plus vraie que celle qui se trouve entre les personnes qui sont à la fois sensibles et timides : la reine distingua mademoiselle de la Vallière ; cette dernière étoit trop réservée pour chercher à se rapprocher de la reine ; elle remarqua sa bienveillance, mais sans oser en profiter.

Madame aimoit la littérature, et l'on sait combien les ouvrages de mademoiselle de Scudéry eurent de succès à la cour : ils n'offroient que des peintures idéales, ils ne peignoient même pas l'amour, mais ils en parloient toujours ; le style en étoit noble et pur, on y trouvoit de grands sentimens et des idées ingénieuses ; ils devoient plaire, dans leur nouveauté, à des âmes élevées et à des esprits délicats. Mademoiselle de la Vallière voulut connoître des romans qui faisoient sans cesse le sujet de la conversation ; cette lecture ne lui donna qu'une seule idée fausse, mais ce fut la plus dangereuse qu'une jeune personne puisse avoir : elle crut qu'une *grande passion* est un sentiment inévitable, invincible, et qu'en subjuguant le cœur, il peut ne pas l'égarer... Comme s'il étoit possible qu'un

pouvoir fût à la fois rempli d'attraits, irrésistible, suprême et sans nul effet ! A la vérité, on lui disoit dans ces romans, qu'il faut cacher avec soin le secret malheureux d'un amour contraire au devoir, et fuir avec courage l'objet qui l'inspire ; mais on la dispensoit de l'effort le plus pénible, celui de vaincre un penchant naissant, puisqu'on assuroit qu'on ne triomphe point d'un *véritable amour*. Cependant des sentimens religieux gravés dans son âme combattoient des idées si contraires à la morale : c'étoit beaucoup à son âge de ne pas adopter entièrement un système corrupteur si séduisant et si commode; c'étoit un grand malheur dans sa situation, de n'en pas sentir tout le danger et toute la fausseté.

Parmi les jeunes personnes distinguées par leur beauté, qui composoient la cour de Madame, on remarquoit surtout mademoiselle de Charente et mademoiselle de Pons (1). Cette dernière, vive, piquante et coquette, avoit l'ambition d'attirer les

(1) Depuis comtesse d'Heudicourt et amie de madame de Maintenon.

regards du roi. Mademoiselle de la Vallière, malgré son inexpérience, fut la seule personne qui s'en aperçut, et elle ne répondit point aux avances de mademoiselle de Pons, qui parut désirer son amitié; elle se lia avec une personne bien plus dangereuse: c'étoit mademoiselle d'Artigni, l'une de ses compagnes. Cette dernière, dépourvue de tous les agrémens extérieurs, avoit tous les vices qui, dans la société, et surtout à la cour, peuvent passer pour des qualités aimables, du moins pendant quelque temps: une extrême souplesse de caractère lui donnoit l'apparence de la douceur et de l'égalité; une ambition excessive la rendoit capable d'une régularité de conduite et d'une assiduité aux devoirs de sa place, qu'on attribuoit à une raison parfaite. On peut bien par ses défauts mêmes usurper une bonne réputation, mais on ne la conserve pas. La préférence de mademoiselle de la Vallière pour mademoiselle d'Artigni, fut déterminée par les motifs les plus sages, mais par une erreur dont les suites ne furent que trop funestes. Les jeunes personnes qui, comme mademoiselle de la Vallière,

ne veulent former que des liaisons vertueuses, doivent chercher à ne s'attacher qu'à des amies d'un âge mûr : on peut juger celles-là sans les connoître; l'estime acquise depuis long-temps est presque toujours fondée.

Durant le voyage de Fontainebleau, dans l'une des plus belles soirée de l'été, le roi se promenant sur la terrasse du château, aperçut de loin quatre jeunes personnes qui, après avoir traversé le parterre du Tibre, se hâtoient d'entrer dans les bosquets; l'obscurité ne permettoit pas de les reconnoître. Le roi éprouva cette espèce de curiosité qui, si souvent parmi les princes, naît de l'ennui et de l'oisiveté; il dit tout bas à Béringhen de le suivre, et il prit le chemin des bosquets. Les jeunes personnes assises sur des bancs de verdure, s'entretenoient ensemble. Elles parloient d'une fête donnée la veille chez Madame, et du ballet dans lequel le roi et quelques hommes de la cour avoient dansé; cachés derrière des feuillages, le roi et Béringhen écoutent attentivement cette conversation. On se demandoit quel étoit le danseur qui avoit

paru le plus agréable : l'une se déclare pour le marquis d'Alincour (depuis maréchal de Villeroy), l'autre pour M. d'Armagnac, la troisième pour le comte de Guiche. La quatrième gardoit le silence ; on la presse de s'expliquer ; alors la voix la plus douce et la plus touchante se faisant entendre : Est-il possible, dit-elle, que l'on puisse remarquer ceux dont vous parlez, quand ils sont auprès du roi !.... — Ah ! ah ! il faut donc être roi pour vous plaire ! — Non, sa couronne n'ajoute rien au charme de sa personne, elle en diminue même le danger : il seroit trop redoutable s'il n'étoit pas roi, mais du moins il préserve de toute autre séduction. A ces mots, le roi très-ému se retire ; il défend à Béringhen de parler de cette aventure, il rentre au château. Il rêva toute la nuit au secret qu'il avoit surpris, et qui flattoit si vivement son amour-propre. Mais quelle étoit donc celle qui le préféroit avec si peu de prétention et tant de sincerité ? c'étoit l'une des filles d'honneur de Madame : comment ne l'avoit-il pas remarquée ? il étoit sûr de ne l'avoir jamais entendue parler, car ce son de voix enchan-

teur l'auroit frappé... Du moins cette voix touchante se trahira; le roi se promet, non de regarder, mais d'écouter toutes les femmens de la cour : son oreille seule doit éclairer son cœur et diriger ses vœux. Le lendemain il se rendit de bonne heure au cercle de Madame. Il parcourt des yeux le groupe des filles d'honneur, et il entrevoit un visage charmant caché derrière mademoiselle d'Artigni; il se rappelle que c'est la jeune personne en deuil qui lui a été présentée deux mois auparavant, dont la figure noble et mélancolique lui parut si touchante, et qui depuis s'est tellement tenue à l'écart, qu'il ne la plus revue!..... *Si c'étoit elle!*..... Il le voudroit, il le croit, et cette idée lui cause un trouble inexprimable.... On arrange des parties de jeu; pendant ce mouvement, Louis s'approche du groupe des filles d'honneur, il adresse la parole à mademoiselle de Pons, mais il a les yeux fixés sur mademoiselle de la Vallière; elle baisse les siens, elle rougit!.... Le roi s'avance, lui parle; elle tressaille, elle pâlit, elle répond d'une voix tremblante, mais qu'on ne peut méconnaître... *Ah! c'est elle!*...

Le roi, depuis ce moment, ne vit plus chez Madame que mademoiselle de la Vallière. Le soin de cacher son amour en augmenta l'ardeur et la délicatesse. Il prit d'adroites informations sur l'objet qui l'occupoit uniquement; tout ce qu'il en apprit acheva de le charmer ; on louoit son esprit, sa candeur, on adoroit son caractère; tout, jusqu'à la simplicité de son éducation, concouroit à la rendre intéressante aux yeux du roi. Combien avec son innocence et son ingénuité elle lui paroissoit plus jeune que toutes ses compagnes du même âge! La coquetterie vieillit, son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience; la naïveté sera toujours la fleur la plus fraîche de la jeunesse.

La cour retourna le jour suivant à Saint-Germain, et le lendemain le roi proposa une promenade dans les bois de Vincennes. On part en calèche; Louis conduisoit celle de Madame, mais mademoiselle de la Vallière étoit dans une autre voiture. On trouve dans le bois une tente de feuillage remplie de rafraîchissemens, on descend de voiture, et toute la cour se rassemble sous ce pavillon

de verdure et de fleurs. On entend une musique champêtre, les nymphes, les sylvains et les bergers du bois accourent de toutes parts, et viennent chanter des couplets charmans faits par Benserade; les bergers présentent des fleurs aux dames. Mademoiselle de la Vallière choisit dans leurs corbeilles un lis; en faisant cette action, elle lève les yeux avec timidité, elle rencontre les regards du roi, placé dans ce moment à côté d'elle, et elle dit en rougissant : Cette fleur est aussi le symbole de l'innocence. Ce détour si naïf fit sourire le roi et lui causa en même temps le plus doux attendrissement. L'innocence! dit-il, ah! quel charme vous lui donnez!..... Il n'en put dire davantage, Madame s'approchoit; mademoiselle de la Vallière, par un mouvement aussi prompt qu'irréfléchi, laissa retomber dans la corbeille posée sur une table devant elle, la branche de lis qu'elle tenoit, et elle en saisit une de tubéreuse..... Elle ne sentit que trop ensuite l'imprudence de ce mystère; ce premier repentir empoisonna pour elle tout le plaisir de cette journée. On resta dans la

feuillée jusqu'au déclin du jour, et l'on voulut encore se promener à pied dans le bois. Au bout d'une demi-heure, une grosse pluie d'orage survint tout à coup : chacun courut chercher un abri sous des arbres; mademoiselle de la Vallière, qui marchoit lentement, resta seule en arrière, et le roi s'y trouva avec elle; il offrit son bras, et cet appui, loin d'assurer la marche timide de celle qu'il soutenoit, sembloit la rendre plus chancelante encore...... Louis promet de conduire par le chemin le plus court, et ce chemin ne finissoit point; mademoiselle de la Vallière inquiète et tremblante gardoit le silence, et son trouble et sa surprise devinrent extrêmes, lorsque le roi, voulant profiter d'une occasion si favorable, lui parla de ses sentimens : son pénible embarras égaloit son émotion; mais plusieurs personnes qui cherchoient le roi, parurent au détour d'une allée; le roi demanda vainement une réponse, il n'en obtint point : s'il eût été moins jeune, ou s'il eût moins aimé, il n'auroit pas trouvé ce silence aussi effrayant; il en fut attristé tout le reste du jour. Le roi avoit une politesse si parfaite,

que personne ne s'étonna qu'il fût resté pour conduire mademoiselle de la Vallière, ni que, durant plus d'une heure, malgré la pluie qui tomboit en torrens, il n'eût pas voulu, donnant le bras à une dame, mettre son chapeau sur sa tête (1). Tel étoit le respect qu'on avoit alors pour les femmes, dans le temps où les Français étoient, de l'aveu même de leurs ennemis, le peuple le plus aimable de l'Europe. La déclaration respectueuse et passionnée du roi ne toucha que trop profondément un cœur sensible et combattu qui déjà s'étoit donné. Mais le mouvement de joie qu'éprouva mademoiselle de la Vallière, en découvrant la passion du roi, lui fit connoître aussi toute la violence de ses propres sentimens, qu'elle n'avoit regardés jusqu'alors que comme une simple préférence. Quoi donc! se dit-elle, je m'applaudis du triomphe le plus funeste et le plus criminel! c'est un amour adultère que j'inspire!..... et tandis qu'il osoit m'en parler, une joie insensée remplissoit mon cœur!..... Ai-je pu oublier

(1) Détail vrai.

ainsi la dignité de mon sexe et tous les principes qui me sont si chers!..... Et j'ai gardé le silence!..... Je ne lui ai point ôté une espérance injurieuse!..... Que pense-t-il de moi! Sans doute il me méprise!..... Je saurai réparer ce moment d'erreur et d'imprudence; hélas! quel prix ne dois-je pas attacher à son estime! c'est le seul de ses sentimens auquel il me soit permis de prétendre!..... Les résolutions les plus vertueuses furent le fruit de ces réflexions. Les jours suivans, mademoiselle de la Vallière se rapprochant davantage de madame et de la jeune reine, ne laissa au roi aucune possibilité de lui parler; le roi se décide à lui écrire. Mais on lui a dit que mademoiselle de la Vallière écrit elle-même parfaitement; il ignore qu'une lettre d'amour n'a pas besoin d'art, et que la plus ingénieuse est rarement la plus persuasive; il croit avoir besoin d'un confident dans cette occasion, et il choisit Benserade. Ce dernier raccommoda la lettre du roi, ou pour mieux dire il la gâta; il y ajouta plusieurs phrases spirituelles, qui en ôtoient cette vérité de sentiment si préférable aux pensées les plus

brillantes. Le roi ne fit à Benserade qu'une demi-confidence : il lui avoua son amour, mais il n'en nomma point l'objet; et Benserade ne le soupçonna pas, il crut même que cette lettre s'adressoit à mademoiselle de Pons. Benserade, à quarante-cinq ans, toujours galant, aimable encore, étoit amoureux de mademoiselle de la Vallière; qui ne s'en doutoit pas, et qui le regardant presque comme un vieillard, et touchée des soins qu'il lui rendoit, avoit pris pour lui de l'amitié et lui montroit de la confiance.

Cependant mademoiselle de la Vallière reçoit la lettre du roi. Elle aimoit, cet écrit lui parut un chef-d'œuvre d'amour et de génie. Le roi demandoit une réponse; mais comment répondre à une telle lettre! On vouloit ôter l'espérance, et néanmoins on vouloit aussi donner une opinion favorable de son esprit. La lettre qu'on alloit écrire étoit la première, et seroit la dernière : on y attachoit une si grande importance !... Dans cet embarras on se décide à consulter Benserade, en lui cachant le nom de l'amant dont on rejette l'hommage. En effet, mademoiselle de la Vallière, le soir,

chez Madame, dit tout bas à Benserade qu'elle le prioit de se rendre chez elle le lendemain dans l'après-midi. Benserade, transporté de joie d'obtenir un rendez-vous qu'il n'auroit osé demander, attendit le lendemain avec une impatience inexprimable : à l'heure indiquée il vola chez mademoiselle de la Vallière; il la trouva seule, et en entrant il s'avança et mit un genou en terre devant elle : croyant simplement qu'il la remercioit de sa confiance, elle sourit de cette démonstration exagérée de reconnoissance. Je voulois, dit-elle, vous consulter sur la réponse que je dois faire à une lettre que j'ai reçue. J'ai besoin d'un conseil paternel, et je l'attends de vous. Ces mots glacèrent Benserade, il se releva et s'assit sur une chaise. Alors mademoiselle de la Vallière, ne voulant pas montrer l'écriture du roi, fut obligée de lire elle-même et tout haut; Benserade reconnut dès les premières lignes cette lettre qu'il avoit presque entièrement composée. Comme il étoit beaucoup moins amant que courtisan, il se consola promptement en pensant au parti qu'il pourroit tirer de cette double

confidence. Lorsque mademoiselle de la Vallière eut achevé d'une voix basse et tremblante la lecture de la lettre : A présent, s'écria Benserade, je devine votre secret tout entier : il n'y a que le roi qui puisse avoir autant d'esprit !..... Mademoiselle de la Vallière nia foiblement, et bientôt convint de tout (1). Benserade eut beaucoup de peine à composer une lettre au gré de mademoiselle de la Vallière, elle en trouvoit toujours les expressions équivoques ; enfin Benserade, bien certain que la lettre ne contiendroit pas le *dernier mot* de cette correspondance, se décida à dicter la réponse la plus fière et la plus rigoureuse. Lorsque mademoiselle de la Vallière fut seule, elle relut cette réponse, et au fond de l'âme, il lui sembloit que le ton en étoit trop sec et trop rude ; elle finit par se dire qu'elle ne devoit point envoyer une lettre qu'elle n'avoit pas dictée : un artifice n'est-il pas toujours condamnable, quel qu'en soit le motif ? Cette réflexion, qui étoit si bien dans le caractère de mademoiselle de

(1) Tous ces détails sont historiques.

la Vallière, l'auroit décidée indépendamment du motif secret qu'elle n'osoit s'avouer. Elle écrivit une autre lettre, et elle l'envoya à Benserade, qui s'étoit chargé de la faire parvenir au roi. Benserade, devenu confident de mademoiselle de la Vallière, obtint facilement toute la confiance du roi, qui se laissa guider entièrement par lui. Benserade n'eut pas de peine à persuader à Louis qu'il n'obtiendroit jamais une réponse favorable par écrit. Mais on n'espéroit pas que mademoiselle de la Vallière pût consentir à donner un rendez-vous. Benserade promit de gagner mademoiselle d'Artigni, dont l'appartement communiquoit à celui de mademoiselle de la Vallière : les logemens des filles d'honneur étoient situés au faîte du château ; il étoit possible d'y parvenir par les plombs, mais de cette manière on ne pouvoit entrer que par des fenêtres qui donnoient sur une espèce de terrasse. Il fut convenu que mademoiselle d'Artigni ouvriroit sa fenêtre, et que de son appartement Louis passeroit dans celui de mademoiselle de la Vallière. La négociation de Benserade eut tout le succès qu'il avoit

annoncé. Mademoiselle d'Artigni étoit ambitieuse; et lorsque cette passion n'est pas réprimée par des principes religieux, elle donne, suivant les circonstances, la hardiesse, l'audace, ou la bassesse et la duplicité qui peuvent conduire au but qu'on veut atteindre. Le soir même, à minuit, le roi, plein d'inquiétude et d'agitation, escalada les plombs, parvint à la terrasse, trouva la fenêtre ouverte, entra chez la mlle d'Artigni, qui le conduisit à la porte de la chambre de mademoiselle de la Vallière (1). Cette dernière, à peine rentrée depuis un quart d'heure, étoit assise dans un fauteuil et relisoit la lettre du roi : elle entend ouvrir sa porte, elle tourne la tête, aperçoit le roi, fait un cri, se soulève et retombe presque évanouie dans son fauteuil!... Louis est à ses pieds, il reconnoît sa lettre qu'elle tient encore, il voit qu'elle s'occupoit de lui; il s'attendrit et cherche à la rassurer, en lui protestant que ses sentimens sont aussi purs que passionnés. Mademoiselle de la Vallière ne répond d'abord

(1) Fait historique.

que par un torrent de larmes, ensuite elle ose reprocher au roi une témérité qui peut la déshonorer. Le roi répond qu'on l'ignorera toujours, il donne sa parole de ne faire aucune démarche à l'avenir sans le consentement de mademoiselle de la Vallière; enfin il l'interroge sur les sentimens qu'il inspire. On lui refuse avec fermeté l'aveu qu'il sollicite; alors il déclare qu'il a recueilli la conversation nocturne du bosquet. Mademoiselle de la Vallière se cache le visage avec ses deux mains, et ses pleurs recommencent à couler. Louis lui montra tant de respect et de délicatesse, qu'il parvint à la calmer un peu : mademoiselle d'Artigni vint avertir que le jour alloit paroître, aussitôt le roi s'échappa.

Le lendemain matin, la duchesse de Navailles, gouvernante des filles d'honneur, fut avertie à son réveil qu'on avoit aperçu, durant la nuit, un homme sur la terrasse des appartemens de mesdemoiselles de la Vallière et d'Artigni. La duchesse de Navailles, sur-le-champ, envoya chercher des ouvriers auxquels elle donna l'ordre d'aller sans délai poser des grilles aux deux fenê-

tres désignées. Madame de Navailles avoit toujours eu des mœurs austères; mais, fière de sa réputation, elle y mettoit tant d'amour-propre, qu'elle faisoit de la vertu une espèce de métier: elle vouloit en retirer une considération personnelle que l'on ne pût comparer à nulle autre; et quoique sa conduite s'accordât avec ses principes, et qu'il fût impossible de l'accuser d'hypocrisie, on auroit pu souvent lui reprocher de l'exagération, et surtout d'aimer les scènes d'éclat. Elle n'avoit consulté dans sa jeunesse que la religion et sa conscience; et le fruit qu'elle en recueilloit ôtoit à ses actions une grande partie de leur mérite: elle n'agissoit plus que pour les spectateurs; vanité presque inévitable lorsqu'on se trouve placé sur le plus brillant théâtre. Et c'est ainsi qu'à la cour la vertu, même sans se démentir, perd communément ses motifs, oublie son véritable but, n'est plus qu'un rôle, et trop souvent un calcul d'ambition!

Mademoiselle de la Vallière fut épouvantée en voyant poser des grilles à ses fenêtres et à celles de sa compagne; elle

sentit bien que les soupçons ne tomberoient que sur elle, la laideur de mademoiselle d'Artigni assuroit à cet égard sa réputation. Mademoiselle de la Vallière, au désespoir, écrivit à Benserade pour lui peindre sa douleur; Benserade aussitôt courut chez le roi, et lui rendit compte de cet événement : alors le roi, sans perdre un moment, ordonna à la duchesse de Navailles de faire poser sur-le-champ des grilles à toutes les fenêtres des filles d'honneur, sans exception; le roi ajouta la défense expresse de dire qu'il eût donné cet ordre (1). Il fallut obéir. La duchesse de Navailles s'en consola par le bruit prodigieux que fit cette espèce d'exécution, qui honoroit toujours sa vigilance et sa rigidité, et même avec plus d'éclat; mais cette précaution qui sauvoit l'honneur de mademoiselle de la Vallière, répandoit des soupçons outrageans sur toutes ses compagnes : elle entendit leurs plaintes, elle vit couler leurs pleurs, elle se crut coupable de leurs peines et de l'injustice qu'elles

(1) Historique.

éprouvoient, et elle s'affligea sans mesure. Pour distraire la cour de cet événement qui faisoit le sujet de toutes les conversations, le roi annonça qu'il donneroit une fête à Madame, le soir après souper, dans les jardins.

Madame avec toute sa cour se rendit à onze heures dans le parc; le roi la conduisit dans le bosquet où il avoit écouté l'entretien nocturne de mademoiselle de la Vallière avec ses compagnes. Mademoiselle de la Vallière, prévenue en secret par Benserade, ne pouvoit ignorer qu'elle seule étoit l'objet de la fête; d'ailleurs, elle auroit pu le deviner en entrant dans le bosquet : il étoit magnifiquement illuminé et décoré de guirlandes de lis, fleurs rares pour la saison. Mademoiselle de la Vallière rougit en se rappelant la branche de lis qu'elle avoit imprudemment choisie dans le bois de Vincennes : sur le siége de gazon étoient assises les Grâces qui paroissoient s'entretenir ensemble; à côté d'elles on voyoit une superbe décoration représentant un temple mystérieux, sans inscription et sans attributs; les Grâces se levèrent et offrirent

aux princesses et à toutes les dames des branches de lis. Alors une des portes du temple s'entr'ouvrit, et il en sortit une voix mélodieuse qui chanta les paroles suivantes :

Laissons le myrte aux amans,
Aucun n'aima comme j'aime;
Il faut un nouvel emblème
Pour de nouveaux sentimens.
Chacun offre à l'espérance
Et de l'encens et des vœux,
Sans elle je suis heureux
En adorant l'innocence.

Noble fleur, lis éclatant,
Chef-d'œuvre de la nature,
D'une âme candide et pure
Symbole aimable et touchant!
Embellis la beauté même
De ta brillante fraîcheur,
Attribut de la pudeur,
Tu dois orner ce que j'aime.

Madame loua beaucoup ces couplets qu'elle crut faits pour elle; durant toute la fête elle fut d'une extrême gaîté : jamais sa vanité n'avoit été aussi satisfaite, et

jamais un triomphe imaginaire ou même réel ne causa plus d'enivrement. Tandis qu'elle s'enorgueillissoit d'une erreur, l'objet véritable de la fête cherchoit à se cacher dans la foule, et trembloit qu'on ne devinât la vérité : attendrie, confuse, inquiète, elle recevoit avec une profonde sensibilité ces hommages ingénieux et délicats; en même temps elle se reprochoit l'excès de sa reconnoissance, elle n'en sentoit que trop le danger, et elle frémissoit en se voyant au milieu de tant d'observateurs clairvoyans et curieux; il lui sembloit qu'il étoit si facile de pénétrer son secret!....

Lorsqu'elle fut rendue à elle-même, seule, dans sa chambre, elle se rappela, avec effroi, tout ce qui s'étoit passé depuis huit jours : Il faut fuir, s'écria-t-elle, il le faut!...... Entourée de séductions, ne recevant que de pernicieux conseils, je dois m'éloigner de ce dangereux séjour, du moins pendant quelque temps, afin de me recueillir, de me calmer, s'il est possible, et de réfléchir mûrement à ma situation.

La maréchale de Bellefonds étoit à Saint-Germain, mademoiselle de la Vallière

obtint de Madame la permission d'aller à Paris passer une quinzaine de jours, et elle partit avec la maréchale. Louis, admiré des courtisans, étoit chéri des Parisiens, et devoit l'être. Dans la disette de 1662, il donna du pain au peuple, en faisant venir une énorme quantité de grains, dont il fit des dons à de pauvres familles à la porte du Louvre (1). Il avoit remis au peuple trois millions de tailles; il avoit acquis Dunkerque, rétabli les finances, calmé tous les esprits, anéanti toutes les factions, en montrant autant de clémence que de fermeté; son gouvernement étoit respecté au dehors et tranquille au dedans; enfin toutes ses démarches, depuis qu'il tenoit les rênes de l'état, avoient été utiles, nobles et bienfaisantes. Mademoiselle de la Vallière, loin de trouver à Paris les distractions qu'elle cherchoit, y fut poursuivie par le souvenir qu'elle vouloit écarter de son imagination. Le portrait le plus ressemblant du roi étoit placé dans le salon de la maréchale; elle retrouvoit cette image chérie sous

(1) *Siècle de Louis XIV.*

toutes les formes, dans les monumens publics, dans les places, dans les boutiques, et jusqu'à l'empreinte des monnoies la lui retracoit chaque jour; la sculpture, la peinture, la gravure, tous les arts se disputoient la gloire de la multiplier; le nom de Louis retentissoit sans cesse à son oreille, il étoit écrit dans tous les livres (1), et répété partout; dans toutes les conversations on parloit du roi, et toujours avec enthousiasme. Aux spectacles on entendoit encore son éloge, et l'on voyoit le peuple le plus aimable de l'univers applaudir avec transport les vers qui célébroient un souverain adoré; on le voyoit même saisir et former des allusions flatteuses pour le roi. Où le fuir, et comment l'oublier?.... on ne le pouvoit pas dans le sanctuaire même de la religion; on y prioit pour lui, on y faisoit des vœux publics pour son bonheur et pour sa gloire!.... Tout ce concert d'amour et de louanges étoit plus enivrant à Paris qu'à la cour, parce qu'il étoit moins suspect: on ne flatte les rois qu'en leur pré-

(1) L'approbation qui les termine.

sence; hors de l'enceinte de leurs palais, c'est la vérité qui s'exprime; et lorsque, loin de leur demeure, tout le peuple assemblé s'accorde constamment à les bénir, à s'enorgueillir de les avoir pour maîtres, ces acclamations de la multitude sont le bruit éclatant d'une juste renommée. Obtenir de tels hommages, c'est les mériter: un roi sait régner quand il sait gagner tous les cœurs; sa véritable gloire est d'être aimé.

Mademoiselle de la Vallière, plus troublée que jamais, écrivit à son amie la comtesse de Thémine, sans lui dévoiler le secret de son cœur; elle lui mandoit qu'elle souffroit et qu'elle se trouvoit dans la situation la plus dangereuse, qu'elle avoit besoin de conseils, et qu'elle la conjuroit de venir à son secours. Un peu rassurée par cette démarche, elle fut moins inquiète de son sort en pensant qu'elle l'avoit remis entre les mains d'une amie si fidèle, car elle étoit décidée à se laisser guider par elle.

Cependant Benserade, envoyé par le roi, vint presser mademoiselle de la Vallière de retourner à la cour; il vanta la

délicatesse et la pureté des sentimens du roi. Ah ! dit mademoiselle de la Vallière en soupirant, j'ai bien peu de lumières ; mais la religion m'apprend qu'une passion adultère à laquelle on se livre, ne sauroit s'allier avec cette pureté dont vous parlez... — Il n'a pu la surmonter. — Il pouvoit me la cacher. — Il veut la sacrifier à votre repos. — Vous l'a-t-il dit ? — Il veut, si vous y consentez, s'occuper de votre établissement. — Le roi !... — Oui. On sait que le duc de Longueville vous aime ; le roi doit vous le proposer pour époux. — Je ne l'accepterois pas. Ma mère avoit formé pour moi le projet d'une autre alliance : je n'ai point pris d'engagement ; mais si je me décidois à sacrifier ma liberté, je préférerois l'époux que mes parens avoient choisi... Mademoiselle de la Vallière fit cette réponse avec une sorte de sécheresse qui ne lui étoit pas naturelle : cette observation n'échappa point à Benserade ; mais, feignant de ne pas remarquer la légère nuance de chagrin et de dépit que décéloient la physionomie et le maintien de mademoiselle de la Vallière, il continua de la presser

de retourner à Saint Germain, et elle promit de partir sous peu de jours. La proposition de mariage n'étoit point un artifice; le roi, en effet, depuis son entrevue avec mademoiselle de la Vallière, avoit pris pour elle tant d'estime et d'admiration, qu'il forma de bonne foi le vertueux dessein de respecter ses principes et d'immoler son amour et sa tranquillité. Cette résolution avoit d'abord blessé mademoiselle de la Vallière; mais, en y réfléchissant, elle sentit combien un tel projet honoroit le caractère du roi; elle crut ne devoir plus redouter celui qui acquéroit tant de droits à son estime et à sa reconnoissance. Cette sécurité qu'elle n'avoit point encore eue, acheva de la perdre. De retour à Saint-Germain, elle revit le roi avec plus d'attendrissement et de joie que d'émotion, elle ne le craignoit plus. Elle avoit toujours été moins alarmée de ses propres sentimens que de ceux qu'elle inspiroit : l'amour dans le cœur d'une femme pure et vertueuse, n'excite point ces mouvemens impétueux qui ne sont produits que par une imagination déréglée; il ne s'empare point de l'âme

avec violence, il s'y insinue; il n'enflamme point, il pénètre; il est si timide et si voilé, qu'il paroît calme; il est si généreux, qu'il ressemble à l'amitié; il n'éclate point, mais il entraîne !...

Mademoiselle de la Vallière, en arrivant à Saint-Germain, changea de logement; il s'en trouvoit un vacant qui la rapprochoit davantage de Madame, et qui lui fut donné. Il y avoit à cet appartement une antichambre délabrée, dont le mur couvert de lézardes laissoit entrevoir par plusieurs fentes l'intérieur d'une espèce de galerie qui servoit de passage à la famille royale pour se rendre chez Madame. Le roi fit demander par Benserade à mademoiselle de la Vallière de l'entretenir à travers ce mur (1). Elle n'hésita point à y consentir; elle auroit cru se rendre coupable de la plus noire ingratitude en montrant au roi la moindre défiance. Pour autoriser notre imprudence, nous trouvons toujours assez de prétextes ingénieux; afin de pouvoir manquer à de véritables devoirs, on s'en

(1) Fait historique.

forme souvent d'imaginaires ; alors même que l'on est incapable de vouloir abuser les autres, on cherche à se tromper soi-même : une sorte de duplicité se mêle toujours aux passions ; la franchise et la droiture inaltérables n'appartiennent qu'à la vertu.

L'heure du rendez-vous du roi et de mademoiselle de la Vallière fut fixée au point du jour, afin d'éviter toute surprise : le roi parla d'une manière aussi noble, aussi touchante que sincère. Il renouvela la proposition du mariage avec le duc de Longueville; mademoiselle de la Vallière le refusa nettement. Le roi n'insista pas, il reprit de l'espérance, et ne parla plus que de ses sentimens ; on l'écouta en gémissant, et l'on eut la foiblesse de promettre de revenir au même lieu les jours suivans. Ce ne fut pas sans remords que mademoiselle de la Vallière accorda ces nouveaux rendez-vous : il n'y avoit plus de prétextes pour s'entretenir, il n'étoit plus question des projets de mariage ; mais le roi montroit des sentimens si généreux et un respect si touchant, il parloit si bien de la vertu !...

comment se résoudre à le blesser, à l'affliger mortellement?... On se revit deux fois de la même manière; mais la vigilante duchesse de Navailles ayant aperçu les lézardes du mur, les fit boucher par des maçons. Le roi exprima sa douleur dans plusieurs billets; il demanda vainement d'autres rendez-vous, mademoiselle de la Vallière refusa avec fermeté de le recevoir chez elle. Les assiduités du roi chez Madame devinrent plus marquées que jamais. Le roi se conduisit avec une telle prudence pour celle qu'il aimoit, et avec une galanterie si aimable pour Madame, que les personnes les plus spirituelles de la cour qui composoient cette société, n'eurent pas le moindre soupçon de ses véritables sentimens; mais on s'aperçut de ceux de mademoiselle de la Vallière : le duc de Longueville, jeune, aimable, vertueux, et maître d'une grande fortune, étoit passionnément amoureux d'elle; et mademoiselle de la Vallière refusoit un établissement si brillant. Ce refus surprit tout le monde, et fit ouvrir les yeux: il n'étoit pas difficile de lire dans le cœur sans artifice de made-

moiselle de la Vallière; le comte de Guiche eut le premier soupçon. On fit des plaisanteries sur cette passion romanesque; Madame, se croyant bien certaine que le roi n'y pouvoit répondre, parut plaindre mademoiselle de la Vallière. Madame, en effet, lui doit quelque compassion, disoit le comte de Guiche, car c'est elle qui la condamne au tourment d'une passion malheureuse; le roi ne verra jamais ici que l'objet qui efface tous les autres. Madame écoutoit ces discours flatteurs avec complaisance: elle assuroit, en souriant, qu'on se trompoit, que le roi n'avoit pour elle que de l'amitié; mais elle supportoit sans peine la contradiction sur ce point. Mademoiselle de la Vallière avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quel excès Madame étoit flattée des sentimens qu'on supposoit au roi; il étoit aisé de prévoir que son dépit seroit extrême, si jamais elle se désabusoit.

Cette idée causoit à mademoiselle de la Vallière une frayeur insurmontable; elle pressentoit tout ce que l'orgueil irrité devoit lui faire souffrir. Un incident frivole acheva de la trahir, et de découvrir en-

tièrement le penchant de son cœur. Un soir, chez Madame, en présence du roi, après avoir parlé d'un roman de mademoiselle de Scudéry, on convint de donner à tous ceux qui composoient la société, suivant leurs caractères, les noms des personnages de cet ouvrage. Madame, comme on peut croire, reçut le nom de la principale héroïne; la comtesse de Soissons, son amie, prit celui de la confidente; on avoua que le roi seul devoit garder le nom qu'il immortalisoit. Tout le monde, d'ailleurs, en choisit un du roman; chacun promit de le substituer à son nom de baptême, et de le signer dans les billets de société qu'on s'écriroit à l'avenir. On avoit oublié mademoiselle de la Vallière dans cette distribution; le marquis de Vardes, s'en apercevant tout à coup, lui proposa le nom d'une jeune princesse insipide, que personne ne s'étoit soucié de prendre; mademoiselle de la Vallière répondit ingénument qu'elle étoit attachée à son nom de baptême, et qu'elle n'en vouloit point d'autre. On lui demanda quel étoit ce nom; cette question si simple parut la confondre : une réflexion rapide causoit

cette anxiété.... Madame, étonnée de son trouble, réitéra la question qu'on venoit de lui faire. Mademoiselle de la Vallière sentit combien il étoit ridicule d'hésiter autant à répondre ; cette idée accrut son émotion : les personnes timides et sensibles n'ont jamais de présence d'esprit ; l'embarras, lorsqu'il est extrême, les jette toujours dans le découragement. Mademoiselle de la Vallière rougissoit, pâlissoit, baissoit des yeux mouillés de pleurs, et n'avoit pas le courage d'articuler ce nom terrible. Le roi voulut changer d'entretien ; mais Madame insistant avec une sorte d'autorité, mademoiselle de la Vallière se résigna, se soumit, et, avec une voix tremblante et une naïveté enchanteresse, elle dit qu'elle s'appeloit *Louise !*.... A ce mot, un petit murmure de moquerie s'éleva dans le cercle ; Madame sourit d'un air de pitié, en assurant qu'elle n'avoit point eu le projet d'embarrasser mademoiselle de la Vallière. Je le crois, reprit le roi : quelle cruauté il faudroit avoir pour former le dessein d'intimider tant d'ingénuité, de douceur et de modestie !.... Ces paroles, prononcées d'un

ton sévère et avec une émotion visible, causèrent une surprise qui changea subitement l'expression de tous les visages; on n'aperçut plus la trace des sourires malicieux, chacun reprit un air de bienveillance, à l'exception de Madame, qui ne put dissimuler son humeur. Cependant, les jours suivans, le roi reprenant avec elle toute sa grâce accoutumée, elle se persuada que la pitié seule avoit produit, en faveur de mademoiselle de la Vallière, ce mouvement d'intérêt si vif et si marqué; elle en conserva contre elle une espèce de rancune, mais sans prendre encore le moindre ombrage.

La reine-mère faisoit souvent des loteries de bijoux, dont elle donnoit des billets aux personnes de la famille royale et à ses favorites. Un jour que la cour chez elle étoit fort nombreuse, et que mademoiselle de la Vallière, à la suite de Madame, s'y trouvoit, la reine-mère fit une de ces loteries, et le roi gagna le premier lot; c'étoient de magnifiques bracelets de diamans : tout le monde se récria sur leur beauté; Madame, surtout, les loua avec excès. Mais combien

ils augmenteront de valeur lorsqu'ils seront donnés! A qui Louis les offrira-t-il? La jeune reine les désire sans espoir; Madame se croit sûre de les obtenir... Quelqu'un, en les admirant, dit qu'ils sont sans prix: Pas encore, reprit Madame, mais ils le seront tout à l'heure. Cependant le roi reprend l'écrin posé sur une table; il cherche des yeux celle qui ne frappoit jamais la vue, et qu'il falloit toujours découvrir; il traverse la chambre non seulement sans embarras, mais d'un air de triomphe: on est si fier, on a tant d'audace quand on veut venger ce qu'on aime!.... Louis s'approche de mademoiselle de la Vallière, et lui présente les bracelets; il mit à cette action, non la grâce de la galanterie, mais toute l'expression du respect et toute la dignité d'un sentiment dont on s'honore: jamais hommage éclatant ne fut rendu avec tant de franchise et de noblesse; jamais la contenance de Louis ne fut plus assurée et plus majestueuse. Mademoiselle de la Vallière, saisie, pénétrée, remplie d'inquiétude, de crainte et de reconnoissance, parut croire que le roi seulement lui montroit ces su-

et, sans affectation comme sans contrainte, il s'occupa toute la soirée de mademoiselle de la Vallière. Il ne resta plus de doutes sur ses sentimens. De ce moment, deux partis se formèrent à la cour; l'un contre mademoiselle de la Vallière, composé de toute la société intime de Madame; l'autre en faveur de mademoiselle de la Vallière, formé de ceux qui s'intéressoient à elle, et des personnes qui n'aimoient pas Madame, ou qui haïssoient ses favoris : car les princes ont un grand intérêt à n'admettre dans leur intimité que les gens qui jouissent d'une bienveillance générale, puisque la haine qu'inspirent leurs amis réjaillit toujours sur eux. Les amis de Madame ne cherchèrent point à modérer son humeur; ils étoient eux-mêmes outrés de voir perdre à la princesse qu'ils gouvernoient, l'ascendant qu'elle avoit eu jusqu'alors sur le roi; et l'on ne pouvoit s'abuser sur les sentimens de Louis : tout annonçoit en lui une grande passion, et cette passion étoit la première qu'il eût éprouvée! Enfin, on n'osoit accuser de coquetterie mademoiselle de la Vallière; sa modestie, son extrême réserve ne se dé-

mentoient point, sa conduite étoit irréprochable; on voyoit qu'elle aimoit, qu'elle résistoit à son penchant, et qu'elle évitoit tout ce qui pouvoit donner au roi la moindre espérance. Il étoit impossible d'interpréter malignement ses actions; on calomnia son caractère : on prétendit que cette personne si douce, si modeste et si naïve, étoit profondément artificieuse et remplie d'ambition. On lui supposoit les desseins qu'on auroit eus à sa place; en faisant d'elle un portrait imaginaire, on se peignoit soi-même; en se déchaînant contre elle, on faisoit sa propre satire. Chaque réflexion augmentoit l'indignation et la confusion de Madame; le présent n'éclairoit que trop sur le passé : il étoit évident que le roi aimoit mademoiselle de la Vallière depuis plusieurs mois; on se rappela une infinité de circonstances qui ne laissèrent aucun doute à cet égard : ainsi, depuis cette époque, toutes les fêtes données par le roi n'avoient été que des hommages rendus à mademoiselle de la Vallière; ainsi Madame, sans avoir dû à l'amitié du roi la confidence de cet amour, avoit servi de prétexte

pour le favoriser et le cacher à tous les yeux. Le roi n'avoit pas craint de la tromper et de lui faire jouer un rôle ridicule! Quelle est la femme dominée par la vanité qui peut pardonner de semblables torts?

Madame étoit peu capable de dissimulation; mais ses amis l'engagèrent à se contenir, à traiter passablement bien mademoiselle de la Vallière, et à recevoir le roi sans humeur. Par une intention maligne pour mademoiselle de la Vallière, elle imagina de donner des bals chez elle. Mademoiselle de la Vallière ne dansoit point, et toute la société de Madame se réunit pour faire valoir les agrémens de mademoiselle de Pons, la plus belle danseuse de la cour. Le roi dansa plusieurs fois avec elle, et parut frappé de ses grâces; on vit mademoiselle de la Vallière se troubler et pâlir. Un soir, au milieu du bal, elle disparut; le roi, après avoir dansé une contre-danse avec mademoiselle de Pons, s'étoit assis auprès d'elle; il lui parloit à voix basse, avec vivacité; on triomphoit. Madame eut la cruauté d'envoyer chercher mademoiselle de la Vallière; elle reparut avec des yeux rouges,

· le plus abattu ; le roi la regarda, s'é-
:t s'éloigna de mademoiselle de Pons.
ɔurs suivans, il ne s'approcha plus
, et ne voulut plus danser. On perdit
ɪr qu'on avoit pris avec tant de joie.
passion de Louis devenoit tous les
plus dangereuse pour mademoiselle
Vallière : il y mettoit toute la droi-
:t toute la fierté de son caractère. Il
ta de nouveau un rendez-vous, non
nademoiselle de la Vallière, mais chez
moiselle d'Artigni et en sa présence.
:fuse encore, ensuite on hésite, enfin
nsent, on promet, et le jour est in-
: pour le surlendemain. La veille de
ɪr, mademoiselle de la Vallière reçut
llet qui lui causa la plus vive émo-
il étoit de la comtesse de Thémine,
té de Paris : cette amie fidèle venoit
ɪver de sa province, elle annonçoit sa
., elle mandoit que son courrier ne la
:deroit que d'une heure. Six semaines
ravant, mademoiselle de la Vallière lui
écrit pour la conjurer de venir à son
ɪrs ; et maintenant l'idée de la revoir
ɪusoit le plus pénible embarras ! Elle

connut avec effroi combien son cœur étoit changé, puisqu'elle craignoit les conseils de la vertu... Cependant ses principes n'étoient point ébranlés; elle étoit entraînée sans être séduite : elle avoit toujours la même horreur pour le vice, elle ne s'aveugloit que sur les intentions du roi; elle les croyoit toujours pures, elle ne concevoit pas qu'il fût possible d'avoir le projet de corrompre en montrant tant d'estime; néanmoins elle sentoit bien qu'elle avoit besoin qu'une main courageuse et secourable la soutînt dans ce sentier si glissant où elle se trouvoit engagée. Madame de Thémine arriva; mademoiselle de la Vallière la revit avec un saisissement inexprimable, sa seule présence fut pour elle une lumière : de cet instant elle jugea elle-même sans illusion tout ce qu'elle avoit à lui dire, elle prévit sans s'abuser tout ce qu'elle en penseroit; elle éprouva un découragement qui lui ôta jusqu'au désir de pallier ou d'excuser ses fautes; elle sentit qu'on alloit lui proposer un sacrifice déchirant; elle n'eut pas un moment la pensée de résister à la voix puissante de l'honneur et de l'ami-

tié; elle se soumit d'avance, mais ce fut avec désespoir. Elle fit un récit brief et sincère de tout ce qu'elle avoit éprouvé; loin de chercher à déguiser ses sentimens, elle les dépeignit tels qu'elle n'avoit encore osé jusqu'à cet instant se les avouer à elle-même; elle trouvoit une sorte de consolation à braver ainsi la sévérité dont elle alloit être la victime; elle ne pleuroit point, elle étoit pâle, oppressée, mais elle s'exprimoit d'un ton ferme et froid. Madame de Thémine l'écoutoit et la regardoit avec autant de surprise que de douleur. Quand elle eut fini de parler : Eh bien! dit madame de Thémine, dans un danger si pressant que prétendez-vous faire? — Tout ce que vous prescrirez : subjuguée par une passion criminelle, je ne suis plus capable de me conduire moi-même... — Il faut le fuir... — Je le retrouve partout... Dans quels lieux n'est-il pas adoré! — Dans un couvent vous n'entendrez plus parler de lui. Il faut vous retirer là pendant quelque temps. — Pour toujours, j'y consens. — Non, je ne vous propose point de partis extrêmes. Partons pour Chaillot, où vous

avez été déjà. Là, vous écrirez à Madame pour lui demander votre démission ; cette démarche faite, nous partirons ensemble pour la Touraine, vous y retrouverez la tranquillité, et dans un an vous comblerez les vœux de l'homme estimable que votre vertueuse mère vous eût donné pour époux.... — Qui, moi! tromper un honnête homme, me donner à lui avec un cœur souillé par un sentiment coupable!... — Vous aurez vaincu ce penchant malheureux... — Je n'en triompherai jamais. — Vous le croyez, et c'est une erreur. Vous pensez aussi que le rang du roi n'ajoute rien à vos sentimens, et quoique vous n'ayiez nulle ambition, vous vous trompez encore : pourroit-on voir sans enivrement l'objet qu'on aime presque déifié ? Si Louis XIV n'étoit pas sur le trône, vous ne l'aimeriez ni aussi passionnément, ni avec autant de danger. Venez, mon amie, arrachez-vous aux illusions qui vous environnent ; vous êtes pure encore, le bonheur vous sera rendu. — Le bonheur! ah, jamais! — Il faut partir demain avant le jour... — Demain! et j'ai promis au roi

de le voir demain au soir! — C'est cette promesse imprudente qui doit vous faire hâter votre départ. — Il sera désespéré. — Vous lui écrirez de Chaillot; il respectera vos motifs, il vous estimera toujours. Quel souvenir vous lui laisserez! On le consolera sans doute, mais nulle femme ne vous remplacera dans son cœur.

Cette dernière idée attendrit mademoiselle de la Vallière, et ranima véritablement son courage. Oui, dit-elle, je ne dois plus balancer, disposez de moi. — Je vais coucher dans la ville, je reviendrai vous prendre une heure avant le jour. — Je serai prête, et je vous suivrai. A ces mots, madame de Thémine se lève, embrasse sa malheureuse amie, la tient long-temps serrée contre son sein, et ensuite s'arrachant d'auprès d'elle, la laisse dans l'état le plus déplorable. Il étoit cinq heures après midi, mademoiselle de la Vallière devoit se rendre à huit au cercle de Madame. Elle prit d'abord la résolution de se dispenser d'y aller, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée mal; mais ensuite elle pensa que le roi seroit inquiet, et qu'il feroit

peut-être quelque démarche imprudente; d'ailleurs, elle-même vouloit le voir pour la dernière fois, et après beaucoup d'irrésolutions elle se décida à paroître chez Madame. Elle y descendit en effet; tout le monde fut frappé du changement de sa figure, elle se plaignit d'un violent mal de tête, et se tint, comme de coutume, dans l'endroit le moins éclairé de l'appartement. Son cœur se brisa lorsqu'elle vit paroître le roi: avant qu'il eût pu l'apercevoir, elle l'entendit parler avec le ton de la gaîté; ce peu d'accord qui se trouvoit entre eux lui perça l'âme; elle songea à la douleur qu'il éprouveroit le lendemain; il lui sembla alors qu'elle le trompoit, qu'elle le trahissoit, et que par sa fuite elle alloit s'exposer à toute son indignation, et peut-être s'attirer sa haine. Cette affreuse pensée la glaça... Le roi qui la cherchoit s'approcha d'elle, et fut effrayé en voyant l'état où elle étoit. Il témoigna son inquiétude avec une sensibilité qui acheva de l'accabler; il ne voulut point se mettre au jeu, il s'assit auprès d'elle, et la conjura tout bas de lui avouer ce qu'elle avoit. Alors elle lui dit

qu'elle venoit de revoir son unique amie après une séparation de sept mois ; qu'elle s'étoit vivement retracé des souvenirs douloureux, et que cette impression duroit encore. Le roi imagina que ces souvenirs se rapportoient à sa mère, cette explication lui parut simple et naturelle, et il fut entièrement rassuré. Ce que souffrit mademoiselle de la Vallière dans cette soirée est inexprimable ; elle envioit tout le monde : toutes ces personnes qui entouroient le roi et qui devoient rester avec lui, étoient à ses yeux si heureuses !... Le roi ne disoit pas un mot qui n'eût pour elle un sens particulier et touchant ; jamais il ne lui avoit paru si aimable et si digne d'être aimé. A mesure que la soirée s'écouloit, ses forces sembloient s'épuiser, un attendrissement insurmontable lui donnoit à chaque instant la crainte de ne pouvoir retenir ses pleurs ; surtout lorsqu'elle étoit obligée de parler, il falloit qu'elle fît un effort prodigieux pour dévorer ses larmes : cette contrainte affreuse et la certitude d'être observée avec malveillance mettoient le comble au tourment de cette situation. Quand le roi se

leva pour s'en aller, son courage l'abandonna tout-à-fait; elle regarda en frémissant les deux battans de la porte, qui se fermoient sur lui, elle se dit : Je ne verrai plus rouvrir cette porte!... Bonheur, espérance, douceur de l'attente, tout est fini pour moi!... Trouble affreux, regrets, repentirs, souvenirs amers, ineffaçables, voilà tout ce qui me reste!... Elle étoit debout, appuyée sur une colonne; elle se sentoit si foible qu'elle n'osoit entreprendre de traverser la chambre pour s'en aller; heureusement qu'elle se trouvoit auprès d'une petite porte dérobée; elle s'en approcha, l'ouvrit et disparut. Mais après avoir traversé un corridor, elle tomba sans connoissance sur les premières marches d'un escalier qui conduisoit à son appartement. Quelques minutes après, deux de ses compagnes passèrent, la secoururent et la conduisirent chez elle.

Ne pouvant espérer de goûter un instant de sommeil, elle ne se coucha point! On étoit aux derniers jours de l'automne. Madame de Thémine vint la prendre à cinq heures du matin, il faisoit nuit encore:

mademoiselle de la Vallière, sans proférer une parole, se leva, saisit la main de madame de Thémine, et sortit avec elle sur-le-champ. On traverse rapidement le château, on monte en voiture, on part. Aussitôt que mademoiselle de la Vallière sentit le mouvement de la voiture, elle fondit en larmes, son amie n'osa rompre le silence; elle pressa affectueusement sa main qu'elle tenoit entre les siennes. Mademoiselle de la Vallière s'aperçut qu'elle pleuroit, et jetant ses deux bras autour de son cou: O sage et vertueuse Eudoxie! s'écria t-elle, pouvez-vous plaindre une foiblesse inexcusable, qu'il vous est sans doute impossible de concevoir!... Ah! reprit madame de Thémine, je vous admire autant que je vous plains... — Vous me croyez du courage, et je n'en ai point, je ne suis que soumise; mais cette douleur déchirante qui m'accable, je ne la surmonterai jamais! — Telle est, telle doit être la crédulité de la passion : je vous l'ai déjà dit, le temps vous désabusera. — Jamais. Je vous obéis; mais sans espoir de me guérir et de pouvoir me consoler. — Ecoutez, dites-moi

si dès à présent vous pouvez penser que dans deux ou trois ans vous serez fâchée d'avoir fait le sacrifice douloureux que vous faites aujourd'hui? Non, répondit vivement mademoiselle de la Vallière, je sens qu'il est impossible de se repentir d'avoir suivi son devoir. Eh bien! reprit madame de Thémine, vous devez donc sentir aussi que la vertu qui prescrit le sacrifice, en devient par la suite la récompense : car si l'on ne se trouvoit pas dédommagé de quelque manière, on se repentiroit. Cette réflexion frappa mademoiselle de la Vallière. Hélas! dit-elle, c'est à vous qu'il appartient de sentir toute la puissance de la vertu, et de la croire suprême : dois-je m'étonner de ne plus la connoître!...

Les deux amies n'arrivèrent au couvent de Chaillot qu'à huit heures. Elles trouvèrent les religieuses occupées d'une triste cérémonie, elles rendoient les derniers devoirs à l'une de leurs compagnes. Mademoiselle de la Vallière s'attendrit en apprenant que c'étoit une jeune religieuse de vingt ans, qui lui avoit témoigné une amitié particulière. Après la cérémonie,

comme le temps étoit beau et serein, mademoiselle de la Valliere voulut rester dans le cimetière; elle s'assit avec son amie sur le banc de la fontaine, et regardant la tombe de la jeune religieuse que l'on venoit d'enterrer : Heureuse et douce Séraphine! dit-elle, que ton sort est digne d'envie! tu n'as jamais goûté que des joies innocentes, tu n'as èu que des affections légitimes; ton âme fut aussi pure que ta vie; des sentimens coupables, des désirs insensés, des regrets honteux n'en troublèrent jamais la tranquillité!... Tu n'as craint, tu n'as dédaigné que le vice et l'erreur; tu n'as eu d'enthousiasme que pour l'éternelle vérité! ton cœur rempli d'une piété sublime, toujours calme et toujours satisfait, a joui du bonheur suprême; il aima sans inquiétude, sans repentir et sans mesure!... Ah! c'est pour toi que la sensibilité fut un bienfait du ciel! Le créateur ne nous la donne que pour exalter la vertu; et lorsque nous la profanons, elle ne fait plus que notre supplice!... En disant ces paroles, elle laissa tomber son visage sur l'épaule de madame de Thémine; ensuite, faisant un

effort sur elle-même, elle se releva, prit le bras de madame de Thémine, et lui proposa de se promener dans le cloître. Après avoir fait quelques pas elle s'arrêta : Hélas ! dit-elle, avec quelle amertume je me rappelle les réflexions que ce même lieu m'inspiroit, il y a sept mois !... Oh ! pourquoi n'ai-je pas cédé au désir que j'éprouvois alors ! Pourquoi l'ai-je quitté, cet asyle si paisible ! Qu'il est doux de s'y fixer avec l'innocence et toute sa raison ! qu'il est pénible de s'y réfugier lorsqu'on y porte les passions qu'on y réprouve !... Dans cette austère solitude, tout étoit d'accord avec mes sentimens ; aujourd'hui tout s'y trouve opposé ! Avec une âme agitée, bouleversée, comment puis-je sentir la douce influence de l'air si calme qu'on respire ici ! Oh ! combien il est affreux de former le contraste le plus frappant avec la paix et la vertu parfaite !... Comme mademoiselle de la Vallière prononçoit ces derniers mots, un bruit extraordinaire se fit entendre ;... au même moment plusieurs religieuses traversèrent le cloître,... elles avoient toutes leurs voiles baissés, elles passoient rapide-

ment comme des ombres, sans répondre aux questions de madame de Thémine. Mademoiselle de la Vallière tressaille; un pressentiment la ranime et la rend tremblante,... elle s'appuie contre une arcade, elle n'ose deviner, elle craint, elle attend, elle respire à peine... Le bruit redouble... Bientôt on entend s'ouvrir avec fracas la grande grille du couvent, les deux battans de fer d'une hauteur prodigieuse produisent en s'ébranlant un retentissement lugubre qui avertit toute la maison de l'arrivée d'un évêque ou d'un prince: car cette porte de clôture ne s'ouvre jamais que pour ces grands personnages... Une joie involontaire fait palpiter le cœur de mademoiselle de la Vallière, et en même temps la surprise, le saisissement, l'inquiétude semblent glacer son sang et la rendent immobile!... Un groupe de religieuses avec leurs longs voiles déployés, s'avance en tumulte, s'ouvre, se disperse, et découvre aux yeux de mademoiselle de la Vallière éperdue le roi qui s'élance vers elle :... O mon amie, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de madame de Thé-

mine, sauvez-moi! Aussitôt, par un mouvement aussi subit qu'involontaire, elle veut prendre la fuite, elle se précipite dans le cimetière, elle va tomber au pied d'une grande croix de fer placée au milieu d'une touffe d'herbes à côté de la fontaine. Madame de Thémine interdite n'ose la suivre; mais, incapable de l'abandonner, elle reste debout dans l'embrasure de l'arcade, à vingt pas d'elle, et se tournant de son côté, elle la regarde fixement... Le roi vole auprès de mademoiselle de la Vallière. Que craignez-vous? dit-il, en saisissant une de ses mains tremblantes; est-il ici d'autre infortuné, d'autre suppliant que moi?... Mais non, je ne dois point vous implorer, je dois me plaindre, je dois vous demander justice contre vous-même.... Ai-je mérité ce traitement barbare?... pourquoi fuir? pourquoi réduire au désespoir celui qui vous a montré constamment tant de respect et de soumission?... Qu'avez-vous à me reprocher qui puisse autoriser cette fuite outrageante? que vous ai-je demandé, qu'ai-je entrepris, qu'ai-je obtenu? Que feriez-vous de plus si vous aviez à réprimer

des desseins téméraires, ou à vous venger d'une audace injurieuse?... Non, vous n'êtes point capable d'un tel excès d'ingratitude, on vous a conduite ici malgré vous; non, vous ne voulez point m'abandonner; venez... En parlant ainsi, Louis veut entraîner mademoiselle de la Vallière; elle résiste, se débat, et passant son bras autour de la croix, elle s'y attache fortement... dans ce mouvement ses longs cheveux se dénouent et tombent sur ses épaules; sa violente émotion donnoit à son teint un éclat surnaturel; son attitude et l'expression de sa physionomie avoient quelque chose de sublime, jamais elle ne parut si belle aux yeux de Louis... Il essaie doucement de la soulever; mademoiselle de la Vallière regarde son amie et l'appelle avec un accent déchirant; madame de Thémine court à elle, le roi se retourne et lui lance un regard terrible; madame de Thémine baisse les yeux, mais elle s'avance avec courage... Venez, dit le roi, une voiture nous attend; différer davantage, c'est donner ici une scène étrange, venez... Quoi! sire, dit madame de Thé-

mine, à son âge, aller dans une voiture tête à tête avec votre majesté !... Le roi, pour la seconde fois, regarde avec une profonde indignation cette jeune femme inconnue, qui osoit s'opposer à sa volonté; ce regard courroucé qui exprimoit toute la fierté royale, ne put déconcerter madame de Thémine, qui avoit toujours les yeux baissés : sa contenance étoit respectueuse, modeste, et cependant assurée; elle annonçoit la fermeté de son caractère: après un moment de silence, le roi reprenant la parole : Eh bien ! madame, lui dit-il, venez avec elle à Saint-Germain. Non, sire, répondit madame de Thémine, je donnerois mon sang, s'il le falloit, pour l'empêcher d'y retourner; je vais l'y suivre si votre majesté l'ordonne, mais jamais volontairement je ne l'y conduirai... Elle y viendra seule avec moi, reprit vivement le roi; et si cette démarche est irrégulière, elle s'en reposera sur moi du soin de la justifier... Non, non, dit mademoiselle de la Vallière en gémissant et en se débattant toujours... Cette longue résistance, et surtout la présence de madame

de Thémine, poussèrent à bout le roi. Vous voulez me rendre tyran, s'écria-t-il d'une voix formidable, vous y parviendrez... Ce ton menaçant fit trembler mademoiselle de la Vallière; mais en la révoltant il redoubla sa force, son cœur se resserra, ses larmes se séchèrent, ses bras se roidirent : on ne m'arrachera point d'ici, dit-elle, en serrant plus étroitement la croix qu'elle tenoit embrassée... Le roi fut à son tour aussi surpris qu'effrayé de cette véhémence qu'il voyoit en elle pour la premiere fois, et qui le frappa d'autant plus que son visage angélique exprimoit en même temps la plus douloureuse terreur. Ah! rassurez-vous, dit-il, en se jetant à genoux devant elle, celui qui vous aime peut-il cesser d'être généreux!... Et vous, serez-vous sans pitié, quand le passé vous répond de moi, quand le bonheur de vous voir me suffit! Quand je vous renouvelle le serment de respecter à jamais vos principes, renoncerez-vous à l'ami malheureux qui ne sauroit vivre sans vous?... Qu'elle est vaine cette puissance que le sort m'a donnée, si je ne puis rien sur votre cœur!

et que m'importe la gloire, si je vous perds?... Oh ! venez ranimer cette âme abattue, venez me rendre l'émulation et le sentiment de mes devoirs; je ne puis rien sans vous, mais près de vous pourrois-je ne pas régner avec éclat ! votre seule présence me rendra l'enthousiasme de la vertu, elle me donnera tout, jusqu'au courage de modérer l'ardeur de ce penchant qui vous effraie... Ce langage séducteur ne fit que trop d'impression sur l'esprit et sur le cœur de mademoiselle de la Vallière : ce monarque si fier, si majestueux, étoit suppliant à ses pieds, ses yeux étoient baignés de larmes !... Mademoiselle de la Vallière pâlit, ses bras s'amollirent et se détachèrent de la croix;... le roi saisit cet instant, il la soulève et l'entraîne... Infortunée !... s'écrie madame de Thémine... Louis précipite sa marche ; mademoiselle de la Vallière gémissante, égarée, pouvant à peine se soutenir, ne se livre point comme une amante passionnée, mais se laisse conduire comme une victime... Elle reprit sa tête lorsqu'elle approcha de la porte, et ce fut pour éprouver un pro-

fond sentiment de confusion et de honte en apercevant les religieuses consternées, enveloppées de leurs voiles et baissant la tête comme pour ne pas la voir en ouvrant la porte. Grand dieu ! dit-elle, je ne suis donc revenue dans cet asyle respectable que pour le profaner !... On franchit la porte, qui se referme aussitôt, on trouve dans la cour une voiture attelée de six chevaux; Louis y porte mademoiselle de la Vallière, s'y place avec elle, on part... Le roi renouvela les sermens d'une soumission sans bornes; il eut la délicatesse de ne point parler de son amour, il n'entretint mademoiselle de la Vallière que de son respect, de son admiration et de sa reconnoissance. Pour se livrer au charme de l'écouter, mademoiselle de la Vallière se persuada facilement qu'il étoit de bonne foi, et que désormais il n'exigeroit d'elle que la confiance d'une amitié intime. Lorsqu'elle eut recouvré un peu de calme, elle lui demanda comment il avoit appris sa fuite; et le roi lui conta que, donnant audience aux ambassadeurs d'Espagne, il avoit entendu prononcer son nom d'un

air mystérieux par le duc de Saint-Aignan et le marquis de Sourdis, qui s'entretenoient ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre; qu'alors se rappelant l'état où il l'avoit vue la veille, il s'étoit approché avec inquiétude du duc de Saint-Aignan pour le questionner; que sur la réponse que mademoiselle de la Vallière étoit allée s'enfermer dans le couvent de Chaillot, il avoit brusquement quitté les ambassadeurs pour aller demander une voiture, et que ne pouvant l'attendre, il étoit descendu dans les écuries, avoit lui-même sellé un cheval afin de partir sans délai, en ordonnant à ses gens de venir le rejoindre avec la voiture à Chaillot (1). Le roi ajouta que ses sentimens n'ayant rien de criminel, et la conduite de mademoiselle de la Vallière étant parfaite, il n'avoit rien à dissimuler, et qu'il publieroit hautement la vérité; qu'il diroit que mademoiselle de la Vallière avoit quitté la cour à son insu, avec le dessein de n'y plus revenir; qu'il avoit tout fait pour y ramener une personne

(1) Récit parfaitement historique.

digne de toute son estime, et qui possédoit sa confiance; qu'il avoit eu beaucoup de peine à la déterminer à y reparoître, et que le sacrifice qu'elle lui avoit fait de ses résolutions et de ses projets, l'attachoit pour jamais à elle par tous les liens de la reconnoissance.

En effet, en arrivant à Versailles, le roi alla sur-le-champ chez la reine-mère, et lui parla comme il l'avoit annoncé. En vérité, lui dit la reine après l'avoir écouté, vous n'êtes guère maître de vous. Du moins, reprit Louis, je prouverai que je le suis de ceux qui m'outragent (1). Il vouloit désigner Madame et la comtesse de Soissons, qui ne pouvoient déguiser leur haine pour mademoiselle de la Vallière. Les autres ennemis de mademoiselle de la Vallière s'étoient bien gardés de montrer de tels sentimens; et même le comte de Guiche et le marquis de Vardes, malgré l'intimité de leur liaison avec Madame et la comtesse de Soissons, se conduisoient avec tant d'adresse et de fausseté, que le roi étoit

(1) Propres paroles de la reine-mère et du roi.

persuadé qu'ils avoient beaucoup de bienveillance pour mademoiselle de la Vallière, et d'après cette idée il les traitoit toujours avec la même faveur. Il parla aussi à la jeune reine de la fuite de mademoiselle de la Vallière, qu'il attribua aux caprices et à l'inimitié de Madame. La reine, soit par prudence, soit par crédulité, ne parut prendre aucun ombrage; elle traita mademoiselle de la Vallière mieux que jamais: de ce moment, elle la reçut chez elle, sans Madame et dans son intérieur; distinction qu'elle n'accordoit à aucune autre fille d'honneur de Madame. Enfin, le roi eut un entretien sur le même sujet avec Madame: il commença par lui parler avec le ton de la confiance, il avoua qu'il avoit le plus tendre attachement pour mademoiselle de la Vallière, il fit l'éloge de sa vertu et de son caractère; Madame sourit dédaigneusement, et répondit avec hauteur qu'elle ne devoit ni recevoir une telle confidence, ni favoriser une intrigue de ce genre. Elle ajouta que l'autorité seule du roi pouvoit conserver à mademoiselle de la Vallière sa place auprès d'elle, mais que ne pouvant

désormais la regarder comme lui étant personnellement attachée, elle ne la mèneroit plus à sa suite, ne l'admettroit plus dans sa société intime, et ne la recevroit plus chez elle que les jours où sa maison étoit ouverte à toutes les personnes présentées (1). Je veux, dit froidement le roi, que mademoiselle de la Vallière conserve une place qu'elle honore; du reste, Madame, je ne vous prescris rien. Je la verrai chez elle sans mystère et chez les reines, qui la recevront avec les égards qui sont dus à une personne d'une conduite irréprochable, et que je révère autant que je l'aime. A ces mots, le roi se leva, quitta Madame, et la laissa dans l'agitation violente d'une colère qui alloit jusqu'à la fureur. Le comte de Guiche étoit absent pour quinze jours; Madame ne pouvoit consulter que la comtesse de Soissons, qui lui donna des conseils violens, qu'elle n'étoit que trop disposée à suivre. Elle envoya chercher

(1) On a beaucoup adouci la réponse de Madame; on ne pouvoit, sans mauvais goût, rapporter ici ses propres expressions.

mademoiselle de la Vallière, pour lui déclarer tout ce qu'elle avoit dit au roi; mais ce fut avec les expressions les plus méprisantes, et en montrant sur sa conduite une opinion injurieuse. Mademoiselle de la Vallière, dans les circonstances ordinaires de la vie, s'intimidoit facilement; mais elle avoit autant d'élévation d'âme que de modestie. Pure encore, et soutenue par le témoignage de sa conscience, elle crut se devoir à elle-même de ne point se laisser abaisser par cet excès d'injustice: J'obéirai au roi, dit-elle, en ne quittant point la place qu'il veut que je conserve; heureuse de pouvoir lui donner cette preuve de respect et d'attachement, et certaine, d'ailleurs, que je n'y perdrai point la dignité d'un caractère qui n'a rien à se reprocher, et la réputation que mérite une conduite sans tache. La fermeté de cette réponse confondit Madame: elle s'écria, avec emportement, qu'elle n'étoit point surprise que mademoiselle de la Vallière démentît sa feinte douceur; elle l'accusa de fausseté, d'hypocrisie; et, perdant toute raison ainsi que toute mesure, elle ajouta

qu'elle se plaindroit au roi de *son insolence*. Non-seulement, répondit avec calme mademoiselle de la Vallière, le roi ne croira point ce qui n'est pas, mais il ne croiroit même pas ce qui est, si l'on étoit tenté de lui en rendre compte : il ne pourroit se persuader que Madame oubliât à ce point sa propre dignité... A ces mots, Madame, hors d'elle-même, ordonna impérieusement à mademoiselle de la Vallière de sortir. Mademoiselle de la Vallière se retira sans proférer une parole de plus. Elle garda un silence absolu sur cette étrange scène; mais Madame, qui n'eut pas l'occasion d'en parler au roi, parce qu'il n'alloit plus chez elle, s'en plaignit amèrement à la reine-mère, qui l'écouta très-froidement, et se contenta pour toute réponse, de l'exhorter à montrer plus de modération. Les deux jours suivans, Madame ne recevant que sa société particulière, mademoiselle de la Vallière ne se présenta point chez elle; mais le lendemain, jour de grand cercle, elle s'y rendit. Elle savoit que le roi n'y viendroit pas; et, pour la première fois, elle se para des superbes bracelets qu'elle

avoit reçus de lui, et que jusqu'à ce jour elle n'avoit jamais osé porter. Mademoiselle de la Vallière avoit des mains et des bras d'une beauté incomparable, et cette éclatante parure les rendoit plus remarquables encore. Elle avoit des gants; et, pour éviter tout air d'affectation, elle se décida à ne les ôter qu'en se mettant au jeu. Mais le hasard lui en fournit une autre occasion plus naturelle. Madame, au moment où l'on arrangeoit les tables de jeu, parcouroit le cercle pour parler aux dames qui lui faisoient leur cour; elle laissa tomber son éventail: mademoiselle de la Vallière, qui dans cet instant se trouvoit à deux pas d'elle, s'avance, se baisse, ôte son gant, suivant l'étiquette, afin de lui présenter l'éventail qu'elle ramasse et qu'elle lui offre; la vue du magnifique bracelet dont on avoit conservé un souvenir si vif, fit sur Madame une si fâcheuse impression, qu'elle ne put se résoudre à recevoir son éventail d'une telle main : elle jeta sur mademoiselle de la Vallière un regard étincelant de dépit et de colère, en lui disant de poser l'éventail sur une table. Mademoiselle de la

Vallière obéit sans s'émouvoir. Ensuite, sur-le-champ, elle ôte son autre gant, elle met en évidence les beaux bracelets; tout le monde les admire. Madame s'établit à sa table de jeu. Les autres filles d'honneur de Madame, et tout ce qui composoit sa cour, voyant à découvert sa haine pour mademoiselle de la Vallière, la traitèrent avec une extrême froideur; flatterie, pour Madame, que rien ne contraignoit, puisque le roi n'étoit pas présent. Mais mademoiselle de la Vallière ne parut point délaissée dans cette assemblée nombreuse. Tous ses amis s'y trouvoient : le duc et la duchesse de Saint-Aignan; le duc de Longueville, toujours amoureux, quoique sans espérance; Béringhen, Benserade, le duc de Roquelaure, le marquis de Sourdis; toutes ces personnes l'entourèrent, ne la quittèrent point de la soirée, et parurent uniquement occupées d'elle. Cette conduite leur attira la disgrâce complète et déclarée de Madame, qui cessa totalement de les admettre dans son intimité.

Cependant le roi fit consentir mademoiselle de la Vallière à le recevoir quelquefois

chez elle, à condition qu'il n'y iroit jamais seul, et que mademoiselle de la Vallière recevroit à la même heure trois ou quatre femmes de la cour, traitées légèrement par Madame, et qui trouvoient un extrême plaisir à la braver en faisant leur cour au roi. Ce fut un grand événement à Saint-Germain, que ces visites du roi à une jeune personne qui n'étoit point mariée, et qui, loin d'avoir le titre de maîtresse, montroit toujours la même modestie et les mêmes principes. Les amis de mademoiselle de la Vallière disoient publiquement, que le roi, en lui accordant cette distinction extraordinaire, ne vouloit que la dédommager des injustices de Madame, et ils ajoutoient en secret que mademoiselle de la Vallière étoit l'amie intime du roi, parce qu'elle n'avoit pas voulu être sa maîtresse. Les personnes, en si grand nombre, qui ne croient jamais ce qui sort de l'ordre commun des choses, se moquoient de cette opinion; d'autres pensoient, avec plus de raison, que mademoiselle de la Vallière succomberoit au danger auquel elle s'exposoit avec innocence et sécurité; enfin, la conduite du

roi et celle de mademoiselle de la Vallière étoient admirées de ces gens sensibles, généreux et crédules, que l'on appelle par dérision des caractères romanesques : en effet, ils jugent souvent mal, parce qu'ils aiment avec passion ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le merveilleux en sentiment et en vertu; ce merveilleux sans doute est infiniment rare, mais il n'est point idéal : heureux qui peut conserver toujours la noble illusion qui le fait voir, ou l'espérance de le découvrir! Le roi, fidèle à sa promesse, n'alla chez mademoiselle de la Vallière qu'accompagné de Béringhen ou du duc de Lauzun. Certain d'être aimé, peut-être qu'au fond de l'âme il attendoit tout de l'avenir; mais il mettoit un sentiment de gloire à faire jouir mademoiselle de la Vallière de tous les honneurs dus à la seule vertu, à confondre ses ennemis, et à ravir à Madame la possibilité de la noircir : non-seulement il ne cherchoit point à la voir sans témoins, mais au milieu de la société choisie qu'il trouvoit chez elle, il affectoit de ne point se placer à côté d'elle, et de ne jamais lui parler mystérieusement :

il ne disoit pas un mot qui pût déceler l'amour, il ne lui écrivoit point; mais il se dédommageoit de cette contrainte par le plaisir si doux d'honorer l'objet qu'il adoroit, par le bonheur qu'il goûtoit en montrant pour elle une juste admiration, en l'élevant sous tous les rapports au-dessus de toutes les autres femmes, et enfin par la satisfaction de venger l'innocence, et d'humilier l'orgueil de Madame. Rassurée par une conduite si pure, si franche et si désintéressée, mademoiselle de la Vallière ne l'en aimoit qu'avec plus d'enthousiasme, et par conséquent avec plus de danger; persuadée par tout ce qui l'entouroit, que tout le monde, sans exception, rendoit justice à son caractère et à ses sentimens, et que même ses ennemis, en cherchant à la calomnier, avoient d'elle l'opinion qu'ils devoient avoir, elle jouissoit beaucoup moins de ce triomphe pour elle-même que pour le roi, elle lui en rapportoit toute la gloire, lui seul à ses yeux méritoit des éloges et une véritable admiration. Ces douces idées lui donnèrent une sérénité qu'on ne lui avoit point encore vue, et qui la rendit

aussi aimable qu'elle étoit intéressante; elle charmoit tous ceux qui l'approchoient, par la finesse et la justesse de son esprit, par une gaîté remplie de grâce et par une égalité d'humeur et un caractère de douceur, d'indulgence et de bonté qui ne se démentoient jamais.

Tel étoit l'état de la cour, lorsque le comte de Guiche y revint après une absence de trois semaines. Il fut épouvanté de toutes les imprudences qu'on avoit laissé faire à Madame; elle-même, quoiqu'elle fût plus irritée que jamais, commençoit à s'en repentir : elle voyoit, malgré l'élévation de son rang, combien les hommages rendus seulement à la naissance, sont différens de ceux que l'on prodigue à la faveur. Le comte de Guiche, avant tout, lui promit de la venger; ensuite il lui fit sentir qu'il falloit qu'elle se rapprochât du roi, ne fût-ce qu'en apparence : il s'agissoit moins de regagner l'amitié du roi que de le persuader à toute la cour, ou du moins d'établir à cet égard le doute qui fait agir les courtisans à peu près comme la certitude. Car, à la cour surtout, les seules proba-

bilités ont une puissante influence sur les conduites. Ce genre de calcul est celui de la prudence, il dirige toujours les actions de ceux que l'intérêt et l'ambition dominent.

Le comte se chargea de préparer un raccommodement, et, sans en prévenir Madame, qui s'y seroit opposée, il alla trouver mademoiselle de la Vallière. Il lui peignit Madame abattue, désolée, ayant un profond sentiment pour le roi, et ne pouvant supporter un refroidissement qui la séparoit presque entièrement de lui. Une autre, à la place de mademoiselle de la Vallière, fière de recevoir une confidence qui n'étoit au fond qu'une sollicitation, eût répondu avec les expressions mesurées du respect, mais avec la morgue de la rancune et de l'orgueil; elle eût exagéré le ressentiment du roi, afin de rappeler ses griefs personnels, et de faire valoir sa médiation; mais mademoiselle de la Vallière répondit avec sa candeur ordinaire, elle montra une douleur sincère d'être la cause innocente de la désunion du roi et de Madame, et le désir de les rapprocher. Afin de ne point s'attribuer le mérite de ce raccommode-

ment, elle conseilla au comte d'en parler au roi; et comme si cette démarche eût dû suffire, elle ne promit point de l'appuyer : cependant le jour même elle écrivit au roi pour lui rendre compte de sa conversation avec le comte de Guiche, et pour lui dire tout ce qui pouvoit le toucher en faveur de Madame. Louis revit Madame en particulier; ils furent embarrassés l'un et l'autre, ils se parlèrent avec sécheresse, mais avec honnêteté; ils se séparèrent, peu satisfaits de cette explication : néanmoins les amis de Madame publièrent qu'elle avoit été enchantée du roi. Le lendemain, Louis parut au cercle de Madame, et cette dernière fit dire à mademoiselle de la Vallière qu'elle pouvoit revenir chez elle comme ses autres compagnes; elle la mena plusieurs fois chez les reines, mais elle la traita toujours, sinon avec dédain, du moins avec une extrême froideur. La contrainte qu'elle s'imposoit, et qui coûtoit tant à son caractère, accrut encore sa haine contre celle qui lui enlevoit sa faveur, son crédit, et qui la forçoit à une sorte de réparation envers elle; enfin, elle voyoit sa rivale

triomphante, adorée, irréprochable encore; la noire envie envenima son âme, en bannit tous les sentimens de justice et de générosité, et n'y laissa que l'affreuse passion de la vengeance. L'hiver se passa de la sorte.

La passion de Louis prenoit tous les jours de nouvelles forces; on remarqua une altération sensible dans son humeur, il devint triste, préoccupé, rêveur. Enfin, il écrivit à mademoiselle de la Vallière, non plus comme un ami vertueux, mais comme un amant mécontent et passionné. Mademoiselle de la Vallière connut alors combien elle s'étoit abusée : dans son premier mouvement de surprise et de douleur, elle fit une réponse sévère qui désespéra le roi. Le dépit se joignit au chagrin de Louis; la vertu, qu'il avoit tant admirée, ne lui parut plus que de l'ingratitude; il jura de se guérir. Cependant, comment bannir de son cœur et de son imagination le souvenir enchanteur d'une femme modeste, sensible et vertueuse!... Quand on ne se rappelle que les talens, les grâces et la beauté de celle qu'on aime, on peut l'oublier, et changer en la comparant à d'autres femmes; mais

on trouve si peu d'objets de comparaison, quand on se retrace surtout le charme de la candeur et de l'innocence !... Néanmoins Louis parut s'éloigner de mademoiselle de la Vallière, et se refroidir pour elle. La comtesse de Soissons choisit cet instant pour présenter à la cour mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, une jeune personne d'une éclatante beauté, que Madame admit sur-le-champ au nombre de ses filles d'honneur. Le roi fut ébloui, il tomba dans le piége... Cette intrigue ne fut qu'une distraction légère : au bout de deux mois Louis revint à mademoiselle de la Vallière, avec la soumission que donne le repentir, et avec plus d'ardeur que jamais. Mademoiselle de la Vallière, inflexible, et fortifiée peut-être par l'infidélité passagère du roi, montra la même rigueur ; le roi tomba dans une profonde mélancolie qui influa visiblement sur sa santé. Dans cet état il eut besoin d'ouvrir son cœur. Béringhen et Benserade n'avoient su que par occasion le secret de son amour ; maintenant il lui falloit les consolations de l'amitié ; il choisit le duc de Lauzun pour son confident : c'étoit

l'homme de la cour qu'il aimoit le mieux. Lauzun avoit des idées chevaleresques et un certain tour bizarre dans l'esprit, qui, naturellement, auroient dû déplaire au roi, qui avoit un si bon goût et des manières si simples. Mais tous les princes aiment l'originalité : ils en trouvent si rarement dans ceux qui les entourent! L'usage du monde et l'étiquette qui règlent tout, maintien, complimens, discours, donnent à tous les courtisans une ressemblance insipide; la manière d'être de Lauzun tranchoit avec celle de tous les autres : il avoit pour le roi un attachement exalté, qui se manifestoit sans cesse par des traits singuliers; un enthousiasme sincère et fondé lui donnoit le privilége exclusif de louer avec excès Louis en sa présence. Ces éloges outrés et souvent extravagans ne ressembloient jamais à la flatterie, parce qu'ils avoient le ton de la passion : le roi, comme le disoit avec finesse madame de la Fayette, *faisoit semblant de s'en moquer* (1); mais, au fond de l'âme, toutes

(1) Voyez les *Mémoires de madame de la Fayette*.

ces folies l'amusoient, lui paroissoient piquantes, et ce dévouement sans bornes le touchoit. D'ailleurs, la bouillante valeur de Lauzun, sa galanterie romanesque, sa magnificence lui plaisoient; Louis pensoit avec raison que lorsqu'on est aussi brillant, l'on ne sauroit être ridicule, quelque singularité que l'on puisse avoir d'ailleurs.

Lauzun, après avoir reçu la confidence du roi, alla trouver mademoiselle de la Vallière, et sollicita pour Louis une explication, c'est-à-dire, un rendez-vous particulier, qui fut refusé. Lauzun se fâcha, s'emporta, mais n'obtint rien. Louis, blessé, véritablement affligé, n'eut la force ni de surmonter ni de dissimuler son chagrin. Le même jour il eut un accès de fièvre, et le lendemain il se trouva si foible, qu'il ne put se lever; les médecins furent appelés; une maladie grave se déclara. Le quatrième jour, le roi eut du délire, et ne parla que de mademoiselle de la Vallière; il la demandoit, l'appeloit, ou, croyant la voir, il lui parloit (1). Made-

(1) Détail vrai. Voyez Mémoires de Bussy.

moiselle de la Vallière souffrit plus que lui, elle avoit toutes ses facultés. Lauzun, en lui contant ces détails, en exagérant le danger de l'état du roi, lui déchiroit l'âme; elle devint elle-même si malade, que l'on fut obligé de la saigner. Tout le monde connut clairement alors, et même les plus incrédules, que mademoiselle de la Vallière avoit résisté à la passion qu'elle inspiroit depuis plus d'un an, quoiqu'elle la partageât; l'état du roi, la tristesse profonde qui l'avoit précédé, ne pouvoient laisser de doutes à cet égard. La reine-mère envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et Madame eut le chagrin de voir presque toute la cour s'intéresser vivement à elle. Le roi reprit promptement sa connoissance. Lauzun lui rendit l'espérance en l'instruisant de tout ce que mademoiselle de la Vallière avoit souffert, et il promit qu'il la décideroit à venir en secret voir le roi. En effet, le lendemain il osa faire cette proposition à mademoiselle de la Vallière; il lui persuada que la vie de Louis dépendoit de cette démarche. Elle consentit à tout. Au déclin du jour, Lauzun

la conduisit par des corridors peu fréquentés ; elle descendit un petit escalier, au bas duquel se trouvoit une porte dont Lauzun avoit la clef ; elle entra dans l'appartement du roi (1). Ce prince, qui l'attendoit, s'étoit levé pour la recevoir, quoiqu'il eût encore beaucoup de fièvre. Lauzun, soutenant mademoiselle de la Vallière, s'approche de lui d'un air triomphant ; il jette son épée et ses gants aux pieds du roi, en disant : « Sire, soyez à jamais dans tous les momens le dépositaire de mes sentimens et de mon bonheur : qui ne vous aime point ainsi ne mérite pas d'être aimé de vous (2). » Après cette action bizarre, et cette espèce de leçon donnée à mademoiselle de la Vallière, Lauzun passa sur une terrasse qui touchoit à l'appartement du roi. Mademoiselle de la Vallière étoit si troublée, qu'elle n'avoit pas la force d'articuler une seule parole ; elle regardoit le roi, que sa pâleur et sa maigreur rendoient

---

(1) Mémoires de Bussy.

(2) L'*action* est vraie. *Mémoires de madame de la Fayette*,

presque méconnoissable. Louis connut sans peine tout son attendrissement; il n'avoit pas besoin de lui peindre ce qu'il avoit souffert et l'excès de son amour, elle en voyoit la preuve et l'empreinte sur son visage et dans toute sa personne. Il se plaignit doucement; chacune de ses paroles s'insinuoit jusqu'au fond du cœur de mademoiselle de la Vallière : il demanda la permission d'aller la voir en secret; il obtint enfin à cet égard le consentement qu'on lui refusoit depuis si long-temps. La crainte affreuse de lui causer une révolution funeste, anéantit en un instant les projets les plus fermes et les plus sages... Mademoiselle de la Vallière logeoit dans ce moment chez elle une de ses parentes, qui devoit rester un mois ou cinq semaines à la cour; elle promit de recevoir Louis quand cette parente seroit partie. La joie, le ravissement de Louis, ne lui firent que trop connoître l'importance de l'imprudent engagement qu'elle venoit de prendre; elle ne put retenir ses pleurs. Le roi lui reprocha ce mouvement. « Hélas ! dit-elle, je vais perdre ma réputation et mon repos;

mais vivez, soyez heureux!... » En disant ces paroles, elle se leva, rappela M. de Lauzun, et se hâta de quitter le roi.

Peu de jours après cette entrevue, le roi reçut du monde, et travailla avec ses ministres. Durant ces cinq semaines d'attente d'un rendez-vous désiré avec tant d'ardeur depuis si long-temps, le roi fit préparer des fêtes magnifiques, qui devoient durer quatre jours, et qu'il ne donnoit que pour mademoiselle de la Vallière; au bout d'un mois il partit pour Paris, et alla, avec toute la cour, s'établir au Louvre. Mademoiselle de la Vallière connoissoit d'avance l'intention de ces fêtes, mais elle en ignoroit le plan. On fit d'abord un carrousel vis-à-vis les Tuileries, dans une vaste enceinte qui en a retenu le nom de *la place du Carrousel.* Il y eut cinq quadrilles; le roi étoit à la tête des Romains; son frère, des Persans; le prince de Condé, des Turcs; le duc d'Enghien, son fils, des Indiens; le duc de Guise, des Américains.

Ce duc de Guise, petit fils du *balafré*, étoit célèbre par son entreprise sur Naples, par sa prison, ses duels, ses profusions et

ses amours romanesques. On disoit de lui, en le voyant courir avec le grand Condé : *Voilà les héros de l'Histoire et de la Fable.* Les reines et les dames de la cour étoient sous un dais à ce spectacle. Le comte de Saulx, fils du duc de Lesdiguières, remporta le prix, qu'il reçut des mains de la reine-mère (1).

Le second jour, ceux qui devoient courir avoient les costumes d'anciens chevaliers; le roi représentoit *Roger* : tous les diamans de la couronne brilloient sur son habit et sur le cheval qu'il montoit; il effaçoit tous les seigneurs de sa cour par l'éclat de sa magnificence, et surtout par la grâce et la majesté de sa figure. Les chevaliers étoient précédés de héraults d'armes, de pages, d'écuyers qui portoient leurs boucliers, sur lesquels étoient tracés leurs devises et des vers écrits en lettres d'or, et composés par Benserade. Avant les jeux, tous les chevaliers défilèrent devant les reines et trois cents dames placées sous des arcs de triomphe superbement dé-

(1) Siècle de Louis XIV.

corés (1). La devise du roi faisoit allusion à la modestie et aux charmes de mademoiselle de la Vallière. C'étoit une rose à demi-entr'ouverte et cachée à moitié sous des feuilles, avec ces mots : *Quanto si mostra men, tanto è piu bella* (2); devise qu'on auroit dû pouvoir appliquer à toutes les jeunes personnes, et qui n'en désignoit qu'une seule. Le roi, en passant sous les arcs de triomphe, ne regarda et ne vit que mademoiselle de la Vallière : elle étoit assise derrière une de ses compagnes, la plus vive rougeur embellissoit encore son aimable visage, dont le roi n'aperçut que la moitié; cependant il recueillit un doux regard, mais aussitôt, se penchant de l'autre côté, elle se cacha entièrement; le roi alors baissant les yeux sur sa devise, y retrouva du moins son image : car, surtout dans ce moment, l'allégorie étoit parfaite.

Le roi remporta quatre fois le prix des jeux; il avoit désiré avec ardeur les obtenir,

---

(1) Siècle de Louis XIV.

(2) *Moins elle se montre, plus elle est belle.* Voyez le Recueil des devises du Père Bouhours.

il combattoit sous les yeux de mademoiselle de la Vallière. Mais, ne recevant pas les prix de sa main, il les laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, auxquels il les abandonna (1). Les autres fêtes furent données dans la partie des jardins de Versailles qu'on venoit d'achever. Le roi y alla avec sa cour, composée de six cents personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi-bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Le roi et la jeunesse de la cour y représentèrent toutes les divinités de la fable. On vit d'abord un char élégant, parsemé de roses, dans lequel étoit à demi-couchée Madame, sous les traits de l'Aurore; ensuite vint le char éclatant du Soleil, conduit par le roi représentant Apollon : ce char étincelant de dorures avoit dix-huit pieds de haut, quinze de large, vingt-quatre de long. Les quatre Ages, d'or, d'argent, d'airain et de fer; les Signes célestes; les Saisons (parmi lesquelles mademoiselle de la Vallière se trouvoit sous la figure du Printemps); les

(1) Siècle de Louis XIV.

Heures suivoient à pied ce char. Tout étoit parfaitement caractérisé. Un dernier char, celui de Diane (représenté par la jeune reine) entourée de ses Nymphes, terminoit cette espèce de marche : ce char étoit d'argent, décoré de guirlandes de pavots; la Nuit et les Songes légers la suivoient. La reine-mère et tous les autres spectateurs étoient sous des arcades de feuillages et de fleurs, ornées de cinq cents girandoles vertes et argent, qui portoient des bougies qu'on alluma le soir. Une balustrade dorée fermoit cette vaste enceinte, que toutes ces divinités de l'Olympe parcoururent lentement plusieurs fois dans l'ordre qu'on vient de décrire. Durant ce temps, un nombreux orchestre, placé hors de l'enceinte, faisoit entendre une musique instrumentale et vocale. Les paroles des airs chantés en chœur et composés pour la fête, étoient remplies d'allusions délicates et piquantes sur les personnes qui représentoient les déités de la fable, sur les passions qui animoient la cour. Quelquefois la musique cessoit tout à coup, la marche s'arrêtoit, et l'un des acteurs, formant une espèce de

petite scène, récitoit des vers faits pour les reines ou pour les princesses. Benserade, s'approchant du char d'Apollon, adressa au roi les vers suivans :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaëton,
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine ;
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner :
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie et qu'un homme vous mène (1) !

Ces courses finies et la nuit venue, on alluma les girandoles, et, en outre, quatre mille gros flambeaux achevèrent d'éclairer l'espace où se donnoient les fêtes. Une montagne mouvante, artistement illuminée, et couverte de verdure, d'arbustes fleuris, et des divinités des bois, s'avança vers l'enceinte au son des instrumens champêtres ; on en vit descendre le dieu Pan suivi des Hamadryades, des Nymphes des prairies, et d'une troupe de bergers, qui formèrent un ballet, et qui, ensuite, dressèrent des

(1) Siècle de Louis XIV, et *Œuvres de Benserade*.

tables; les Nymphes qui n'avoient point dansé, posèrent sur ces tables ce que les campagnes et les forêts produisent de plus délicieux. Après la collation, les tables furent enlevées; alors la montagne se transforma tout à coup en un théâtre, où l'on vit la première représentation de *la Princesse d'Élide*, pièce de Molière, offrant un beau spectacle, des divertissemens variés, et d'ailleurs remplie de traits fins et délicats qui devoient plaire à une telle assemblée. Le jour suivant fut occupé par des fêtes d'un genre différent, mais plus magnifique encore. On établit dans le parc une grande quantité de boutiques remplies de bijoux et de diamans, achetés par le roi, et toutes les dames furent invitées à choisir ce qui pouvoit leur être agréable. Ensuite, on eut un spectacle fait pour donner un véritable éclat à cette fête, on assista à la première représentation du *Tartuffe* (1). Quand des fêtes présentent la réunion de tout ce que la magnificence peut offrir de plus éclatant, et de tout ce

---

(1) Siècle de Louis XIV.

que la galanterie, l'esprit et le génie peuvent produire de plus brillant et de plus enchanteur, des amusemens si ingénieux et si nobles laissent après eux une éternelle mémoire, quoique la raison doive blâmer, sans doute, de telles prodigalités; mais elles servirent, du moins sous ce règne, à encourager les talens et à perfectionner les arts; loin d'inspirer en général la passion du luxe, elles dégoûtèrent de tout ce qui est petit et mesquin; et c'est la puérilité du goût qui ruine les particuliers. Cette haute magnificence de Louis n'eut sur les mœurs aucune fâcheuse influence, parce qu'elle étoit au-dessus de toute imitation: ce prince étoit si grand en tout, qu'on ne pouvoit que l'admirer et non le contrefaire. D'ailleurs, il étoit impossible que des particuliers, même en prodiguant des trésors, eussent à leurs ordres, pour ordonnateurs et compositeurs de leurs fêtes, des hommes tels que Racine, Molière, Quinault et Boileau.

Au milieu de tous ces enchantemens, de ces séductions de tout genre, et de l'espèce d'ivresse que devoit éprouver celle qui étoit l'objet de ces fêtes somptueuses,

le roi s'approcha souvent de mademoiselle de la Vallière, et surtout pour lui rappeler qu'elle avoit promis de lui accorder une entrevue secrète. Cette promesse imprudente n'étoit point oubliée, et comment la rétracter !...

Le surlendemain, le roi se rendit secrètement chez mademoiselle de la Vallière ; il passa deux heures avec elle : il fut toujours respectueux et réservé ; mais il ne contraignit plus l'expression de ses sentimens. Pour la première fois, on n'osa lui imposer silence ;... on lui répondit sans en avoir la volonté, et souvent sans le savoir : comprend-on soi-même, ou du moins sent-on la force de ces mots involontaires qui s'échappent du fond du cœur ! et sait-on qu'un regard, un sourire, un soupir ont décelé sa pensée la plus intime !... Quand mademoiselle de la Vallière se retrouva seule, il lui fut impossible de repousser les réflexions qui se présentèrent en foule à son esprit. Elle venoit donc d'accorder un rendez-vous, et d'en indiquer un autre ! elle partageoit, elle autorisoit une passion criminelle !... Chacune de ces idées excitoit

en elle un frémissement et une émotion douloureuse qui sembloient dissiper tout l'enchantement de l'amour; après une démarche si coupable et avec une âme aussi pure, elle ne pouvoit plus s'aveugler; la lumière éclatante et terrible produite par les remords, fit évanouir des illusions trop chères. Elle ne compta plus sur elle-même, elle en avoit perdu le droit; elle se vit sur le bord de l'abîme, nul prestige séduisant ne lui en cacha la profondeur, elle envisagea sous leurs véritables traits la honte et le repentir : quel espoir de bonheur pourroit s'allier à cette affreuse image ! Elle ne conserva de sa passion qu'une sensibilité devenue insurmontable ; l'amour, pour elle dépouillé désormais de ses charmes, pouvoit la tyranniser et non la séduire; vaincue sans être abusée, il ne lui resta qu'une funeste erreur, elle se dit : Si je fuis encore, *il ne survivra point à ma perte !* la vertu me dédommageroit; mais rien ne le consoleroit de mon abandon, il mourroit !... Cette pensée fixa sa destinée... Elle passa cette soirée chez elle. En se déshabillant pour se coucher, elle détacha

de son cou la croix de cristal qu'elle avoit reçue de sa mère expirante : O trésor qui m'étois plus cher que la vie ! s'écria-t-elle, je t'ai profané, tu dois me quitter avec l'innocence !... Il ne m'est plus permis de te porter, mais chaque jour tu seras arrosé des larmes amères du repentir !...

Le roi devoit revenir le lendemain. Mademoiselle de la Vallière fut tentée mille fois dans la matinée de s'échapper de la cour, d'aller chercher un asyle en Touraine; une lettre passionnée du roi lui ravit tout son courage sans fixer ses irrésolutions. Elle le revit chez Madame; sa présence, ses discours, ses manières lui rendirent une sorte de confiance; elle trompa sa conscience agitée en se promettant de lui parler avec franchise, avec force, et de solliciter la permission de s'éloigner, du moins pour quelque temps. Une heure avant celle du rendez-vous, mademoiselle de la Vallière monta chez elle pour attendre le roi; durant cette attente, elle éprouva l'agitation la plus violente et la plus pénible : toutes les réflexions qu'elle avoit

faites la veille s'offrirent confusément à son imagination ; elle étoit épouvantée de sa témérité, elle ne pouvoit rester en place, elle se levoit, parcouroit sa chambre, jetoit les yeux sur sa pendule, et voyoit avec une sorte d'effroi l'heure s'approcher,... le moindre bruit la faisoit tressaillir. O tourment d'un amour illégitime ! dit-elle, en tombant dans un fauteuil ; ah ! si j'avois prévu tout ce que je souffre, quels efforts m'eussent coûté pour prévenir ma perte ! Quoi donc ! n'est-il pas temps encore !... Mais qui m'arrachera d'ici ! je suis seule, abandonnée, je cherche en vain l'appui d'une main secourable !... La fuite est-elle donc impossible !... Comme elle disoit ces mots, en jetant autour d'elle des regards égarés, elle entendit marcher doucement, sa porte s'entr'ouvrit, elle fut près de s'évanouir,... c'étoit le roi. Son trouble extrême et sa frayeur même enhardirent le roi ; il sut profiter de tout l'ascendant que lui donnèrent dans cette entrevue l'amour, la crainte et la timidité qu'il inspiroit. Victime de son imprudence, mademoiselle de la Vallière, en conservant tous ses prin-

cipes, sacrifia la vertu : c'étoit s'immoler elle-même.

Quels que soient les caprices du sort et de la fortune, il n'est dans la vie qu'une seule révolution véritablement accablante et terrible, celle que doit produire dans un cœur généreux et sensible l'action criminelle qui vient de briser tous les liens du devoir : qu'il est affreux de perdre en un instant le droit heureux de s'estimer soi-même, de se chercher en vain et de ne plus se reconnoître, de ne plus trouver d'accord entre ses opinions et sa conduite ; d'avoir encore toutes les habitudes de la vertu, et de se voir engagé dans la route du vice ; de se comparer avec horreur à ce qu'on étoit la veille ; de ne pouvoir jeter sur le passé qu'un coup d'œil d'envie, et de n'envisager l'aevnir qu'avec effroi !... Dans l'infortune, on peut goûter quelque charme à se rappeler les jours rapides du bonheur ; mais le souvenir de l'innocence aigrit les tourmens du coupable : il semble qu'il devienne étranger à ses actions passées, elles ne peuvent plus l'honorer ; il les dément, il les abjure,... que dis-je ? elles le condam-

nent !... Quelle situation ! quel bouleversement d'idées !... quels déchiremens de cœur ! et combien alors il faut de temps pour s'accoutumer à soi-même, c'est-à-dire, pour supporter sans désespoir cette affreuse transformation !... Mademoiselle de la Vallière, anéantie sous le poids de sa faute, n'opposa plus aux méchancetés de ses ennemis et aux traitemens impérieux de Madame qu'une profonde humilité : elle avoit montré jusque-là une douceur mêlée de fierté qui avoit réprimé ou déjoué le désir qu'on éprouvoit de lui donner des désagrémens de tout genre; n'étant plus soutenue par sa conscience, n'ayant plus à repousser la calomnie, elle se trouva sans défense contre la haine : son abattement et le changement frappant qu'on remarqua dans ses discours et dans son maintien, firent penser d'abord que le roi s'étoit refroidi pour elle; mais on fut bientôt convaincu du contraire : alors on examina, on épia les démarches de Louis, on réfléchit, et l'on devina la vérité.

Mademoiselle de la Vallière se flatta de pouvoir cacher sa foiblesse, elle voulut du

moins que personne au monde n'en pût avoir la certitude; que devint-elle lorsqu'au bout de quelques mois elle s'aperçut qu'elle portoit dans son sein la preuve de son déshonneur!... Louis ne put calmer son désespoir, qu'en lui persuadant qu'il étoit possible, avec une prudence parfaite, que ce secret fût à jamais ignoré; personne n'étoit dans la confidence, pas même les domestiques de mademoiselle de la Vallière. Louis promit formellement de ne rien confier à Lauzun, et il tint parole. Malgré cette discrétion et les précautions les mieux prises, l'intelligence mystérieuse des deux amans n'échappa point aux regards pénétrans de Madame et de ses amis; et par conséquent toute la cour connut leurs soupçons, qui furent confiés comme une certitude. La jeune reine conserva seule une entière ignorance à cet égard. Il eût été trop dangereux de lui parler ouvertement, le roi l'auroit su par elle, et c'étoit d'ailleurs jouer le rôle le plus odieux; on tâcha vainement de l'éclairer sans se compromettre, par ces mots équivoques, cet air de mystère et ces mines étudiées, qui

disent tant de choses. Quelquefois on paroissoit la plaindre en regardant sa rivale, on soupiroit, on haussoit les épaules, on affectoit en sa présence de traiter mademoiselle de la Vallière avec une froideur remarquable ; Madame, surtout alors, montroit à cette infortunée un dédain révoltant ; Mademoiselle de la Vallière pâlissoit, baissoit les yeux, dévoroit ses larmes : on voyoit à sa physionomie qu'aucun des traits lancés contre elle n'étoit perdu ; ils portoient tous, nul n'étoit repoussé, ils déchiroient ce cœur sensible et fier, qui, se jugeant lui-même avec tant de sévérité, croyoit mériter ces outrages, et les supportoit toujours avec une douloureuse résignation, sans pouvoir jamais s'accoutumer à les recevoir. Toutes ces méchancetés n'instruisirent point la reine du secret qu'on vouloit lui dévoiler ; la reine étoit jalouse de mademoiselle de la Mothe, pour laquelle le roi avoit eu une fantaisie, et cette préoccupation qui dura très-long-temps, préserva mademoiselle de la Vallière de ses soupçons. Madame, et son amie la comtesse de Soissons, outrées

de l'inutilité de leurs efforts pour dessiller les yeux de la reine, consultèrent dans un comité secret le comte de Guiche et le marquis de Vardes : le dernier proposa l'extravagance la plus dangereuse; mais on espéra que cette noirceur perdroit mademoiselle de la Vallière, et la haine, plus imprudente encore que l'amour, n'hésita point à saisir un moyen dont elle attendoit un prompt succès. Madame avoit une lettre du roi d'Espagne, père de la reine; on contrefit cette écriture, et l'on composa en espagnol une lettre supposée du roi d'Espagne à la reine, dans laquelle toute l'intrigue de Louis et de mademoiselle de la Vallière se trouvoit détaillée; on terminoit cette lettre en exhortant la reine à demander à Madame le renvoi de Mademoiselle de la Vallière (1). On pensa bien qu'avec le temps la reine apprendroit que cette lettre n'étoit point de son père; mais on se flatta qu'elle en seroit d'abord la dupe, qu'elle n'en découvriroit jamais les auteurs, qu'elle se plaindroit à la reine-mère, si

(1) Historique.

respectée du roi; qu'elle exigeroit de Madame le renvoi de mademoiselle de la Vallière, et que du moins, après un tel éclat, cette dernière, si douce, si timide, si pénétrée de sa faute, n'oseroit plus reparoître, et s'éloigneroit pour jamais de la cour.

Si l'on ne connoissoit pas la funeste influence que peut avoir sur des caractères violens une ambition démesurée unie à la haine, à l'envie, à l'orgueil irrité, il seroit impossible de concevoir qu'un si vil complot eût été tramé par des personnes d'un tel rang, par des femmes si jeunes, et qui jusqu'alors avoient montré tant de qualités aimables.

On étoit à Saint-Germain, le roi n'y devoit point coucher; il fut convenu que le soir même la comtesse de Soissons iroit faire sa cour à la reine, et qu'elle glisseroit adroitement dans le lit de cette princesse la lettre supposée, ce qui fut en effet exécuté. Mais la Molina, femme de chambre espagnole de la reine, trouva cette lettre, n'en parla point à sa maîtresse, et le lendemain la remit au roi (1). Croyant recon-

(1) Historique.

noître l'écriture du roi d'Espagne, Louis, qui ne savoit pas l'espagnol, se fit traduire cette lettre par la Molina, qui, après l'avoir lue, lui dit que le langage en étoit si mauvais et si ridicule, qu'elle ne pouvoit être ni du roi, ni même d'un espagnol : on peut juger de la colère et de l'indignation de Louis ; voulant éclaircir promptement cette affaire, son impatience ne lui permit pas d'attendre Lauzun, qui dans ce moment n'étoit point à Saint-Germain, il fit sur-le-champ appeler le comte de Guiche. Ce dernier frémit en entrant dans le cabinet du roi, il voyoit et reconnoissoit entre ses mains la lettre supposée, il se crut perdu... Le roi, trop agité lui-même pour remarquer son trouble, le rassura au moment même, en prenant la parole pour le charger de découvrir les auteurs de cette fourberie: le comte tâcha de diriger ses soupçons sur mademoiselle de Montpensier; Louis répondit qu'il l'estimoit, et qu'elle étoit incapable d'une telle bassesse; le comte n'insista point, et promit de s'acquitter avec zèle de la commission qu'on lui donnoit. Peu de jours après, il accusa le duc et la

duchesse de Navailles, et il ajouta à cette calomnie atroce plusieurs circonstances qui la rendirent tellement vraisemblable, que le roi ne douta point qu'il n'eût deviné. Alors il instruisit mademoiselle de la Vallière de tout ce qui s'étoit passé : elle tenta vainement de l'adoucir; malgré ses prières et ses pleurs, la duchesse et son mari furent exilés (1). Cependant la Molina, en apprenant cet événement, dit au roi qu'elle avoit découvert une chose qui lui donnoit de grands soupçons contre une autre personne, et elle conta que la jeune Philippa, une petite espagnole attachée à la reine, étant assise derrière un rideau de fenêtre, dans la chambre de cette princesse, le soir où l'on avoit mis la lettre dans le lit, avoit vu la comtesse de Soissons entrer seule et furtivement dans la chambre, s'approcher du lit, en soulever la couverture et ensuite se retirer avec précipitation. Ce récit étoit positif. Le roi se rendit chez la comtesse, et sans préambule lui déclara qu'il avoit la certitude qu'elle étoit l'auteur de la lettre.

(1) Tout ce récit est entièrement historique.

Lorsqu'un homme coupable perd la tête dans une occasion périlleuse, il se coupe, il se contredit, mais il persiste à nier; tandis que la femme qui manque de présence d'esprit, communément avoue tout sur-le-champ : en général les femmes ne savent pas lutter contre le sort; la comtesse de Soissons, quoiqu'elle fût naturellement artificieuse, convint de premier mouvement qu'elle avoit écrit la lettre; mais elle eut la lâcheté de dénoncer Madame et le comte de Guiche. Le roi lui ordonna de quitter la cour sans délai; le comte de Guiche et le marquis de Vardes furent exilés, châtiment bien doux pour une telle offense : sous un prince moins généreux, ces deux hommes eussent perdu leur liberté. Le duc et la duchesse de Navailles furent rappelés; Louis crut leur devoir un dédommagement éclatant, il donna au duc une place qu'il désiroit depuis long-temps, et qu'il n'avoit osé demander (1). Le roi eut une scène très-vive avec Madame, il fut quelque temps sans

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville.

aller chez elle; les pressantes instances de mademoiselle de la Vallière l'engagèrent à y retourner. Madame étoit assez punie, elle n'avoit pu nuire à l'objet de sa haine, et elle perdoit à la fois l'estime du roi, son amie, son amant et l'espoir de se venger. Toutes ces intrigues affligèrent vivement mademoiselle de la Vallière. Je n'ai fait encore que du mal, disoit-elle : ces brouilleries, ces exils, c'est moi qui les cause, on a de justes sujets de me haïr; ah ! si du moins on n'avoit pas le droit de me mépriser !... L'amertume de cette dernière réflexion s'accrut encore par un incident qui fit sur son esprit une profonde impression. Elle avoit amené de Touraine une femme de chambre qu'elle aimoit extrêmement, parce que cette jeune fille ayant été élevée avec elle, avoit plus d'éducation et d'esprit que n'en ont ordinairement les personnes de cet état.

Rosalie (c'étoit son nom) chérissoit et révéroit sa maîtresse, qu'elle regardoit toujours comme le modèle de la vertu, car elle ignoroit et sa passion et sa foiblesse. Un jour, baignée de larmes, elle vint se

jeter à ses pieds, pour lui avouer que, trompée et séduite, elle étoit près de devenir mère! Malheureuse Rosalie! s'écria mademoiselle de la Vallière, avec une extrême émotion... Ah! mademoiselle, reprit Rosalie, je sens combien vous devez me trouver inexcusable!... Mais on m'a montré tant d'amour!... — Celui que vous aimez est-il libre? — O ciel! mademoiselle, pouvez-vous me croire assez méprisable pour me soupçonner d'avoir cédé à un homme marié!... Cette réponse naïve étoit accablante, elle fit tout l'effet qu'elle pouvoit produire sur le cœur le plus délicat et le plus sensible! Mademoiselle de la Vallière, atterrée, se cacha le visage avec son mouchoir et garda le silence; Rosalie intercédant toujours son pardon : Ah! Rosalie, lui dit-elle, plût au ciel que nous fussions encore dans l'heureuse province où nous sommes nées!... Mais cependant, puisque votre amant n'a point d'engagement, vous pourrez devenir heureuse... — Hélas! je pleure ma faute et son inconstance; il m'abandonne!... — Il ne vous a donc jamais aimée? — Sa passion fut extrême; il a subi-

tement changé. — Est-ce une chose possible? — Oui, pour les hommes... A ces mots, mademoiselle de la Vallière tressaille, et ses larmes inondent son visage... Elle embrasse Rosalie et lui promet de ne point l'abandonner.

Madame de Thémine écrivoit toujours à mademoiselle de la Vallière, qui, ne pouvant plus supporter les éloges qu'elle donnoit à son caractère, se décida enfin à lui faire une pénible confidence. Mais la femme la plus sincère ne fait jamais de tels aveux sans quelque réticence; elle ne parla que de sa foiblesse, elle en cacha les suites. Elle reçut de madame de Thémine une réponse qui contenoit ce qui suit :

« Qui, moi ! cesser de vous chérir quand
» vous êtes plus à plaindre que jamais !
» ah ! mon amie, vous n'aviez pas besoin
» de me dépeindre les peines qui déchirent
» votre cœur; m'avouer votre faute, c'étoit
» m'en instruire. Une foiblesse dans une
» vie si pure n'est-elle pas le plus funeste
» revers !... Pouvez-vous me craindre ?
» pouvez-vous penser que, vous connois-
» sant depuis votre enfance, il me soit

» possible de vous *mépriser!*... Si ce mal-
» heureux secret se découvre, tout le
» monde, il est vrai, aura le droit de vous
» juger avec sévérité, de ne croire ni à vos
» remords, ni à votre désintéressement,
» et de vous supposer une ambition aussi
» vile que coupable; mais moi, puis-je au
» fond de mon âme vous méconnoître?
» puis-je vous calomnier un seul instant
» dans ma pensée?... Ne vantez point ma
» conduite, n'applaudissez qu'à mon bon-
» heur: je n'ai point quitté l'heureuse soli-
» tude où, grâce au ciel, je suis fixée pour
» jamais; votre exemple me fait connoître
» tout le danger de la séduction qui vous
» environne; et quand vous avez suc-
» combé, j'apprends à me défier de moi-
» même; la faute que vous déplorez, bien
» loin de m'élever à mes propres yeux, ne
» peut servir qu'à me rendre plus humble:
» n'avons-nous pas les mêmes opinions et
» les mêmes sentimens? A-t-on pu vous
» dissuader en vous entraînant? non, sans
» doute. Les mêmes rapports existent entre
» nous, votre âme n'a point changé; nous
» voyons, nous jugeons, nous sentons de

» même. Oui, je suis toujours fière de votre
» affection ; je m'enorgueillis toujours de
» mon amie ; mais, hélas ! avec quelle amer-
» tume aujourd'hui !... Je jouis surtout de
» vos douleurs, de ce regret qui vous con-
» sume, de ces larmes amères que vous ré-
» pandez ; vos souffrances m'arrachent le
» cœur, et cependant je ne dois pas cher-
» cher à vous consoler ; j'aime à voir ce re-
» pentir si sincère et si profond, il me pé-
» nètre, il vous accable, et si je pouvois
» vous en délivrer, je ne voudrois ni vous
» l'ôter, ni l'adoucir. Jusqu'ici, nul sacri-
» fice ne m'auroit coûté, s'il eût dû vous
» épargner un chagrin véritable ; et main-
» tenant le comble du malheur pour moi
» seroit de vous voir paisible, et de vous
» savoir heureuse dans la situation où vous
» êtes ! Quel étrange bouleversement d'idées
» et de sentimens !... Mon amitié pour vous
» est inaltérable ; il me semble même que
» votre confiance en a resserré le nœud,
» et que la plus tendre compassion la rend
» plus vive encore ; mais en vous égarant,
» vous en avez détruit le charme !... Ah !
» rendez-le-moi, vous le pouvez !... Pour-

» quoi différer de revenir à la vertu, sans
» laquelle nulle illusion de bonheur ne sau-
» roit exister pour vous !... Qu'il seroit
» peu commun, qu'il seroit beau de se dé-
» cider sans balancer au sacrifice que vous
» ferez sûrement un jour !... O mon amie !
» ce n'est point un rigide censeur qui te
» condamne, c'est la compagne de ton
» enfance qui gémit et qui t'appelle ! Viens,
» ces paisibles lieux qui te furent si chers,
» n'ont point changé, viens y retrouver
» le repos et ton amie ! Tu rapporteras
» un cœur brûlant, agité; mais une ac-
» tion sublime, alors qu'elle est faite,
» donne mille fois plus de force qu'il n'en
» a fallu pour l'exécuter. Tu reviendras
» triomphante, tu me diras : C'est quand
» j'aime avec passion, quand je suis ado-
» rée, que je m'arrache à toutes les sé-
» ductions de l'amour !... Viens, nous pleu-
» rerons ensemble... Songe, hélas ! que le
» temps dénoue toujours des liens crimi-
» nels : ose donc les rompre à présent; ose
» briser une honteuse chaîne, cette chaîne
» à la fois pesante et fragile, et qui ne laisse
» une flétrissure ineffaçable que lorsqu'on

» s'obstine à la porter. Voudrois-tu par-
» courir une si funeste carrière ? non, dès
» les premiers pas tu dois reculer avec une
» horreur qui t'affermira pour jamais dans
» la route heureuse de la vertu. Pourrois-
» tu la quitter encore ? ne sauras-tu pas ce
» qu'il en coûte pour s'en écarter ?... Un
» repentir tardif ne ressemble qu'à la lassi-
» tude, mais combien il est ennobli par
» l'éclat de la jeunesse et de la beauté !...
» Veux-tu que j'aille te chercher ? Dis un
» mot, et je pars. Il me semble que cette
» ardente amitié, cette affection si pure
» que tu m'inspires, doit me donner sur
» toi l'autorité d'une mère : hélas ! si la
» tienne existoit, elle te tendroit les bras;
» refuserois-tu de t'y jeter ? Viens, je la
» remplace ; j'ai sa tendresse, j'éprouve
» toute la douleur qu'elle auroit ! Sou-
» viens-toi qu'en mourant elle m'ordonna
» de veiller sur ta destinée !... Ce que je
» dois à la mémoire de ma bienfaitrice, et
» surtout à l'amitié, me prescrit peut-être
» d'exiger de toi ce prompt et rigoureux
» sacrifice ; mais ma prière et mes larmes
» ne suffiront-elles pas pour l'obtenir ?

» Préféreras-tu la passion d'un jour ou
» d'une seule saison, au sentiment de tous
» les âges?... Tu crains d'affliger celui qui
» t'a perdue; seras-tu sans pitié pour ta
» fidèle amie?... Un amant sur le trône
» manquera-t-il de distractions et de dé-
» dommagemens? Mais moi, que ferai-je
» de ton souvenir dans les lieux où tout
» me tretrace ces jours d'innocence et de
» bonheur que nous avons passés ensem-
» ble! Quelles seront mes douloureuses
» sensations, en parcourant ces jeunes
» allées de saules dont presque tous les
» arbres portent encore les chiffres de
» *Louise* et d'*Eudoxie*; dans ces prairies
» qui me rappellent tous les jeux de notre
» enfance; dans cette forêt où, durant
» nos longues promenades, nous avons
» formé tant de projets vertueux!... Ne me
» dis pas, *il n'est plus temps* : à dix-neuf
» ans on possède encore tout son avenir,
» et l'erreur d'un moment ne peut souiller
» le passé... Hâte-toi! quand tu respire-
» ras ton air natal, cet air si doux et si
» pur, tu croiras reprendre une nouvelle
» vie et retrouver l'innocence...... Si tu

» balances, ta foi blessée te donnera bientôt
» une odieuse célébrité, tu ne pourras plus
» te cacher, l'amitié consternée ne pourra
» plus te défendre; ton nom porté aux ex-
» trémités du monde ne sera connu que
» par ton déshonneur; la plus modeste de
» toutes les femmes sera la plus affichée,
» sa pudeur et sa fierté feront son sup-
» plice!... ses plus nobles qualités ne ser-
» viront plus qu'à la confondre, qu'à re-
» doubler l'amertume de ses regrets... Et
» que deviendrai-je, moi, qui m'enorgueil-
» lissois tant de tes vertus et de ta réputa-
» tion! Que deviendrai-je, quand je ne
» pourrai plus entendre parler de toi sans
» rougir!...

» Si, malgré mes vœux et mes instances,
» je n'obtiens de toi qu'un refus, j'atten-
» drai!... Mes bras te seront toujours
» ouverts... Je ne puis aller dans les lieux
» que tu habites que pour t'en arracher;...
» mais je serai toujours prête à te recevoir.
» Adieu, ô chère et malheureuse amie! si
» l'ingratitude et l'inconstance te font gé-
» mir un jour, alors dis-toi: Du moins,
» il est encore un cœur qui n'a point

» changé pour moi, un cœur sensible, » compatissant et fidèle, *c'est celui d'Eu-* » *doxie!...* »

Cette lettre inspira un tel enthousiasme de reconnoissance à mademoiselle de la Vallière, qu'elle seroit partie sur-le-champ, si la situation dans laquelle elle se trouvoit lui eût permis d'entreprendre sans danger un aussi long voyage; d'ailleurs, comment dans un tel état retourner dans sa province et se montrer à son amie!... Elle répondit avec les expressions de la plus vive sensibilité, et elle promit formellement et avec sincérité de quitter la cour sous deux ou trois mois.

Cependant ce moment terrible et si redouté arriva enfin; mademoiselle de la Vallière, après avoir souffert en silence durant une journée entière, ressentit vers le soir des douleurs si violentes, qu'elle fit avertir le roi. Louis accourut aussitôt avec le médecin qu'il avoit mis dans son secret, une garde-malade et mademoiselle d'Artigni, devenue la marquise de Sourdis. Les souffrances de mademoiselle de la Vallière furent extrêmement prolongées par la

contrainte affreuse qu'elle s'imposa : l'infortunée, craignant d'être entendue, ne jeta pas un cri, ne fit pas un gémissement; le médecin l'exhortant à ne point étouffer ses douleurs : Ah ! répondit-elle, il ne m'est pas permis de me plaindre !... Louis ne se montra jamais si tendre et si passionné; il ne voulut point consentir à la quitter un seul instant; baigné de larmes, il interrogeoit le médecin à chaque minute, nulle réponse ne pouvoit le rassurer, il la voyoit souffrir, il craignoit tout; il répétoit avec égarement : *Sauvez-la! c'est ma vie que je vous demande, tout ce que je possède est à vous,... sauvez-la !...*

Ce ne fut qu'à trois heures après minuit que mademoiselle de la Vallière oublia ses douleurs, ses craintes et sa honte : elle étoit mère, elle tenoit son enfant dans ses bras !... Le roi, dans son transport, embrassa tout ce qui étoit dans sa chambre, sa joie fut aussi touchante que l'avoit été son inquiétude (1). Les preuves d'une si vive tendresse achevèrent d'enchaîner ma-

(1) Détails historiques.

demoiselle de la Vallière : (la reconnoissance est si puissante quand elle est unie à l'amour!) de ce moment l'engagement pris avec madame de Thémine fut rétracté, on fit un serment qui coûta moins, on se promit au fond du cœur de ne jamais abandonner celui qui savoit si bien aimer !...

Mademoiselle de la Vallière, après avoir goûté quelques heures de repos, se réveilla avec une sorte d'effroi, en pensant que la reine viendroit à midi dans sa chambre. En effet, cette princesse qui alloit tous les jours à la messe dans une chapelle particulière, traversoit l'appartement de mademoiselle de la Vallière, afin d'éviter un détour assez long. On étoit convenu qu'on l'empêcheroit d'entrer ; mais mademoiselle de la Vallière, afin d'éloigner tout soupçon, prit tout à coup l'étrange résolution de la recevoir : elle fit remplir sa chambre de tubéreuses, son lit en fut entouré ; en respirant ces parfums, si dangereux dans son état, elle croyoit exposer sa vie, mais elle espéroit sauver son honneur... La reine vint ; on lui dit que mademoiselle de la Vallière étoit un peu malade, et l'on

ouvrit toutes les portes. La reine, parfumée d'ambre, s'approcha du lit de mademoiselle de la Vallière, et lui parla avec bonté. Une demi-heure après, mademoiselle de la Vallière s'évanouit; néanmoins le lendemain elle eut le courage de se lever, de s'habiller pour recevoir la reine, de la conduire jusqu'à la chapelle, et le soir de paroître un moment au cercle de Madame (1).

Malgré tant de courage et de précautions, cet événement ne fut ignoré que de la reine; tout le monde d'ailleurs en fut instruit, et mademoiselle de la Vallière n'eut même pas la consolation de pouvoir s'abuser à cet égard, on lui fit sentir de mille manières que son secret le plus intime étoit connu. Elle redoubla de prudence et de mystère : trop naïve et trop sincère pour dissimuler ses sentimens, elle vouloit du moins qu'il fût impossible de lui reprocher le scandale d'une conduite audacieuse; qu'enfin, si elle ne pouvoit échapper aux soupçons, personne n'eût le droit affreux de l'accuser avec certitude.

(1) Faits historiques.

La passion du roi, loin de s'affoiblir, sembloit augmenter chaque jour; la douceur, la sensibilité de mademoiselle de la Vallière, ses remords même, et surtout le mystère, en renouveloient sans cesse le charme et l'ardeur. On calcula vainement qu'un amour qui duroit depuis plus de trois ans, devoit être à son déclin; on fit sur le cœur de Louis de nouvelles tentatives, qui furent toutes superflues. Ni la beauté de madame de Monaco, ni celle de madame de Soubise, ni les grâces séduisantes de la princesse Palatine, ne purent détacher Louis de celle qu'il aimoit uniquement, et qui possédoit toute sa confiance; on ne parvint qu'à donner quelques alarmes à mademoiselle de la Vallière; ses inquiétudes, exprimées avec toute la délicatesse du sentiment le plus tendre, ne servirent qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de son amant, et le soin de les dissiper fit éclater davantage l'amour qu'elle inspiroit. La haine s'accroît moins par ses vengeances que par ses efforts infructueux; c'est de toutes les passions celle qui s'exalte le plus par les vains désirs et par les espérances

trompées : les ennemis de mademoiselle de la Vallière devinrent d'autant plus ardens, que la constance du roi et l'excès de sa passion les forcèrent à se contraindre, et à reprendre l'apparence de la modération.

La santé de la reine-mère étoit depuis long-temps chancelante; tout à coup son mal empira, et bientôt les médecins déclarèrent que son état étoit mortel. Le roi, le plus tendre, le meilleur des fils, montra dans cette occasion la sensibilité la plus touchante; mademoiselle de la Vallière recueillit ses larmes, et en partageant sa douleur, elle s'enivra du bonheur de le voir si digne d'être aimé. Durant cette dernière maladie de la reine, elle ne quitta point Madame, qui resta toujours dans l'appartement de cette princesse mourante. Le roi étoit profondément affligé, ainsi tout le monde paroissoit l'être : mademoiselle de la Vallière trouvoit une douceur inexprimable à pleurer avec lui sans contrainte, malgré tant de témoins; à s'unir publiquement à lui par ses regrets, ses vœux et ses sentimens; à laisser voir tout ce que les autres feignoient d'éprouver; à ne plus

gêner les mouvemens de son cœur, qui tous se régloient sur les siens; à espérer, à craindre, à s'attendrir, à frémir avec lui, enfin, à penser qu'elle seule pourroit le consoler!... Elle le vit passer au chevet du lit de sa mère, trois jours et trois nuits de suite, sans vouloir la quitter un seul instant, même pour changer de vêtemens; elle le vit s'évanouir dans un moment où la reine, cédant un instant au sommeil, ferma les yeux; Louis crut qu'elle expiroit, et il perdit l'usage de ses sens... La reine mouroit d'un cancer, et sa plaie gangrenée exhaloit une odeur si suffocante, que les personnes mêmes qui la servoient n'approchoient d'elle qu'en s'inondant d'eaux spiritueuses. Louis ne voulut prendre aucune de ces précautions: assis au chevet de sa mère et sous les rideaux de son lit, tenant constamment une de ses mains, il passa les jours et les nuits le visage appuyé près du sein déchiré qui lui donna la vie; et sans doute sa piété filiale fut un baume salutaire qui en adoucit les vives douleurs (1). La

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville.

reine, la veille de sa mort, donna au roi son testament, en le priant de le lire avec attention, de faire les changemens qu'il jugeroit convenables, et ensuite de le signer. Louis, sur-le-champ, le signa sans le lire. Après sa mort, quoiqu'il fût malade lui-même, il se remit sur-le-champ au travail : c'étoit un devoir, il eut le courage de le remplir ; mais il fut plus de six semaines sans paroître en public. Il rendit à la mémoire de cette mère si respectée et si chérie, les hommages les plus éclatans (1). Ce fut alors qu'il fit frapper cette belle médaille, dont il donna lui-même l'idée, et qui représentoit d'un côté le profil d'Anne d'Autriche, et de l'autre la Religion et la Pudeur s'embrassant et s'appuyant sur un autel (2).

Le roi depuis long-temps brûloit du désir de soustraire mademoiselle de la Vallière à la domination impérieuse de Madame, et de s'affranchir lui-même d'une

(1) Mémoires de madame de Motteville

(2) Voyez l'ouvrage, avec gravures, du Père Ménétrier, sur les médailles frappées durant ce règne.

contrainte pénible, en déclarant publiquement le choix coupable de son cœur; la certitude d'affliger mortellement la reine-mère avoit pu seule jusqu'alors contenir une passion si violente. N'étant plus retenu par une telle crainte, il voulut enfin réaliser un projet qui lui étoit si cher. Il en parla à mademoiselle de la Vallière, qui s'y opposa avec autant de force que de sincérité; sa première objection fut la juste douleur que cet éclat causeroit à la jeune reine. Vous vous trompez sur ses sentimens, répondit Louis, je vous assure qu'elle n'a point de passion pour moi. Ah! cela est impossible! s'écria mademoiselle de la Vallière; oh! je vous en conjure, n'ajoutez point à la foiblesse que je dois me reprocher, le tort affreux d'indigner et d'affliger la vertu! Je suis assez coupable, ne me rendez point odieuse! Songez surtout à votre propre gloire, c'est la mienne aujourd'hui, je n'en ai plus d'autre!... Laissez-moi l'oubli du monde, l'obscurité, s'il est possible : l'éclat et la renommée ne peuvent être pour moi désormais qu'une flétrissure!.. Ah! quand je me suis perdue

pour vous, du moins conservez pour moi cette réputation sans tache, qui me donne encore le droit de m'enorgueillir. Quel sentiment d'honneur pourroit maintenant élever mon âme, si vous cessiez de mériter l'enthousiasme que vous inspirez? L'admiration qu'on a pour vous ne sauroit me justifier; mais elle m'excuse, et surtout elle me console. Ne l'affoiblissez pas, en montrant publiquement le mépris de la foi conjugale, en donnant un audacieux exemple, qui ne pourra manquer d'avoir la plus funeste influence sur les mœurs. On respectera vos foiblesses, tant qu'on vous verra soigneux de les cacher, et qu'on ne pourra que les découvrir; mais quand vous les afficherez vous-même, vous devra-t-on de l'indulgence?... Et moi, quel seroit mon désespoir, de voir s'altérer pour vous la vénération publique, et d'en être la fatale cause!... N'alléguez point l'exemple de votre aïeul, il n'aima que des femmes ambitieuses, qui sollicitèrent le titre honteux de favorites; elles bravèrent la haine et le mépris, afin de dominer et d'accumuler des richesses. Voulez-vous

me confondre avec elles? Voulez-vous que l'histoire transmette mon nom à la postérité parmi ces noms déshonorés?...

Le roi, touché d'une si noble résistance, parut céder à ces raisons; mais il étoit bien éloigné de renoncer à un projet auquel il attachoit le bonheur de sa vie.

Quelque temps après cette conversation, mademoiselle de la Vallière suivit Madame à Compiègne, où la cour séjourna six semaines. Le roi chassoit souvent dans la forêt : un jour à l'une de ces chasses, mademoiselle de la Vallière, se trouvant dans la calèche de Madame, avoit les yeux fixés sur le roi qui, surtout à cheval, effaçoit toute la brillante jeunesse dont il étoit entouré, car aucun homme ne montoit à cheval avec plus de grâce et de hardiesse. Ce prince, voulant prendre une route de traverse, fut arrêté par un large fossé; quelqu'un lui proposa de retourner sur ses pas; et mademoiselle de la Vallière frémit lorsqu'elle l'entendit répondre en riant, qu'un obstacle ne le feroit jamais retourner en arrière : en effet, quel péril pourroit faire reculer lorsqu'on est regardé par ce qu'on

aime ! Louis enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, qui sauta cet énorme fossé, mais qui s'abattit après cet effort, et renversa le roi ;... mademoiselle de la Vallière n'en vit pas davantage, un gémissement, qui parut être son dernier soupir, s'échappa du fond de son cœur, ses yeux se fermèrent, et elle s'évanouit. Le roi avoit le bras cassé (1) ; malgré la vive douleur qu'il éprouvoit, il se releva sur-le-champ ; la calèche de Madame s'étoit rapidement rapprochée de lui sans qu'on eût songé dans ce moment de trouble et d'effroi à secourir mademoiselle de la Vallière, toujours sans connoissance. On presse le roi de monter en calèche, il y consent ; mais en jetant les yeux sur mademoiselle de la Vallière, en la voyant pâle, inanimée, sans mouvement, la tête renversée sur l'épaule de la personne placée à côté d'elle, il fut près lui-même de se trouver mal : Grand dieu ! s'écria-t-il, secourez-la... En disant ces paroles, il saisit un

---

(1) Cet accident arriva à peu près à cette époque.

flacon que Madame tire de sa poche, il fait respirer à mademoiselle de la Vallière une eau spiritueuse; elle ouvre les yeux, aperçoit le roi, et fond en larmes;... les pleurs de Louis se confondent avec les siens. Madame, outrée intérieurement, cherche à se venger en affectant de témoigner par son maintien combien cette scène lui paroît embarrassante. Elle auroit pu en diminuer le scandale en montrant elle-même de l'attendrissement sur l'accident qui la causoit; mais son air froid et sa sécheresse rendirent plus frappante, par le contraste, la trop vive sensibilité de mademoiselle de la Vallière.

Personne dans cet instant ne montra le vif intérêt qu'on auroit exagéré dans toute autre occasion; chacun en secret envioit en quelque sorte les mouvemens involontaires qui venoient de trahir un attachement si passionné; on sentoit que tous les autres témoignages d'affection seroient foibles après ceux-là; et lorsque dans ce genre on n'a l'espoir ni de surpasser, ni même d'égaler, on renonce à cette espèce de flatterie, le découragement ne permet

plus de feindre, et le dépit donne souvent l'apparence d'une insensibilité qu'on n'a pas.

Mademoiselle de la Vallière revenant à elle-même, et voyant approcher un des carrosses du roi, voulut descendre de la calèche, sous prétexte d'y laisser plus de place; le roi ne le permit pas, mais il la quitta lui-même pour monter dans sa voiture. On ne sut qu'il avoit le bras cassé que par le rapport des chirurgiens. Combien mademoiselle de la Vallière admira son courage et s'attendrit sur tant d'amour!... Son inquiétude sur l'état du roi ne lui permit pas de songer à l'imprudence qu'elle avoit commise; mais Louis sut en tirer parti, il prétendit qu'après un tel éclat le mystère étoit désormais superflu; il ajouta qu'il ne pouvoit plus la voir supporter les hauteurs et les dedains affectés de Madame; enfin il pressa, conjura avec les plus vives instances. Il étoit malade, souffrant, passionné; cependant il ne put arracher un consentement formel; mais il se conduisit comme s'il l'eût obtenu.

Les somptueux bâtimens de Versailles

étoient presque achevés; aussitôt que le roi fut convalescent il se rendit avec toute la cour dans ce lieu qu'il avoit créé; il y acheta l'hôtel de Biron, avec l'intention d'y établir mademoiselle de la Vallière. Quand tout fut prêt pour l'exécution de son dessein, il reconnut les deux enfans encore au berceau dont mademoiselle de la Vallière étoit mère, il fit pour elle l'acquisition de la terre de Vaujour qu'il érigea en duché-pairie, et il lui donna le titre de duchesse de la Vallière, que depuis elle porta toujours à la cour.

Ce fut en vain que le plus grand roi du monde employa toute sa puissance pour élever l'objet de son amour; la malheureuse duchesse de la Vallière, au milieu de toute la pompe de sa nouvelle fortune, se sentit plus que jamais affaissée sous le poids accablant de la honte!... Après l'éclat qui assuroit à ses enfans le rang de princes du sang, elle conjura le roi de la laisser vivre obscurément dans un coin retiré de Versailles, elle refusa tous ses dons; mais Louis la força de les accepter, il employa pour l'y contraindre toute l'autorité du monarque

le plus fier et tout l'empire d'un amant adoré.

Les souverains peuvent accorder des places éminentes et prodiguer des richesses, mais ils n'ont point de trésors qui puissent racheter l'honneur. La duchesse de la Vallière ne vit dans ces faveurs éclatantes que de nouveaux sujets de confusion. Il lui fut impossible de prendre congé de Madame, elle n'auroit pu soutenir ses regards ; elle lui fit remettre sa démission avec les formes les plus respectueuses, et elle s'enferma dans la superbe demeure que l'amour avoit embellie pour elle. Ce fut avec une profonde humiliation qu'elle se trouva dans cette maison magnifique. Enfin, dit-elle, me voici donc rangée dans la classe méprisable de ces femmes altières et sordides, que l'inflexible histoire marque à jamais du sceau de l'infamie! Tout ce faste qui m'environne, en affichant ma honte, me ravit tout ce qui pouvoit l'excuser ; hélas ! je m'étois donnée, et l'univers entier pourra croire que je me suis vendue! Qu'est-ce, en effet, à tous les yeux, que la maîtresse déclarée d'un roi? la courtisane la plus cé-

lèbre de sa nation !... Oh ! comment supporter cet excès d'ignominie !... Cette réflexion terrible la frappa tellement, que, malgré les prières du roi, elle fut plus de quinze jours enfermée sans pouvoir se résoudre à sortir ni à recevoir ses amis même les plus intimes.

Elle avoit trouvé dans sa chambre un écrin rempli des plus beaux diamans ; elle n'en voulut pas garder un seul, elle les fit vendre tous, et avec l'argent qu'elle en retira, elle fonda deux hôpitaux, l'un pour de pauvres vieillards, et l'autre pour l'éducation de jeunes orphelines (1).

Enfin, il fallut reparoître à la cour, le roi l'exigea formellement. La duchesse, en sortant de sa maison, fut épouvantée de voir autour de sa chaise une multitude de gens du peuple que la curiosité rassembloit ; elle crut apercevoir sur tous les visages l'expression du mépris insultant ou de la haine contrainte : pâle, tremblante, elle osoit à peine lever les yeux, et son trouble s'accrut encore lorsqu'elle entra dans le

(1) Trait historique.

château; tous les courtisans qu'elle rencontra s'empressèrent autour d'elle, mais ces nouveaux hommages ne firent qu'augmenter sa confusion. On crut qu'elle alloit s'évanouir, lorsqu'arrivée chez la reine, elle aperçut cette princesse : il lui fut impossible de proférer une seule parole, sa pénible émotion fut si visible, que la reine même y parut compatir, et lui parla avec cette douceur qui la caractérisoit; la duchesse s'inclina profondément, et ses yeux se remplirent de larmes. Madame lui fit beaucoup moins de mal, en la recevant avec la froideur la plus dédaigneuse.

La duchesse de la Vallière se promit bien de ne retourner que rarement à la cour: jamais, depuis sa faute, elle ne s'étoit trouvée si malheureuse; jamais ses remords n'avoient eu autant d'amertume. Un événement tragique y mit le comble.

Ce marquis de Bragelone, qui jadis avoit pris pour elle au château de la Vallière une passion si vive et si tendre, conservoit, malgré une absence de cinq années, ce profond sentiment : madame de Thémine, pendant long-temps, l'avoit encore exalté

par ses lettres; ensuite elle cessa d'écrire. Le marquis, toujours aux armées, n'attribuant la lacune de cette correspondance qu'à la difficulté de faire parvenir les lettres, ne prit point d'inquiétude; il ne songea qu'à se rendre digne de celle qu'il adoroit; il se distingua par plusieurs actions brillantes. La réputation qu'il acquéroit, en augmentant ses espérances, sembloit accroître sa passion; et, rempli du double enthousiasme de la gloire et de l'amour, il voulut profiter de quelques instans de loisir et de liberté; il vola à Versailles, ignorant entièrement ce que tout Paris savoit depuis trois semaines. Ayant voyagé avec la plus grande rapidité, n'ayant interrogé personne, il arrive à Versailles, et demande mademoiselle de la Vallière, attachée à Madame. Cette question parut étrange, et la réponse fut un coup de foudre pour ce malheureux amant!... Que devient-on lorsqu'on perd à la fois, et dans un instant, toutes les illusions qui enchantoient la vie, et tout espoir de bonheur et de consolation!... Un saisissement affreux le rendit immobile pendant quelques minutes; mais

bientôt, rassemblant toutes ses forces: Allons, dit-il, je veux la voir encore une fois!... Il se traîne à l'hôtel de Biron. Afin d'entrer plus sûrement, il imagine de dire qu'il vient de la part de madame de Thémine : on ouvre toutes les portes à ce nom sans lui demander le sien. Il traverse avec une indignation qui l'accable, une longue enfilade de pièces magnifiquement décorées; ensuite il entre dans un cabinet où il voit madame de la Vallière, plus belle, plus touchante que jamais, seule, dans l'attitude mélancolique et négligée d'une personne plongée dans une profonde rêverie. Elle étoit assise sur un canapé vis-à-vis un grand portrait du roi... A l'aspect imprévu du marquis de Bragelone, elle tressaille, rougit et se couvre le visage avec ses deux mains... Il s'étoit arrêté à quelques pas d'elle; et, s'appuyant sur une table, debout, pâle, immobile, il la regardoit fixement... Elle crut voir un spectre... Ah! fuyez, lui dit-elle, fuyez une femme coupable, indigne de vos regrets!... Ange déchu! s'écria-t-il... A ces mots, la duchesse ne put retenir ses larmes. Et moi, reprit-il, si

je pouvois pleurer !... Oh! poursuivit-il, toi que j'adorois comme le modèle de l'auguste vertu! je retrouve encore en toi cette image céleste; et mon plus grand supplice est de reconnoître en te regardant, que tu n'a pu t'égarer sans perdre, pour jamais, jusqu'à l'ombre du repos!... Hélas! vous ne m'aviez rien promis! je n'ai point de reproche à vous faire, je le sais; mais en cessant de vous admirer, je perds l'idée du bonheur et tout l'enthousiasme heureux d'une âme ardente et vertueuse... En vous voyant victime de la séduction, j'ai cessé d'exister!... Ah! dit la duchesse, du moins la réputation et la gloire pourront vous consoler!... La gloire! reprit-il,... et pour qui combattrois-je?... quelle main me donneroit le prix de la valeur?... En prononçant ces paroles, il jeta les yeux sur le portrait du roi; il frémit; et après un moment de silence: Adieu!... dit-il, adieu!... espérance, émulation, ambition, patriotisme, vous avez bouleversé tous les sentimens de ce cœur déchiré!... c'est en arracher la vie!... adieu!... Alors, faisant un puissant et dernier effort sur lui-même, il

sortit impétueusement. À peine étoit-il au bas de l'escalier, qu'il vit entrer sous la voûte le carrosse du roi; il s'appuya sur la rampe, en disant d'une voix éteinte : C'en est trop !... Le roi descendit précipitamment de voiture, et passa si rapidement, qu'il n'aperçut pas le malheureux Bragelone placé de côté hors de l'escalier, et à moitié caché par une rampe massive chargée de dorures. Cependant, voulant s'arracher de cette funeste maison, le marquis fait en chancelant quelques pas;... mais un nuage épais couvre ses yeux; il appelle ses gens et tombe sans connoissance sous la voûte. On le porte dans sa voiture, et on le mène à son auberge. Il reprit l'usage de ses sens; mais une pâleur effrayante, un tremblement convulsif, une suffocation affreuse, n'annonçoient que trop le danger pressant de son état. Son hôte et ses gens envoyèrent chercher un médecin. Ah ! dit le marquis, en mettant la main sur son cœur, le coup est là !... il est mortel !... En effet, tous les secours furent inutiles : l'infortuné, au bout de quelques heures, rendit le dernier soupir.

Ce déplorable événement pénétra de douleur et d'effroi madame de la Vallière. Hélas! disoit-elle, si j'eusse conservé l'innocence, il vivroit!..... Il ne pouvoit exister sans m'estimer!... Ce cœur si noble et si généreux n'a pu supporter la honte de celle qu'il aimoit!... Et moi, je vis malgré tant de remords!... Je ne puis ni ne veux les étouffer; tout les ranime et les augmente; et néanmoins je dois les dissimuler!... et surtout à celui qui les cause! Pourroit-il être heureux, s'il connoissoit le fond de ce cœur toujours combattu, toujours incertain, quoique subjugué! Pourroit-il compter sur moi, quand je forme sans cesse le projet terrible de rompre des liens si chers!... Ainsi, pour l'intérêt de son bonheur, pour ne point altérer sa douce sécurité, je suis forcée de le tromper, de lui cacher mon repentir, et de me montrer à ses yeux plus indigne de son estime que je ne le suis en effet!... Cependant les jours, les années s'écoulent!... Grand Dieu! vieillirai-je dans cet état?... Toujours agitée, toujours irrésolue, regrettant le passé, n'envisageant l'avenir qu'avec terreur, ab-

horrant le vice sans pouvoir retourner à la vertu, trop foible pour céder au remords, trop sensible et trop constante pour triompher d'un malheureux amour!... Ah! je ne voudrois pas l'éteindre... (Je ne l'ai jamais formé ce souhait chimérique!) Mais plût au ciel que j'eusse le courage de le sacrifier!... Comment cesse-t-on d'aimer, puisque l'oubli est impossible!... Oui, s'il pouvoit exister sans moi, je serois plus heureuse loin de lui, seule avec son souvenir!... Dans la plus profonde solitude, j'entendrois parler de lui, de sa gloire; partout en France, je vivrois sous son empire et sous ses lois, je l'aimerois en silence et sans reproche!... Je pleurerois sans amertume, je ne craindrois rien du temps, du temps rapide et destructeur, qui ravit la jeunesse, les grâces et la beauté!...

Ces diverses pensées plongèrent la duchesse dans une mélancolie qui, malgré ses efforts, perçoit dans toutes ses actions et dans tous ses discours. Louis en fut frappé; il s'en plaignit avec une vive inquiétude, et les réponses embarrassées de la duchesse ne le rassurèrent pas. Il passoit

presque toutes les soirées chez elle, avec quelques personnes de sa société intime. Benserade dit un soir, que madame de la Fayette composoit un roman; on en demanda le sujet. Son projet, dit-il, est de peindre tous les tourmens d'une passion malheureuse. Cette passion n'est donc pas légitime? dit la duchesse en soupirant. Non, répondit Benserade, et c'est une femme intéressante qui l'éprouve. — Elle cède donc à son penchant? — Non, elle y résiste. — Ah! l'auteur n'atteindra pas son but! elle ne peindra pas tous les tourmens que peut causer l'amour!... Louis, à la fois touché et blessé, mit fin à ce dialogue en changeant de conversation. Lorsqu'il se retrouva seul avec madame de la Vallière, il se plaignit encore; et pour la première fois, ce fut avec le dépit de l'amour-propre irrité. La duchesse, qui avoit autant de finesse que de candeur, entrevit qu'il étoit surtout offensé qu'elle eût parlé ainsi devant des témoins: il vouloit que tout le monde crût que la personne qu'il aimoit étoit parfaitement heureuse. Rien ne déplaît aux âmes sensibles comme les suscep-

tibilités de l'orgueil : elles pardonnent toutes les fautes qui viennent du cœur ; elles sont sans indulgence pour toutes celles que produit la vanité. La duchesse, blessée à son tour, répondit avec amertume. Louis, surpris, irrité, ne dissimula point ce qu'il éprouvoit, il s'exprima avec une hauteur qui acheva de révolter la duchesse. Les princes, en amour ainsi qu'en amitié, lorsqu'ils sont mécontens, reprennent si naturellement le ton de la supériorité !... On connoît si bien alors toute l'illusion de cette égalité sentimentale, qu'ils maintiennent avec tant de grâce tant que rien ne les contrarie !.... La duchesse montra une fierté que Louis prit pour du refroidissement ; il la quitta avec une humeur et une colère concentrées qui ressembloient à l'insensibilité ; il la laissa désespérée.

Oh ! que le premier mécontentement, que la première querelle est sensible, quand on aime passionnément ! C'est un événement si extraordinaire, si peu prévu !... La duchesse resta confondue, anéantie de surprise et de douleur. Il lui avoit parlé avec aigreur ; il l'avoit quittée froidement,

Elle l'avoit laissé partir, s'éloigner d'elle sans chercher à l'adoucir !... Et lui, dans cette cruelle disposition, il avoit pu se séparer d'elle pour vingt-quatre heures !... Après avoir traversé un salon, trois antichambres, un vestibule, il n'étoit pas revenu sur ses pas ! Quelle nuit agitée, douloureuse, ce souvenir et ces idées firent passer à madame de la Vallière !... Le roi, de son côté, n'étoit pas plus tranquille; il se persuadoit que la duchesse l'aimoit moins; il n'avoit aucune idée de ses remords. Il ne connoissoit qu'imparfaitement ses sentimens religieux, et il interprétoit de la manière la plus fausse, la tristesse qu'il remarquoit en elle depuis surtout qu'elle habitoit l'hôtel de Biron. Le lendemain matin, il se rendit chez la duchesse qui ne l'attendoit pas; le roi entra dans toutes les pièces de son appartement et ne la trouva point: on lui dit qu'elle étoit au second étage, et qu'elle alloit descendre. Ce second étage ne contenoit que des logemens de domestiques, et Louis se rappela qu'étant venu une autre fois à la même heure sans être attendu, on lui avoit déjà dit la même

chose. Lorsqu'on est mécontent, un rien suffit pour causer de l'inquiétude, et tout ce qui paroît singulier inspire une sorte de méfiance. La duchesse vint; elle étoit pâle, abattue. Louis crut lui trouver un air embarrassé; il lui demanda d'où elle venoit. Elle éluda de répondre. Louis n'insista point; il fut froid, préoccupé. Il étoit venu avec l'intention de demander, de solliciter le pardon de l'humeur qu'il avoit montrée la veille; mais il évita toute explication; il abrégea sa visite, et laissa madame de la Vallière plus affligée et plus à plaindre que jamais. Il interrogea secrètement un valet de chambre de la duchesse : il apprit qu'elle s'étoit réservé au second étage un cabinet dans lequel elle s'enfermoit régulièrement tous les matins à la même heure. Curieux de pénétrer ce mystère, il trouva le moyen de se procurer une clef du cabinet; et un matin, à l'heure où la duchesse y étoit renfermée, il y entra tout à coup. Il resta immobile en apercevant madame de la Vallière seule, à genoux sur un prie-dieu, au-dessus duquel étoient attachés sur le mur le portrait de sa mère et la

croix de cristal qu'elle avoit reçue d'elle!... Surprise autant qu'effrayée, la duchesse se retourne, et montre un visage baigné de larmes... Grand Dieu! s'écria le roi avec la plus vive émotion, c'est donc ainsi que vous m'aimez? Chaque jour vous gémissez en secret!... Ah! répondit-elle, c'est quand je ne vous vois pas!... — Et moi, je ne supporte votre absence qu'en m'occupant de vous!... Votre souvenir alors fait encore le charme de ma vie, et le mien vous afflige!... — Toutes les larmes viennent du cœur : pleurer, c'est aimer!... — Mais se livre-t-on au regret, à la mélancolie, quand on aime et qu'on est adorée?... Quel dessein vous conduit dans ce lieu si sombre et si mystérieux? Y venez-vous nourrir des regrets qui me désespèrent? Y méditez-vous ma perte? Y formez-vous le projet de m'abandonner? — J'y demande au ciel un courage que je ne puis obtenir! — Ecoutez : si maintenant vous aviez la barbarie de me fuir encore, sachez qu'il n'est point d'asile sur la terre où vous puissiez vous soustraire à mon amour : vous m'avez donné le droit de vous poursuivre; et fus-

siez-vous dans une autre partie du monde, je saurois vous y retrouver, vous enlever et vous ramener près de moi. Le respect humain, la crainte d'un éclat qui retentiroit dans toute l'Europe, rien ne m'arrêtera. Vous perdre est la seule chose qui soit au-dessus de mon courage. Je ne me soumettrai jamais à ce malheur affreux.... Si d'un amant heureux et soumis vous voulez faire un tyran et un ravisseur, fuyez-moi; mais soyez sûre que désormais, en dépit du sort, des événemens et de votre volonté, ma mort seule pourra me séparer de vous.

Le roi parloit avec un feu et une impétuosité qui causèrent d'abord à la duchesse une sorte d'effroi. Néanmoins, cette violence même la délivra d'un grand supplice, celui de méditer sans cesse une prompte retraite, ou du moins de se répéter qu'elle devroit la faire. Il lui fut doux de penser que la fuite seroit impossible, ou qu'elle ne serviroit qu'à produire les scènes les plus scandaleuses. Avec une volonté ferme elle auroit pu facilement et fuir et se cacher, du moins pendant long-temps : le

roi eût ensuite fini par se calmer et par approuver sa retraite; mais c'étoit ce qu'elle ne pouvoit ni ne vouloit se persuader : elle aimoit à croire que ce projet, qu'elle n'avoit pas la force d'exécuter, étoit véritablement chimérique. Elle y gagnoit de n'y plus penser : c'étoit un affreux tourment de moins. Tant d'autres peines lui restoient! Une extrême délicatesse en est une source inépuisable. Presque toutes les conversations générales lui faisoient mal, surtout en présence du roi; elle y trouvoit toujours quelques traits qui la blessoient mortellement. L'éloge d'une femme vertueuse étoit pour elle un reproche; elle y applaudissoit du fond de l'âme, et cependant avec quelle amertume!... Les entretiens les plus frivoles, ceux même qui ne rouloient que sur les romans, étoient pour elle aussi pénibles. Dans ce temps, les romans étoient si purs! On y condamnoit les foiblesses avec tant de sévérité!... Un soir, chez elle, le roi parla de la fameuse Christine, reine de Suède; il dit que la plus grande singularité de cette princesse extraordinaire, étoit d'être à la fois savante, simple

et naturelle, d'avoir un costume grotesque sans être ridicule, des manières bizarres et pourtant agréables, et un charme inexprimable, quoiqu'elle n'eût ni goût, ni dignité, ni beauté. Le roi ajouta que, malgré son aversion pour les femmes savantes, il avoit trouvé Christine aussi aimable qu'originale à son premier voyage (1), c'est-à-dire, avant que le meurtre de Monaldeschi lui eût inspiré pour elle une juste horreur. Louis, ensuite, conta que cette princesse fit une visite à Ninon. On se récria sur l'indécence d'une jeune reine qui, de toutes les femmes de France, n'avoit accueilli qu'une courtisane; et quelqu'un dit que cependant Ninon n'étoit au vrai qu'une personne sans mœurs, et non une courtisane, parce qu'elle avoit toujours refusé les dons de ses amans, et qu'ayant pu s'enrichir elle se contentoit de la fortune médiocre qu'elle tenoit de ses parens.

Les courtisans sont si accoutumés à ne regarder la maîtresse déclarée d'un grand roi que comme la femme qui occupe la

(1) Mémoires de Montpensier et de Motteville.

place la plus enviée de la cour, que personne n'imagina que madame de la Vallière pût se faire l'application de cette dernière remarque; mais la malheureuse duchesse en fut accablée; une humiliation profonde flétrit son âme, et durant tout le reste de la soirée il lui fut impossible de prendre la moindre part à la conversation. Avec quelle joie elle eût quitté le titre fastueux qui lui rappeloit sa honte! quel plaisir elle eût trouvé à rendre à Louis tous ses dons flétrissans!... Ne pouvant rejeter une fortune que l'amour et l'orgueil la forçoient d'accepter, elle en faisoit le plus noble usage. Elle n'étoit remarquable que par son extrême simplicité; toujours mise avec une élégance qui n'étoit due qu'à son goût naturel et à sa grâce, elle avoit banni de sa parure l'or, l'argent et les pierreries; autant qu'elle le pouvoit, elle éloignoit d'elle toute espèce de faste et tout appareil éclatant; enfin, elle faisoit d'immenses charités: son hôtel solitaire, toujours fermé aux intrigans, étoit ouvert à tous les infortunés, et souvent elle alloit elle-même les chercher. Mais en répandant

tant de bienfaits, elle étoit loin de croire qu'une telle générosité dût réparer ou justifier le désordre de sa conduite. Elle savoit que la morale religieuse n'admet point de *tarif* pour les foiblesses criminelles, qu'on n'achète point avec de l'argent le droit de se livrer au vice, et qu'on n'expie ses erreur qu'en y renonçant. Sans doute, disoit-elle, je me satisfais en ouvrant mon cœur à la pitié; mais en soulageant les malheureux, je les corromps peut-être, ils savent qui je suis; la reconnoissance affoiblit en eux ce mépris salutaire que le peuple surtout éprouve pour l'adultère; en servant l'humanité je nuis à la morale!... Il n'appartient donc qu'à la vertu de faire le bien avec fruit, ou du moins avec une parfaite utilité!... Ces pensées affligeantes engagèrent madame de la Vallière à faire presque toutes ses bonnes actions sans se montrer ou en cachant son nom. D'autres fois, quand les circonstances le permettoient, elle faisoit distribuer ses aumônes au nom du roi, sans que jamais Louis en fût instruit.

Si le repentir et les scrupules troubloient

sa vie, l'amour l'agitoit davantage encore. Quoiqu'elle fût toujours passionnément aimée, les affaires et les devoirs ne permettoient pas au roi cette occupation de tous les momens, qui seule eût pu satisfaire un cœur qui s'étoit donné sans réserve! L'apparence d'une négligence, le plus léger oubli étoient pour la duchesse des peines réelles qui se renouveloient sans cesse; elle avoit le double chagrin de les ressentir avec amertume et de se les reprocher vivement. Les fréquentes chasses du roi étoient pour elle une autre source d'inquiétudes depuis l'événement causé par sa chute de cheval. Enfin on parloit de guerre; Louis étoit décidé à se mettre à la tête des armées, et la duchesse frémissoit d'avance des périls qu'elle entrevoyoit pour lui dans l'avenir; elle avoit avec ses douleurs présentes le pressentiment funeste de toutes celles qu'elle devoit éprouver.

Un nouveau sujet de terreur, plus affreux que tous les autres, acheva de bouleverser son âme. Un jour le grand Condé, devenu l'ami le plus sincère du roi, lui conta avec horreur, en présence de la duchesse,

qu'on avoit trouvé à Auxerre, attaché à un poteau, le portrait de Henri IV ayant un poignard dans le sein; il ajouta que sur ce même poteau on avoit écrit en latin une abominable inscription qui menaçoit Louis du même sort. « Ce qui me console, dit le » roi, c'est qu'on n'a jamais rien fait de » semblable contre les rois fainéans (1). » Réponse admirable sous tous les rapports, et qui seule pourroit donner une idée de l'esprit supérieur de ce prince, de son courage héroïque et de la grandeur de son âme.

Ce récit du grand Condé, qui n'inspira au roi qu'un mot sublime, plongea la duchesse dans les inquiétudes les plus déraisonnables et les plus déchirantes; elle étoit pénétrée de terreur en pensant qu'il existoit en France et dans une ville si près de Paris, un scélérat capable d'assassiner le roi. Ce monstre n'avoit-il pas des complices, ne pouvoit-il pas former une conjuration? ce complot exécrable n'étoit-il pas déjà tramé? Enfin le roi sortoit si sou-

(1) Ses propres paroles. Mémoires de madame de Motteville.

vent sans aucune suite, il étoit si facile de l'approcher et de l'atteindre (1) !... Ces noires idées la poursuivoient sans relâche; elles se mêloient pendant le jour à toutes ses pensées; elles troubloient son sommeil durant la nuit; mille fois réveillée par des songes affreux qui lui représentoient Louis assassiné, le réveil même ne pouvoit dissiper ces funestes illusions; elle conservoit un serrement de cœur, un effroi qui lui faisoient regarder un vain rêve comme un sinistre avertissement du ciel : les craintes insensées et vagues de la sensibilité produisent si facilement la superstition!... Tout ce qui paroît frappant devient présage pour les cœurs souffrans! La duchesse envoyoit chez le roi; elle attendoit le retour de son messager avec une agitation, un tremblement, dont chaque minute sembloit augmenter la violence; si durant ce temps elle entendoit dans la rue quelque

(1) Chacun avoit la liberté de l'approcher et de lui remettre un placet en mains propres; il le recevoit, et s'arrêtoit même presque toujours pour faire quelques questions. *Mémoires de Saint-Simon.*

bruit extraordinaire ; si, fixée à sa fenêtre, elle apercevoit par hasard quelque mouvement parmi le peuple, ou la foule se dirigeant vers le château, c'étoit presque pour elle la confirmation du plus horrible malheur !... Plus d'une fois le saisissement lui ravit l'usage de ses sens ;... on revenoit lui rapporter un billet du roi ; elle fondoit en larmes ; elle remercioit le ciel, comme si elle eût appris une nouvelle aussi inespérée qu'heureuse. Elle se disoit que du moins à l'avenir elle ne prendroit plus de vaines frayeurs pour des pressentimens ; et même lorsqu'elle revoyoit le roi, elle se croyoit affranchie pour jamais de ses terreurs. Mais elle les reprenoit toutes en se retrouvant seule. Louis ignora toujours tous ces détails : madame de la Vallière eût rougi de lui montrer tant de foiblesse ; il ne connut jamais à quel excès il étoit aimé.

FIN DU PREMIER VOLUME.



